

Avertissement : cette traduction est protégée par le droit d'auteur.

---

**J.G. FICHTE**  
**Doctrines de la Science-1804 (2)**

*Première conférence (16 avril 1804)*

[3] Dans ce que nous entreprenons maintenant ensemble rien n'est si difficile que le commencement ; et même l'issue que je suis, comme vous le voyez, sur le point de prendre en commençant par la considération de la difficulté du commencement présente de nouveau des difficultés. Il ne me reste pas d'autre moyen que de trancher hardiment le nœud, en vous invitant à admettre que ce que je vais dire en premier lieu est seulement adressé au petit bonheur à l'attention du vaste monde, et ne vaut qu'à son propos, mais absolument pas au vôtre.

A savoir : le trait fondamental de notre époque est, à mon avis, qu'en elle la vie est devenue seulement *historique* et *symbolique*, et ne parvient que très rarement à être une *vie effective*. Le *penser* est une partie intégrante et non négligeable de la vie. Là où la *vie toute entière* pâlit sous les traits d'une histoire étrangère, il faut bien qu'il en aille de même du penser. On aura certainement entendu dire et retenu pour soi-même que les hommes, entre autres choses, peuvent aussi penser ; qu'il y en a eu même effectivement plusieurs qui ont pensé, l'un ainsi, le second autrement, le troisième et le quatrième chacun de nouveau autrement ; et ce qui en a résulté ; mais on en viendra difficilement à prendre la résolution de s'essayer personnellement au penser. – Pour qui se propose d'inciter une telle époque à prendre cette résolution, il en résulte entre autres difficultés qu'il ne sait pas où aller chercher les hommes et comment les atteindre. Quelle que soit l'accusation qu'il porte contre eux, la réponse est là toute prête : « oui, cela s'applique bien aux autres, mais pas à nous » ; et ils ont [4] raison dans la mesure où, à côté du mode de penser que nous réprouvons, ils connaissent aussi historiquement l'autre mode de penser, celui qui lui est *opposé* ; et si on les avait attaqués en leur reprochant ce dernier mode de penser, ils se seraient réfugiés précisément dans celui qu'à présent ils désavouent. Si l'on parlait par exemple *comme* je viens de parler, si l'on blâmait *comme* je viens de les blâmer la platitude historique, la dispersion entre les points de vue les plus variés et les plus contradictoires, l'irrésolution entre eux tous et l'indifférence absolue à l'égard de la vérité, alors chacun assurerait qu'il ne se reconnaît pas dans ce portrait, qu'il sait fort bien qu'il ne peut y avoir qu'une seule vérité, et que tout ce qui lui est opposé est nécessairement faux ; celui-là même l'assurerait, qui, si on lui avait reproché ce repos dans l'Un comme une opiniâtreté et une partialité dogmatiques, se serait vanté d'étendre son scepticisme à toutes choses. Dans une telle situation, il ne reste plus rien à faire que de déclarer nettement et une fois pour toutes ce qui est ici présupposé le plus sérieusement du monde : qu'il y a une vérité, qui est seule vraie, et que tout autre chose hors d'elle est inconditionnellement faux ; et que cette vérité peut être effectivement trouvée et luit en nous immédiatement comme absolument vraie ; aucune étincelle de cette vérité ne saurait toutefois être appréhendée et communiquée historiquement comme détermination d'un esprit étranger, mais qui doit la posséder, doit nécessairement l'engendrer intégralement à partir de lui-même. Le conférencier ne peut fournir que les conditions de la compréhension (*Einsicht*) ; il faut donc que chacun accomplisse en lui-même ces conditions, qu'il mette en œuvre sa vie spirituelle avec toute son énergie, et alors la compréhension s'ensuivra bien d'elle-même sans qu'il ait rien d'autre à faire. Il n'est pas du tout question ici d'un objet déjà connu par ailleurs, mais

de quelque chose de totalement nouveau, d'inouï, de part en part inconnu à qui n'a pas déjà étudié en profondeur la doctrine de la science : à cet inconnu, nul ne peut parvenir [5] s'il ne fait pas en sorte que celui-ci s'engendre lui-même en lui ; mais il ne s'engendre lui-même qu'à condition que *lui-même*, que la personne, engendre quelque chose, à savoir la condition de cet auto-engendrement de la compréhension. Qui ne fait pas cela, ne possède pas l'objet dont nous allons parler ici, et comme notre discours n'est valable que relativement à cet objet, il n'a *pas d'objet du tout*. Notre parole n'est en conséquence pour lui toute entière que la parole du néant pur et vide, et donc elle-même un son creux, un souffle verbal, une simple vibration de l'air, et rien de plus. – Et cela, pris le plus sérieusement du monde et en donnant exactement aux mots le sens qu'ils ont, constitue donc le premier *prolegomenon*.

J'en ai encore plusieurs à ajouter, qui tous cependant présupposent ce premier *prolegomenon*. Moi, honorable assemblée, je veux par ces dernières paroles être considéré comme si je m'étais tu et avais disparu, et c'est vous-mêmes à présent qui devez me remplacer. Que tout ce qui à partir de maintenant doit être pensé dans cette assemblée soit pensé, et soit vrai, seulement dans la mesure où vous-mêmes l'avez pensé et compris (*eingesehen*) comme vrai. J'ai encore plusieurs *prolegomena* à ajouter, ai-je dit ; et je vais y consacrer les quatre conférences de cette semaine. Certaines expériences faites par le passé m'obligent à rappeler expressément que ces *prolegomena* ne doivent pas être considérés comme le sont assurément souvent des prolégomènes, c'est-à-dire comme un simple élan que se donne le conférencier, et dont le contenu ne doit précisément pas signifier grand-chose. Les *prolegomena* qui doivent être exposés ici doivent avoir une signification, et sans eux tout ce qui suit serait perdu. Ils sont destinés à détourner votre œil spirituel des objets sur lesquels il allait et venait en glissant de l'un à l'autre, pour le diriger vers le point qu'il faut examiner, et même à faire exister ce point ; ils doivent vous initier à l'art que nous allons pratiquer en commun plus tard, à savoir l'art du philosophe ; ils doivent vous faire connaître et vous rendre familier *d'un coup* un système de règles et [6] de maximes du penser, que vous aurez l'occasion d'utiliser plus tard à chaque séance.

S'agissant des objets à traiter dans ces prolégomènes, j'espère à présent me faire aisément comprendre de chacun pourvu qu'il prête une attention modérée à mes propos. Mais mon expérience passée m'oblige également à ajouter un mot précisément au sujet de cette compréhensibilité. Tout d'abord, il ne faut pas mesurer la compréhensibilité de la doctrine de la science en général, ainsi que l'attention et l'étude qu'elle exige, à l'aune de ces prolégomènes ; car on se trouverait plus tard amèrement déçu. Ensuite, qui aura entendu et compris ces *prolegomena* aura en sa possession un *concept* de la doctrine de la science, qui est exact, adéquat et approuvé par l'auteur de la doctrine de la science lui-même ; mais il n'aura par là encore aucune étincelle de la doctrine de la science elle-même, et cette différence entre le simple concept et la chose effective et véritable, qui est partout importante, l'est en particulier dans notre cas. Il est bien utile d'être en possession du concept dans la mesure où cela nous préserve par exemple du ridicule de déprécier et de juger de travers cela même que nous ne possédons pas ; mais que personne ne croie que par cette possession, qui du reste n'est plus si rare –, il devienne philosophe : il est et reste un « raisonneur », seulement moins plat, certes, que ceux qui ne possèdent même pas le concept.

Mettons-nous à l'œuvre après ces préliminaires sur les préliminaires.

Je me suis engagé à exposer la DS. Vous attendez de moi la DS. Qu'est-ce que la DS ?

Tout d'abord, pour partir de ce que chacun concèdera et pour parler d'elle comme d'autres en parlent, elle est sans doute un des *systèmes philosophiques* possibles, une des philosophies. Tel est son *genus* qu'il fallait d'abord donner selon la règle de la définition.

[7] Or qu'est-ce que la philosophie en général ? Pour quoi est-elle tenue universellement ? ou, ce qu'on pourra peut-être indiquer plus facilement, que doit faire la philosophie d'après ce que l'on exige généralement d'elle ?

Sans aucun doute : exposer la *vérité*. Mais qu'est-ce que la *vérité* et que cherchons-nous proprement lorsque nous la cherchons ? Rappelons-nous simplement ce que nous ne laissons pas valoir comme vérité : lorsque quelque chose peut être *ainsi*, ou *encore ainsi* ; c'est-à-dire la multiplicité et la muabilité de la façon de voir. La vérité est par conséquent unité absolue et immuabilité de la façon de voir. Je laisse de côté la façon de voir mentionnée par ajout, parce que cela nous mènerait d'entrée de jeu trop loin ; l'essence de la philosophie consisterait en ceci : *reconduire* tout *multiple* (qui s'impose pourtant bien à nous dans la façon habituelle de voir la vie) à *l'unité absolue*. Je l'ai exprimé en peu de mots ; et il importe seulement de voir cela non pas platement, mais énergiquement, et comme devant valoir de la manière la plus sérieuse. *Tout multiple* – ce qui admet la moindre distinction, ce qui a son opposé et son pendant, absolument *sans exception*. Là où la moindre possibilité d'une distinction intervient explicitement ou tacitement, la tâche n'est pas résolue. Celui qui peut indiquer une quelconque distinction comme possible, à l'intérieur ou à même ce qu'un système philosophique pose comme suprême, a réfuté ce système.

*Unité absolue*, elle s'explique par ce qui précède, par son opposé, – purement close en elle-même, le vrai, l'immuable en soi.

*Reconduire* : justement dans la compréhension continue du philosophe lui-même, à savoir : qu'il conçoive réciproquement le multiple à travers l'Un et l'Un à travers le multiple, c'est-à-dire que l'unité = A lui apparaisse avec évidence en tant que principe de tels multiples ; et, à l'inverse, que les [8] multiples ne puissent être conçus selon leur fondement d'être qu'en tant que principiats de A.

Or, c'est cette tâche que la DS a en commun avec toute philosophie. C'est ce que toutes ont obscurément ou clairement voulu ; et si l'on pouvait prouver historiquement qu'une seule ne l'aie pas voulu, on pourrait alors lui opposer la démonstration philosophique qu'il lui fallait le vouloir, aussi certainement qu'elle a voulu *exister* : car la simple appréhension du multiple en tant que tel, en son être-factuel, est histoire. Par conséquent, qui ne veut que cela en tant que l'absolument Un, celui-là veut que rien n'existe en dehors de l'histoire<sup>1</sup>. Et s'il dit qu'il existe en dehors de l'histoire quelque chose, qu'il voudrait pourtant bien exprimer à travers cette autre dénomination de philosophie, il se contredit lui-même, et anéantit par là tout son discours.

Or, puisqu'il faut qu'absolument tous les systèmes philosophiques, aussi certainement qu'ils désirent exister seulement en dehors de l'histoire, s'accordent là-dessus, la différence entre eux, si dans un premier temps on considère la chose d'une manière plate et historique, pourrait seulement consister dans ce que chacun pose comme étant *l'unité*, l'en-soi un, vrai, clos en lui-même (= *l'absolu* ; d'où, en passant : la tâche de la philosophie se laisse également exprimer ainsi : exposition de l'absolu).

C'est ainsi, dis-je, que les différentes philosophies pourraient être distinguées si on les appréhendait d'une manière plate et historique. Mais approfondissons davantage. Je dis : aussi certainement qu'en général un accord des êtres effectivement vivants sur un multiple quelconque est possible, aussi certainement l'unité du principe est en effet et en vérité seulement une ; car des *principes différents* donneraient des principiats différents, par conséquent des mondes tout à fait différents qui ne seraient pas en connexion les uns avec les autres ; et du coup aucun accord ne serait possible sur quoi que ce soit. Mais si absolument *un* seul principe est le principe juste et vrai, [9] il s'ensuit qu'une seule

---

<sup>1</sup> Note= forme historique du savoir

philosophie est la vraie philosophie, celle qui fait sien ce principe vrai, et que toutes les autres en dehors d'elle sont nécessairement fausses. – Par conséquent, s'il y a plusieurs philosophies les unes à côté des autres qui posent différents absolus, alors ou bien elles sont fausses toutes ensemble, ou bien toutes sauf une.

En outre, ce qui est important, il s'ensuit qu'une philosophie qui ne fait pas sien le vrai absolu, puisqu'il n'est qu'un seul absolu, n'a de toutes façons absolument pas l'absolu, mais seulement un *relatif*, un produit d'une disjonction qu'elle n'a tout simplement pas aperçue, lequel a obligatoirement, pour cette même raison, son opposé ; que par conséquent elle ne reconduit pas, conformément à la tâche [assignée], *tout* multiple (mais seulement quelques multiples) non pas à une unité absolue, mais à une unité elle-même subordonnée et relative ; que donc elle est à réfuter et à exposer dans son insuffisance non pas simplement à partir de la vraie philosophie, mais même à partir d'elle-même, pour peu qu'on ait connaissance de la vraie tâche de la philosophie, et qu'on réfléchisse avec davantage de circonspection que cela s'est fait dans ce système ; que par conséquent toute la distinction entre les philosophies d'après leur principe d'unité n'est valable que provisoirement et historiquement, mais en aucun cas en soi. Revenons tout de même, puisque nous devons commencer ici justement par la connaissance provisoire et historique, à ce *principe de division*. La DS pourrait à son tour être une des philosophies possibles. Si, comme elle le fait effectivement, elle prétend n'être en rien semblable aux précédentes, mais complètement distincte d'elles, d'être nouvelle et en soi autosuffisante, alors elle doit avoir un autre principe d'unité que toutes les précédentes. Qu'avaient-elles pour *principe d'unité* ? – En passant : ce n'est pas ici mon intention d'exposer l'histoire de la philosophie et de m'engager dans toutes les polémiques que je pourrais m'attirer à ce propos, mais [10] simplement de développer mon concept en avançant progressivement. Or, que ce que je vais dire soit seulement admis de façon arbitraire et historiquement non fondé ou que ce soit historiquement vrai, cela pourra également servir à cette fin ; comme cela pourrait d'ailleurs être abondamment démontré si jamais une telle démonstration était nécessaire et s'il y avait des hommes qui y tenaient. – Je dis : pour autant que cela ressort clairement de toutes les philosophies jusqu'à Kant, l'absolu a été posé dans *l'être*, dans la chose morte, en tant que chose ; la chose devait être l'en-soi. (Je peux ajouter en passant que même *depuis* Kant, en dehors de la DS, on en est resté partout et sans exception chez les prétendus kantians, tout comme chez les soi-disant commentateurs de la DS et chez ceux qui ont prétendu la porter plus loin, au même *être* absolu ; et *Kant* n'a pas été compris en son principe vrai qu'il n'a certes nulle part exprimé clairement : car, ce qui importe, ce n'est pas comment on appelle cet être, mais comment on le saisit et le tient intérieurement. On peut bien l'appeler Moi. Si on l'objective de façon originaire et qu'on se l'aliène, alors c'est justement la vieille chose en soi.) – Or, tout un chacun, pour peu qu'il veuille y réfléchir, peut pourtant se rendre intimement compte qu'absolument tout être pose un *penser* ou une *conscience* de ce même être : que le simple être n'est donc jamais qu'une moitié par rapport à une seconde, le penser de cet être, que, par conséquent, il est membre d'une disjonction originaire se situant à un niveau plus élevé, laquelle disparaît seulement pour celui qui n'y réfléchit pas et pense platement. L'unité absolue ne peut donc pas plus être posée dans l'être que dans la conscience qui lui fait face ; pas plus dans la chose que dans la représentation de la chose ; mais dans le principe, que nous venons de découvrir à l'instant, de *l'unité et de l'inséparabilité* absolues des deux, qui est en même temps, nous l'avons vu également, le principe de la *disjonction* des deux ; et que nous appellerons *savoir pur*, savoir en [11] soi, c'est-à-dire savoir d'absolument aucun objet parce que sinon il ne serait pas un savoir *en soi*, mais aurait, pour son être, en outre besoin de l'objectivité ; à la différence de la *conscience* qui pose toujours un être et qui pour cette raison n'est que l'une des deux moitiés. – Or, c'est ce que découvrit Kant, et il devint par là le fondateur de

la *philosophie transcendantale*. La DS est philosophie transcendantale, tout comme la philosophie kantienne, donc tout à fait semblable à elle en ce qu'elle ne pose pas l'absolu dans la *chose*, comme cela a été fait jusque-là, ni dans le savoir *subjectif*, ce qui à proprement parler n'est pas possible : – car celui qui réfléchirait sur le second membre aurait bien aussi le premier ; – mais [le pose] dans l'unité des deux. –

À présent d'abord : comment la DS se distingue de la philosophie kantienne. – Maintenant seulement encore ceci. Seul celui à qui cette unité supérieure est apparue avec évidence de façon intérieure et effective a acquis dans cette première conférence une vue intellectuelle du véritable lieu du principe de la seule philosophie possible, vue qui fait presque complètement défaut à [notre] époque philosophique ; il a obtenu en même temps un concept de la DS et des instructions permettant de la comprendre, lesquelles font aussi absolument défaut. En effet, une fois qu'on a entendu dire que la DS se donne elle-même pour un idéalisme, on en a déduit qu'elle posait l'absolu dans ce que plus haut nous avons appelé le *penser* ou la conscience, à quoi, en tant que première moitié, ferait face l'être en tant que seconde moitié, et qui ne peut donc absolument pas plus être l'absolu que ne le peut son opposé. Pourtant, c'est bien cette façon de voir la DS qui a cours tant chez les amis que chez les ennemis, et il n'y a pas moyen de les en dissuader.

Or, les améliorateurs, afin d'asseoir leur supériorité amélioratrice, ont rejeté l'absolu de la première [12] moitié, en laquelle il se trouve d'après eux dans la DS, dans l'autre moitié, en conservant du reste le petit mot *Moi* qui, à la fin, sera certainement le seul gain de la vie de Kant consacrée à la science, et de la mienne, s'il est permis de me nommer après lui.

### *Seconde conférence (18 avril)*

[12] Commençons la conférence d'aujourd'hui par une brève vue d'ensemble de la précédente. Avec cette vue d'ensemble, je poursuis également un dessein secondaire qui est d'enseigner ce qui peut en général s'enseigner sur la *manière* dont on peut garder en mémoire de pareilles conférences et les reproduire pour soi-même, et sur la question de savoir en quelle mesure il peut être ou non utile de les réécrire. *En général*, dis-je, parce qu'il existe s'agissant de la mémoire et de la possibilité de diriger son attention en même temps sur plusieurs objets une grande différence entre les hommes, et que je suis moi-même, en particulier, l'un des moins favorisés à cet égard, n'ayant pas ce que communément l'on appelle de la mémoire, et n'étant capable de diriger mon attention que sur un seul et même objet. Mes conseils feront pour cette raison d'autant moins autorité, et chaque individu devra décider lui-même dans quelle mesure ils lui conviennent et comment il doit les appliquer.

Le bon auditeur, celui que je préférerais, serait pour moi celui qui serait capable de reproduire pour lui-même, une fois rentré chez lui, la conférence qu'il vient d'entendre ; non pas d'une manière *immédiate*, parce que ce serait de la mémoire mécanique, mais en y réfléchissant et en la méditant, et ce avec une liberté absolue dans le cheminement : soit à rebours, en remontant du résultat auquel on a abouti [13] vers ses prémisses ; soit en allant de l'avant depuis les prémisses dont nous sommes partis pour déduire les résultats ; soit *en partant du milieu*, remontant et déduisant en même temps. Celui qui en serait capable avec une indépendance absolue à l'égard des expressions utilisées : voilà l'auditeur que je préférerais ; et, puisqu'en plusieurs conférences réparties sur plusieurs jours en séances distinctes nous nous proposons cependant de ne faire qu'un seul et même exposé, en lui-

même clos, de l'intégralité de la doctrine de la science, dont chaque séance de cours particulière est une partie intégrante, de même que les moments séparés d'une seule et même heure de cours en constituent les parties, cet auditeur serait, de ce point de vue, celui qui de la même manière pourrait produire l'ensemble des conférences à partir de chaque conférence particulière, qu'il commence par la première conférence, par la dernière qu'il a entendue, ou par une quelconque conférence du milieu. Ce qui serait le premier point.

*Deuxièmement* : ce qu'il y a de plus remarquable pour chacun en chaque heure de cours, et, de ce fait, cela même qu'il retiendra le plus sûrement, c'est ce qu'il y a appris de nouveau et ce qu'il en a clairement compris (*eingesehen*). Ce que nous comprenons (*einsehen*) véritablement devient une partie intégrante de nous-mêmes, et dans le cas où c'est une compréhension (*Einsicht*) vraiment nouvelle, elle aboutit à une *transformation* de nous-mêmes ; et il n'est pas possible que l'on ne soit pas, ou que l'on cesse d'être ce que l'on est véritablement devenu. Et c'est précisément parce que la doctrine de la science nous apporte de nouveaux concepts et de nouvelles façons de voir, qu'elle peut, plus que tout autre chose et pourvu qu'on s'engage en elle, prétendre stimuler de nouveau la pulsion exténuée du penser.

Ce qui, dans la dernière conférence, fut totalement nouveau pour qui ne connaissait pas encore du tout la doctrine de la science, et qui est peut-être apparu dans une nouvelle lumière à celui qui en était déjà familier, ce fut, pour peu qu'on y réfléchisse bien, la compréhension (*Einsicht*) qu'absolument tout être pose une pensée ou une conscience de ce même être ; que partant l'être est le membre [14] d'une disjonction et la première moitié de ce dont la pensée est l'autre moitié ; que par conséquent l'unité ne doit être posée ni dans l'une ni dans l'autre moitié, mais dans le lien absolu des deux, = le savoir pur en et pour soi, donc savoir de rien ; ou bien, au cas où l'expression suivante vous permettrait de mieux vous en souvenir : que l'unité doit être posée dans la *vérité* et la *certitude* en et pour soi, qui n'est pas la certitude d'une chose quelconque puisque sinon la disjonction entre l'être et le savoir serait déjà posée. Si maintenant quelqu'un en essayant de reproduire par soi-même cette première heure de cours n'avait plus retrouvé en lui d'une façon claire et vivante que cet unique point, alors il aurait pu, en mobilisant un minimum de réflexion logique, développer tout le reste à partir de ce seul point. Il se serait demandé par exemple : Comment en sommes-nous venus à mettre en évidence que l'être a un membre latéral ? Était-ce dans une intention polémique ? Avait-il été pris, non pas pour un membre latéral, mais pour l'unité absolue ? Et chacun se sera avisé que c'est bien ce qui s'est passé jusqu'à Kant. Il se serait demandé : Mais comment en sommes-nous donc venus partout à rechercher ce que peut bien être ou ne pas être l'*unité absolue* ? Alors chacun se souviendrait sans doute, en prenant simplement conscience du but qu'il poursuit en assistant à toutes ces conférences, qu'il s'agissait de *philosopher*, et que précisément l'essence de la philosophie a été posée dans l'établissement de cette unité absolue et dans la reconduction (*Zurückführung*) de tout le multiple à cette unité. Et l'on aurait pu ainsi reconstituer sans difficulté l'intégralité du cheminement de la pensée : Qu'est-ce que la doctrine de la science ? etc. Encore faudrait-il que cette reconstitution ne manque ni de profondeur ni d'application. Par exemple : *reconduction de la multiplicité à l'unité* est une formule concise que l'on retient facilement ; et il est commode d'utiliser cette formule comme réponse à la question fréquemment posée « Qu'est-ce que la philosophie ? », qui d'ordinaire nous met dans l'embarras. Mais que l'on se demande aussi : comprends-tu bien ce que tu dis ? [15] Peux-tu te le rendre intérieurement clair jusqu'à en produire la construction lumineuse et transparente ? Cela a-t-il été décrit ? Comment cela a-t-il été décrit ? Avec tels et tels mots. Bon, voilà ce que le conférencier a dit. Mais ce sont des mots ! Or, moi, je veux le construire. En d'autres termes : avec *ces mots* on peut se souvenir de ce qui n'est absolument ni être ni conscience mais le lien des deux, et a été

établi comme l'unité absolue de toute philosophie transcendantale. Mais par là, ce lien ne peut vous être encore tout à fait clair et transparent ; car c'est dans la transparence de ce concept que consiste toute la philosophie, et nous ne nous emploierons désormais à rien d'autre qu'à augmenter la clarté de cet unique concept en lequel je vous ai d'un seul coup livré la totalité. Si ce concept vous était par là complètement clair, alors vous n'auriez plus besoin de moi. Mais, abstraction faite de cela, j'ajoute qu'il faut que chacun ait dès à présent en sa possession plus que la simple formule morte : il faut qu'il possède une image vivante de cette unité, qui soit pour lui ferme et stable et ne disparaisse jamais pour lui. C'est à cette image stable que je m'adresse en faisant ma conférence ; c'est elle que nous allons ensemble former et clarifier davantage. A celui qui n'aurait pas cette image, je ne pourrais absolument pas venir en aide, et l'intégralité de mon discours ce transformerait pour lui en un discours sur le pur rien, puisqu'en effet je ne parle de rien hormis de cette image.

Et, pour m'exprimer enfin avec précision sur ce qui est visé par tout ce qui précède : *sans cette libre reproduction par soi-même de l'exposé de la doctrine de la science avec la vivante application dont je viens tout juste de parler*, on ne tirera absolument aucun bénéfice de ces conférences. Cela ne peut pas rester immédiatement sous la forme que lui a donnée ici mon expression ; bien que cela puisse être ramené à cette même forme par vous-mêmes. Bref, entre [16] mon acte de prononcer la conférence et votre possession de ce qui a été exposé, il faut encore faire intervenir un moyen terme, à savoir  *votre propre redécouverte* ; sans cela tout s'achève avec l'acte de prononcer la conférence, et vous n'en viendrez jamais à la posséder. – Que l'on entreprenne cette reproduction la plume à la main, comme moi par exemple je le ferais, parce que je n'ai pas de mémoire mais par contre une imagination qui ne se laisse brider que par des lettres couchées par écrit, ou bien que quelqu'un qui a plus de mémoire et une imagination plus docile l'accomplisse dans un libre penser, cela est en soi inessentiel ; seul est essentiel que chacun le fasse d'une manière qui convienne à son individualité ; et en tous cas la première méthode, celle de la reproduction écrite, ne peut du moins pas nuire. Il résulte de tout ce que nous venons de dire que les notes prises pendant la conférence ne sauraient se substituer à la reproduction faite en propre par chacun, et ne peuvent servir que d'auxiliaire à cette reproduction qu'il faut effectuer qu'on s'appuie ou non sur ces notes. Compte tenu de la lenteur du débit, des pauses considérables au terme de chaque paragraphe majeur, des répétitions des expressions importantes que l'on observe ici, il doit tout de même être possible de saisir au vol par écrit les articulations majeures du discours en vue de la fin indiquée. – Tenter de noter davantage que ces articulations majeures, moi personnellement, je m'en abstenrais si j'avais à écouter une telle conférence ; dans la mesure où j'écris je ne peux pas écouter avec toute mon énergie, et lorsque j'écoute avec toute mon énergie je ne peux pas écrire ; dans la mesure où, plus que les mots morts et isolés, c'est le discours vivant en sa totalité qui comptait pour moi, et tout particulièrement l'effet physico-spirituel, peu marqué mais pourtant tout à fait vrai et réel, d'un penser incisif accompli en ma présence. Mais j'accorde parfaitement et en toute modestie qu'il peut en aller autrement chez d'autres personnes et que des esprits plus subtils sont peut-être plus capables que moi de [17] faire deux choses en même temps avec une égale perfection.

Voilà ce que je dirais à ce propos une fois pour toutes ! – Poursuivons maintenant la recherche que nous avons entamé hier, c'est-à-dire la tentative de répondre provisoirement à la question de savoir *ce qu'est la doctrine de la science* ? Si toute philosophie transcendantale, comme l'est également celle de Kant – et dans cette mesure la doctrine de la science ne s'en distingue pas encore –, ne pose l'absolu ni dans l'être, ni dans la conscience, mais dans le lien des deux, dans la vérité et la certitude en et pour soi = A, alors il s'ensuit (et c'est là, Messieurs, un point nouveau par où ma conférence

d'aujourd'hui se rattache à la précédente, et grâce auquel, dans la reproduction générale de toutes les conférences, la précédente peut être reproduite à partir de celle d'aujourd'hui et celle-ci à partir de la précédente), il s'ensuit, dis-je, que pour une telle philosophie la *différence* entre être et penser, en tant que différence valable en soi, disparaît complètement. Certes, tout ce qui peut se trouver dans cette philosophie est dans la *vision* (*Erschauung*) que nous avons justement accomplie en nous lors de la séance précédente, dans la compréhension (*Einsicht*) qu'il n'est pas d'être sans penser, et inversement – qu'être et penser sont absolument *en même temps*, et que, pourvu que l'on réfléchisse correctement et que l'on ne rêve pas, rien ne peut se trouver dans la sphère phénoménale (*erscheinenden Umfange*) de l'être sans se trouver en même temps dans la sphère phénoménale du penser, et *vice versa*. Il en est ainsi, on l'admet et on le concède, dans le *phénomène*, mais de prime abord, en tant que philosophes transcendants, cela ne nous concerne en rien ; car, d'après notre compréhension (*Einsicht*) qui s'étend au-delà de tout phénomène, et selon laquelle l'absolu n'est pas une moitié mais l'unité indivisible (*unzertrennlich*), il n'est d'une façon absolue et en soi ni être, ni penser, mais A/P.E. – Si maintenant on admettait [18], ce qui étendrait davantage l'application de ce qui a été dit et le rendrait encore plus limpide, que A, outre sa disjonction fondamentale et absolue en E et P, se scinde encore en x, y, z, alors il en découlerait clairement : 1) qu'à la fois tout est, pris dans son ensemble, en et pour soi et absolument A, et en tant que x, y, z, une simple modification de A ; 2) x, y, z, dont il est purement et simplement admis qu'il faut qu'ils se trouvent tout autant en E qu'en P.

En outre, posez maintenant qu'il existe un système philosophique qui ne doute pas de la division, procédant de A, en E et P, en tant que simple phénomène, et qui de ce fait serait une véritable philosophie transcendantale ; mais qui par ailleurs resterait prisonnière d'une division absolue de A en x, y, z telle que nous venons de l'établir ; alors ce système, même avec tout son transcendantalisme, ne se serait cependant pas frayé un passage jusqu'à l'unité pure et n'aurait pas non plus résolu la tâche de la philosophie. Ayant échappé à une disjonction, il serait tombé dans une autre : en dépit de l'admiration que l'on devrait avoir pour lui d'avoir le premier dénoncé l'ancienne apparence, la mise à jour de cette disjonction suffirait pourtant à le réfuter comme philosophie vraie et achevée.

Le système kantien est très précisément le système rigoureusement caractérisé par le schéma que nous venons à l'instant d'établir. Si l'on étudie *Kant*, non pas comme l'ont étudié sans exception tous les kantien, c'est-à-dire en adhérant à sa lettre souvent claire comme le jour, mais aussi souvent en des endroits significatifs très maladroitement ; mais en s'élevant de ce qu'il dit effectivement à ce qu'il ne dit pas et à ce qu'il a dû présupposer pour pouvoir dire ce qu'il a dit, aucun doute ne peut persister à propos de son *transcendantalisme*, à condition de comprendre ce terme exactement comme nous l'avons expliqué. Il a conçu A comme le lien de l'être et du penser inséparables.

Mais il ne l'a pas conçu en sa pure autonomie (*Selbstständigkeit*) en et pour soi, comme la doctrine de la science l'établit, mais seulement comme [19] *détermination-fondamentale* commune ou *accident* de ses trois modifications originaires x, y, z – (ces expressions sont importantes ; cela ne peut pas être dit d'une manière plus précise) : par là sont proprement nés pour lui *trois* absolus, tandis que l'unique et vrai absolu s'est affadi en leur propriété commune.

A regarder ses trois ouvrages décisifs et seuls vraiment importants, les trois *Critiques*, tels qu'elles sont sous nos yeux, il a pris son point de départ de trois manières différentes. Dans la *Critique de la raison pure*, l'absolu (x) était pour lui l'*expérience sensible* ; et, dans ce livre, ce qu'il dit des Idées, du monde supérieur et purement spirituel, n'est vraiment pas engageant. On pourrait déduire de certains écrits antérieurs, et de quelques indications jetées çà et là dans cette *Critique* elle-même, qu'il n'avait pas

l'intention de s'en tenir là ; mais moi, je me ferais fort de démontrer que ces indications ne sont qu'une incohérence de plus ; puisque, si l'on mettait en œuvre d'une manière conséquente les principes qui y ont été établis, le monde suprasensible disparaîtrait complètement, et ne subsisterait comme noumène que le seul « *est* » à réaliser dans l'empirie, ce « *est* » dont Kant possédait d'ailleurs le concept tout à fait exact et nullement le concept erroné, celui de *Locke*, que ses adeptes lui imputèrent malgré lui. La haute moralité intérieure de l'homme corrigea le philosophe, et la *Critique de la raison pratique* parut. En elle, le moi se montra, à travers le concept catégorique qui lui est inhérent, comme quelque chose d'en soi, ce qu'il ne pouvait jamais être dans la *Critique de la raison pure* où il était exclusivement soutenu et porté par le « *Est* » empirique ; et nous aurions alors le deuxième absolu, un *monde moral* = z. Mais les phénomènes de l'esprit humain indéniablement présents dans l'observation de soi, n'étaient pourtant pas tous expliqués ; il restaient encore les façons de voir le beau, le sublime, ce qui est conforme à une fin, qui ne sont visiblement ni des connaissances théoriques, [20] ni des concepts moraux. Par ailleurs, ce qui est encore plus significatif, le monde moral ayant été établi en dernier lieu comme l'unique monde en soi, le monde empirique avait disparu, en compensation du fait qu'il avait d'abord anéanti le monde moral ; et la *Critique de la faculté de juger* parut. Dans l'Introduction à cet ouvrage, la partie de loin la plus importante de ce livre très important, Kant avouait que le monde suprasensible et le monde sensible devraient finalement s'articuler dans une racine commune, cependant complètement insondable, laquelle racine serait le troisième absolu = y. Je dis un *troisième* absolu, séparé des deux absolus latéraux et subsistant pour soi ; bien qu'il doive signifier l'articulation [*Zusammenhang*] des deux membres latéraux ; et, en disant cela, je ne fais aucun tort à *Kant*. Car, si cet y est insondable, il peut bien *contenir* cette articulation : moi, du moins, je ne puis le pénétrer en tant que tel et concevoir médiatement les deux membres latéraux comme procédant de lui. Si je dois [*soll*] les saisir, il me faut précisément les saisir immédiatement comme absolus, et je demeure toujours, avant comme après, morcelé en ces trois absolus (pour moi et *mon* appréhender). Ainsi, par cette dernière pierre décisive apportée à son édifice, *Kant* n'a aucunement corrigé ce que nous lui reprochons, mais il n'a fait que l'avouer franchement et le dévoiler lui-même.

Je souhaiterais à présent caractériser la doctrine de la science en ce point historique d'où ma spéculation, tout à fait indépendante de *Kant*, est jadis partie : son essence consiste précisément dans l'exploration de la racine, insondable pour *Kant* – en laquelle le monde sensible et le monde suprasensible s'articulent –, ensuite dans la déduction effective et concevable des deux mondes à partir d'un principe unique. La maxime que *Kant* répéta si souvent oralement et par écrit et que ses adeptes, en le suivant à la lettre, ont ressassée, maxime selon laquelle il faut s'arrêter [21] et s'interdire d'aller plus loin, est ici complètement rejetée comme une maxime de faiblesse ou d'inertie valant pour tout un chacun ; et suivant laquelle les dogmatiques prékantien auraient pu répondre à *Kant* qu'il faut précisément s'arrêter à leur dogmatisme et qu'on ne peut aller plus loin. La maxime propre à la doctrine de la science est de n'admettre absolument rien d'inconcevable et de ne rien laisser non conçu ; de même qu'elle préférerait ne pas exister dans le cas où on lui indiquerait quelque chose qui ne serait pas conçu par elle, car elle veut être Tout, ou ne pas être du tout. Même s'il lui fallait concéder, ce que je veux bien ajouter afin d'éviter tout malentendu, qu'il y a un inconcevable *absolu*, du moins le concevra-t-elle précisément comme ce qu'il est, comme absolument inconcevable, et rien de plus ; ainsi le *concevra* t-elle pourtant, ce qui pourrait bien être alors le commencement du concevoir absolu. Voilà pour la caractérisation historique de la doctrine de la science dans son rapport à la philosophie kantienne, la seule philosophie dont elle est proche, à laquelle elle s'oppose immédiatement et qui permet de la caractériser. Elle ne saurait être comparée, de

façon immédiate à aucune philosophie antérieure, ni aux nouvelles philosophies nées par après, car elle ne partage rien avec elles et s'en distingue *toto genere*. Ce n'est qu'avec la philosophie kantienne qu'elle partage le genre commun du transcendantalisme, et c'est, dans cette mesure, par rapport à elle qu'elle doit rectifier ses frontières, une rectification qui a pour seul but de définir clairement son domaine, en aucun cas de s'attirer une vaine gloire.

Etablissons cette caractérisation sur un plan plus élevé, indépendant de l'histoire, au plan du pur concept et de son schéma : A est connu ; on suppose qu'il se scinde en E et P, et en même temps en x, y, z ; dans les deux cas d'une manière également absolue, l'un n'allant absolument pas sans l'autre. Par conséquent, la compréhension avec laquelle elle débute, et en laquelle consiste son essence, en tant que doctrine de la science, par opposition au kantisme, ne consistera aucunement [22] dans la compréhension de la scission en E et P que nous avons déjà accomplie avant-hier, ni dans la compréhension de la division en x, y, z que nous n'avons pas encore accomplie mais seulement présupposée de façon problématique, mais dans la compréhension de l'*inséparabilité* immédiate de ces deux manières de se scinder. D'où il vient que les deux scissions ne sont pas comprises de façon immédiate, comme cela avait été le cas de la première jusqu'à présent, mais seulement de façon médiante en vertu de la compréhension supérieure de leur unité.

Je donne cette indication hautement importante en particulier pour les participants qui ont déjà écouté la doctrine de la science ; ils reçoivent ici plus tôt et d'emblée dans toute sa simplicité un trait caractéristique de notre spéculation, qui dans la première version<sup>2</sup> n'est intervenu qu'au milieu de notre travail.

(L'élément à partir duquel tout ce cours peut être reproduit est ce schéma. La manière dont le cours entier peut être reproduit à partir de lui a été mentionnée plus haut.)

### 3<sup>ème</sup> conférence

[22] Tout d'abord, précisons le point exposé en conclusion [de la dernière conférence], qui pourrait prêter à malentendu. A est absolument scindé en E et P et en x, y, z ; absolument d'un coup : l'une de ces scissions n'allant pas sans l'autre. De même qu'il se scinde en x,y,z, il se scinde en E et P ; de même qu'il se scinde en E et P, il se scinde en x, y, z. Or, comment me suis-je alors exprimé ? Une fois en partant de x, l'autre fois en partant de E. Ce n'est là qu'une façon de voir, un *embarras* de mon discours. Qu'en soi [an sich], au-delà de la possibilité de mon expression et de ma construction descriptive, les deux sont entièrement la même chose, absolument d'un coup – Un, intérieur et stable – [23] je le sais, et je le dis justement de façon expresse. Je construis par conséquent quelque chose qui ne peut absolument pas être construit, avec la claire conscience qu'il ne peut absolument pas être construit.

Je continue maintenant à caractériser la doctrine de la science à partir des caractéristiques trouvées dans la comparaison avec le transcendantalisme kantien. *Kant* concevait fort bien A comme lien de E et de P, disais-je entre autres choses ; cependant, il ne le concevait pas dans son autonomie absolue, mais il en faisait la détermination-fondamentale commune et l'accident de trois absolus ; et en cela, la doctrine de la science se distingue de lui. Il faut donc que l'affirmation de la doctrine de la science soit que le savoir ou la certitude, tel que nous l'avons caractérisé, en tant que A, est effectivement une *substance qui subsiste purement pour soi*, qu'elle peut être réalisée en tant que telle par nous, et que la réalisation effective de la doctrine de la science consiste précisément dans cette réalisation. (Réalisation *effective*, dis-je, dont nous ne nous occupons pas encore ici,

---

<sup>2</sup> Dans la DS 1804-1

puisque nous en sommes encore à mettre en place le simple concept qui n'est pas la chose même). Ce serait donc la thèse d'aujourd'hui.

Tout d'abord, on peut d'emblée établir qu'il en est effectivement ainsi, que le savoir apparaît avec évidence comme un subsistant pour soi. Je vous invite à vous représenter tour à tour quoi que ce soit ; vous aurez alors avec ces déterminations vôtres, si vous réfléchissez [*entsinnen*] sur vous-mêmes, l'objet et sa représentation. Mais maintenant, je demande en outre : ne savez-vous donc pas [quelque chose] dans toutes ces déterminations, et votre savoir n'est-il pas, en tant que savoir, le même savoir égal à soi, malgré toute la différence des objets ? Aussi certainement que vous répondrez maintenant « oui » à cette question, ce que vous ferez très certainement pour peu que vous ayez accompli ce que l'on attendait de vous, aussi certainement le savoir vous apparaîtra-t-il avec évidence et se présentera-t-il à vous malgré toute la différence des objets : donc dans la complète abstraction [24] de l'objectivité, (= A) comme demeurant pourtant encore ; subsistant donc, et restant toujours égal à soi en toute variation des objets ; donc comme unité qualitative en soi absolument invariable. Ce qui serait le premier point.

Il se présente ainsi à vous avec une évidence absolue, qui vous saisit irrésistiblement. Aussi certainement que vous le comprenez, vous direz : « il est absolument ainsi, je ne peux nullement le comprendre autrement » ; et si l'on vous demande des raisons qui le prouvent, vous ne tolérerez pas [l'idée d'] une telle preuve, sans pour autant renoncer à votre affirmation. Cela vous apparaît avec évidence comme *immédiatement* certain. Malgré toute variation possible des objets, avez-vous dit, le savoir demeure pourtant toujours égal à soi. Avez-vous donc parcouru et épuisé toute variabilité possible des objets, et expérimenté si, à chaque fois, le savoir reste le même en tel ou tel objet ? Je pense bien que non ; car comment l'auriez-vous pu ? C'est donc indépendamment de cette expérimentation et, par conséquent, de façon absolument a priori, que ce savoir apparaît avec évidence par soi-même comme indépendant de toute subjectivité et de toute objectivité, comme subsistant pour soi et égal à soi-même. 1) Remarquez bien, dans l'intimité la plus profonde de votre conscience de soi, ce qui réside véritablement dans le savoir substantiel que nous venons de comprendre, pour que la façon de voir la doctrine de la science, qui était erronée et que nous avons blâmée à la fin de la dernière heure de cours, et selon laquelle la doctrine de la science pose l'absolu dans le savoir qui fait face à l'objet, ne pénètre plus jamais à nouveau, ne serait-ce qu'un instant, parmi nous. Il est vrai que, dans notre expérimentation, nous sommes partis de cette conscience ou de ce représenter d'un objet. P.E. – P.E. etc. Or, dans cette partie de notre expérimentation, E rend le P absolument différent à chaque nouveau moment ; car P n'était absolument rien que le P par rapport à ce E, et il disparaissait avec lui. Maintenant, en nous [25] élevant à la deuxième partie grâce à la question « le savoir n'est-il pas en tout ceci l'Un et l'Égal [à soi] ? », et en trouvant qu'il est ainsi, nous nous élevons assurément au-dessus de toute différence du P aussi bien que de l'E, et nous pouvons donc nous exprimer maintenant de façon bien plus juste et plus rigoureuse : le savoir est absolument invariable et égal à soi-même, non seulement indépendamment de toute variabilité de l'objectif, mais aussi de toute variabilité du subjectif, sans laquelle la première n'est pas, ce pourquoi il n'est justement pas subjectif. Le muable n'est maintenant plus du tout ni l'objet ni le sujet, mais précisément le simple *muable* pur, et rien d'autre, qui, tout en restant immuable nonobstant sa muabilité, se scinde maintenant en sujet et objet ; et face à ce muable se tient le purement immuable dans lequel est abolie, en même temps que le changement [*Wandelbar*], la division en sujet et objet. 2) Ici s'est déjà montré à nous un exemple éclatant d'une compréhension qui ne peut nullement venir d'une expérimentation qui épuiserait de façon exhaustive tous les cas possibles – donc de l'empirie – mais qui est absolument a priori. Et là, des expériences faites [dans le passé] m'obligent à recommander

à tous ceux qui sont présents et pour qui cette compréhension s'est effectivement levée – ce qui, j'en suis sûr, est le cas de tous vu la grande facilité de la chose – d'essayer cependant de ne pas oublier cet exemple et de s'y tenir ; et, si le vieux démon de l'empirisme vient contester cette compréhension, de le repousser provisoirement au moyen de cet exemple jusqu'à ce que nous réussissions à le tuer complètement. J'aimerais bien être ainsi libéré de l'éternelle dispute sur l'éternelle question de savoir s'il y a bien aussi une évidence [26] ou un a priori (car les deux sont la même chose). Chacun n'en vient à la conviction que cette évidence existe que par le fait qu'il l'engendre à un moment ou à un autre en lui-même. C'est justement ce qui vient de se produire maintenant, et je demande simplement que l'on ne l'oublie pas.

*Résultat* : Le savoir, pris dans la signification indiquée, en tant que A, nous est effectivement apparu avec évidence comme subsistant pour soi, indépendant de toute muabilité, comme une unité égale à soi-même et close en elle-même ; comme on l'a présupposé conformément au compte-rendu historique<sup>3</sup> de la doctrine de la science. Nous paraissions donc avoir déjà réalisé en nous-mêmes le principe de la doctrine de la science et avoir pénétré en elle.

Deuxième pas en avant de la présente recherche.

Mais nous ne faisons que paraître l'avoir réalisé ; et c'est une apparence *vide*. Nous comprenons simplement *que* le savoir est ainsi, mais nous ne comprenons pas *ce qu'il* est véritablement en tant que cette unité qualitative. Et c'est justement parce que nous ne comprenons qu'un tel « *Que* » que nous sommes pris dans une disjonction, donc dans deux absolus, celui de la muabilité et celui de l'immuabilité, à quoi nous pourrions ajouter le troisième absolu, la racine insondable des deux autres ; et de cette façon, il nous arriverait donc du point de vue de la forme exactement la même chose qu'à la philosophie kantienne. Le fondement de cette dualité qui ne peut être surmontée par cette voie, est le suivant : il faut que le *Que* apparaisse comme s'engendrant lui-même, exactement comme notre précédente compréhension apparaissait. En effet, cet apparaître n'est possible qu'à condition qu'apparaisse un terminus a quo qui apparaît par opposition à ce « s'engendrer » comme engendré par nous ; exactement comme la première partie de l'expérimentation que nous avons mise en place plus haut apparaissait effectivement et en fait. En un mot, nous saisissons immédiatement les deux, la muabilité aussi bien que l'immuabilité, et nous sommes intérieurement déchirés entre deux ou [27] trois immédiats. Comment cela se passerait-il donc maintenant ? Manifestement, de telle sorte que l'un des deux serait saisi médiatement ; et il est d'emblée parfaitement clair qu'il faudrait que ce terme à saisir médiatement ne soit nullement l'immuabilité qui, en tant qu'elle est l'absolu, ne peut qu'être absolument réalisée, mais la muabilité. Il ne faudrait donc pas seulement que l'immuable soit intuitionné quant à son être – ce que nous venons justement d'accomplir – mais il faudrait qu'il soit pénétré dans son essence, dans sa qualité une et absolue, et qu'il soit pénétré de sorte que la muabilité ne serait vue que de façon médiate, comme en procédant nécessairement, donc par son intermédiaire.

Bref, en clair, et pour le mémoriser facilement : de la compréhension que le savoir est une unité qualitative qui subsiste pour soi-même – compréhension qui est purement provisoire et a sa place au sein d'une théorie de la doctrine de la science – suit la question : *qu'est-ce qui se trouve donc dans cette unité qualitative ?* Et c'est dans la réponse à cette question que consiste l'essence véritable de la doctrine de la science. Il est clair, pour l'expliquer encore davantage, qu'à cette fin il nous faut construire intérieurement cette essence du savoir, ou qu'il faut que ce savoir se construise lui-même, ce qui, ici, pourrait bien être une seule et même chose. Or il est sans aucun doute dans cette construction, et il

---

<sup>3</sup> C'est-à-dire le concept préliminaire de la DS.

est ce qu'il est en tant qu'étant, et en tant qu'étant ce qu'il est. Il est donc clair que la doctrine de la science et le savoir qui se présente lui-même dans son unité essentielle sont une seule et même chose : que la doctrine de la science s'absorbe dans le savoir originairement essentiel, et, réciproquement, le savoir originairement essentiel dans la doctrine de la science, l'un se fondant dans l'autre et le pénétrant : en soi [*an sich*], ils ne sont absolument pas distincts ; et la distinction que nous faisons pourtant ici n'est qu'une distinction dans le langage, exactement comme celle que nous avons indiquée au commencement de notre conférence. Le savoir originairement essentiel est constructeur, donc génétique en soi-même, [28] et ce serait le savoir originaire ou l'évidence en soi-même [*an sich selbst*] : l'évidence en soi-même [*an sich selbst*] est donc génétique.

Et nous avons indiqué par là ce qui distingue de la façon la plus profondément caractéristique la doctrine de la science de toutes les autres philosophies, et en particulier, ce qui la distingue également de la philosophie dont elle est la plus proche – la philosophie kantienne. Toute philosophie doit se fondre dans le savoir en [*an*] et pour soi. Le savoir, ou l'évidence en [*an*] et pour soi, est génétique. La plus haute apparition du savoir, qui n'exprime plus du tout son essence interne mais seulement son être-là extérieur, est factuelle ; et puisque c'est cependant l'apparition du *savoir*, évidence factuelle. Dans toute évidence factuelle, fût-elle l'évidence absolue, il reste quelque chose d'*objectif*, d'étranger, qui se construit soi-même mais n'est pas construit par elle, donc quelque chose d'intérieurement insondable que la spéculation fatiguée et désespérant de ses forces répute insondable. La spéculation kantienne prend fin à son plus haut sommet avec l'évidence factuelle : avec la compréhension qu'il faut **qu**'il y ait néanmoins au fondement du monde sensible et du monde suprasensible un principe de leur cohésion, donc vraiment un principe génétique, créant et déterminant absolument les deux mondes. Cette compréhension, qui en soi [*an sich*] est tout à fait correcte, ne pouvait cependant se produire pour Kant qu'en vertu de la loi (absolument – mais mécaniquement – active dans sa raison) selon laquelle il faut en rester à la seule unité absolue, ne reconnaître que cette unité comme l'absolument subsistant et en déduire tout le muable. Cette compréhension restait pour lui seulement factuelle, et son objet demeurerait par conséquent insondable, parce qu'il laissait cette loi fondamentale de l'unité n'agir sur lui que de façon mécanique ; mais lui-même n'accueillait pas de nouveau cette efficace et sa loi dans son savoir, ce par quoi la lumière pure se serait levée pour lui, et ce qui lui aurait permis de parvenir à la doctrine de la science. L'évidence factuelle de Kant n'est même pas la plus haute : car il fait procéder l'objet de cette évidence de deux membres latéraux, et il ne le saisit pas en tant que pur et simple savoir (comme nous venons tout juste [29] de saisir l'objet factuel le plus haut), mais en même temps avec cette détermination latérale qu'il est le lien du monde sensible et du monde suprasensible ; il ne le saisit donc intérieurement et en soi-même pas même en tant qu'unité, mais en tant que dualité. Son principe suprême est une synthèse post factum : c'est-à-dire, ce qui se produit quand, par introspection, on trouve dans la conscience deux membres d'une disjonction, et que, poussé par la raison, on comprend qu'il faut cependant qu'en soi [*an sich*] ils soient un, bien qu'on ne puisse nullement indiquer comment dans cette unité ils deviennent en même temps deux ; bref, c'est exactement le même procédé conformément auquel, lors de la première conférence, nous montions de la dualité trouvée de l'*être* et du *penser* à A en tant que lien des deux (lien qui était nécessairement requis), pour construire d'abord le transcendantalisme que la DS a en commun avec Kant, ce dont nous ne devons cependant pas nous contenter. Mais ce devait être une synthèse a priori, qui est en même temps une analyse dans la mesure où elle établit à la fois le fondement de l'unité et de la dualité. La plus haute évidence de Kant, disais-je, est factuelle, et n'est même pas la plus haute évidence factuelle. La plus haute évidence factuelle a été mise en place par nous aujourd'hui : la compréhension de l'absolu subsister-pour-soi du savoir,

sans aucune détermination par quoi que ce soit hors de lui, par une quelconque muabilité ; par opposition à l'absolu kantien qui est déterminé par le va-et-vient [*Wandel*] entre le sensible et le suprasensible. Maintenant, quand ce qui est actuellement factuel deviendra dans la science lui-même génétique, le changement en général et absolument en tant que tel sera fondé en lui en tant que précisément il est une genèse, mais ne sera nullement fondé de façon immédiate un changement déterminé. Il semble que la factualité absolue ne pouvait être découverte que par celui qui s'est élevé au-dessus de toute factualité, ainsi que je ne l'ai découverte, de fait, qu'après la découverte du vrai principe intérieur de la DS, et comme j'en ai toujours fait l'usage que [30] j'en fais ici, pour conduire les auditeurs de cette même factualité absolue à la genèse.

L'évidence de *Kant* est factuelle, et nous-mêmes, nous nous tenons actuellement également encore dans la factualité ; et j'ajoute que, partout dans le monde des sciences, sauf dans la doctrine de la science, on ne peut trouver – j'entends dans les *premiers* principes – aucune autre évidence que l'évidence factuelle. En ce qui concerne la philosophie, après nous être attachés à le prouver pour *Kant*, nous pouvons bien nous dispenser de mettre à l'épreuve les autres systèmes. Après la philosophie, la mathématique prétend à l'évidence ; elle se donne même à travers certains de ses représentants le ridicule de [prétendre pouvoir] s'élever au-dessus de la philosophie, ce qui ne peut lui être permis qu'eu égard à l'éclectisme de notre époque. Si l'on fait maintenant complètement abstraction du fait que sa position n'est pas très reluisante, même en considérant la façon dont elle peut et doit être ; il lui faut alors confesser que, bien que dans sa progression, elle devienne certes génétique, ses principes ne sont cependant susceptibles que d'une évidence factuelle et d'aucune autre. Car, que l'arithméticien me dise donc, en tant que pur arithméticien, comment il peut produire une unité solide et stable ; ou que le géomètre me dise ce qui soutient son espace et lui confère sa stabilité, lorsqu'il tire en lui sa ligne continue ; et qu'il me dise si ceci (et encore tant d'autres ingrédients dont il a besoin pour la possibilité de ses genèses) lui est donné autrement que de façon immédiate dans une intuition factuelle ? Ceci n'a nullement la signification d'un reproche fait à la mathématique ; en tant que mathématique, elle ne doit ni ne peut nullement vouloir être autrement, et notre propos n'est certainement pas de brouiller les frontières entre les sciences ; mais on doit seulement reconnaître – et la mathématique, de même que toutes les autres sciences, doit savoir – qu'elles ne sont pas les [sciences] premières et ne sont pas autosuffisantes, mais que les principes de leur propre possibilité résident dans une autre science qui leur est supérieure.

[31] Maintenant, s'il n'existe nulle part, dans les sciences effectives, d'autres principes que des principes factuellement évidents, et si, par contre, la doctrine de la science veut introduire une évidence de part en part génétique et en déduire ensuite l'évidence factuelle ; alors il est clair qu'intérieurement elle est complètement différente, dans son esprit et dans sa vie, de tous les usages scientifiques qui ont été faits jusqu'ici de la raison ; qu'ailleurs qu'ici, personne ne la connaît qui ne l'ait étudiée en elle-même, et que rien d'autre ne peut occuper la place qui est la sienne. Il est tout aussi clair qu'elle ne peut être tenue pour vraie, attaquée ou réfutée à partir d'absolument aucun point ou proposition qui s'est présenté dans la vie ou dans la science jusqu'à maintenant ; car quoi que ce puisse être et aussi évident que cela puisse être, cela n'a pourtant de façon très certaine qu'une évidence factuelle, et la doctrine de la science n'admet rien de cette sorte de façon *inconditionnée*, mais seulement sous des conditions qu'elle détermine d'abord elle-même dans sa genèse. Mais celui qui désire disputer contre la doctrine de la science en prenant pour principe de telles propositions, désire l'assentiment *inconditionné* qui a déjà été refusé à l'avance et une fois pour toutes ; il dispute donc *ex non concessis* et se rend ridicule. La doctrine de la science ne peut être jugée qu'en elle-même, elle ne pourrait être

attaquée et réfutée qu'à partir d'elle-même, par la démonstration d'une contradiction interne, d'une insuffisance ou d'une inconséquence interne ; il faudrait donc que l'étude et la compréhension de la doctrine de la science précèdent sa réfutation, et c'est toujours par cela qu'il faudrait commencer. Bien entendu, jusqu'à présent on a cherché à inverser l'ordre des choses en commençant par juger et par réfuter pour ensuite, si Dieu veut, comprendre ; il ne s'en est par conséquent suivi rien d'autre que ceci : les mauvais coups n'ont nullement touché la doctrine de la science, qui est restée cachée aux yeux de ses détracteurs comme un esprit invisible, mais bien les chimères [32] que ces messieurs se sont fabriquées de leurs propres mains ; des chimères en lesquelles ils se sont par la suite de nouveau égarés, de sorte que le trouble actuel a tellement prospéré que l'on peut s'attendre à ce qu'on réalise bientôt qu'on est troublé !

#### 4<sup>ème</sup> conférence

Nous avons réussi, il me semble, à obtenir à l'instant, dans les prolégomènes, une compréhension très claire et profonde de la forme scientifique de la science que nous voulons accomplir. Poursuivons les considérations par lesquelles nous visons cette compréhension.

Le *résultat* : nous avons compris que, au-delà de tout *changement* et de la *subjectivité-objectivité* inséparable du changement, le savoir subsiste cependant encore pour soi en tant qu'immuable et égal à soi. Cette compréhension n'était pourtant pas encore la doctrine de la science même, mais seulement sa prémisse. Il faudrait encore que la doctrine de la science construise effectivement cet être intérieur, qualitatif et immuable, et de même qu'elle le ferait, le second membre, le changement, se construirait en même temps pour elle.

Le sens authentique et vrai de cette double construction de l'immuable et, en même temps, du muable, ne deviendra entièrement clair que lorsque nous accomplirons de façon effective et immédiate la construction, ce qui appartient à la sphère de la doctrine de la science même et nullement au compte-rendu provisoire. A ce propos, des malentendus sont au commencement tout à fait inévitables. Pour nous rapprocher d'emblée de la précision la plus parfaite possible [33], je vais donc m'arrêter à une question qui a déjà été soulevée.

A l'occasion du schéma : A

xyz • E P j'ai dit que la doctrine de la science se tient dans le *point*. On m'a demandé si elle ne se tient pas plutôt en A. La réponse la plus précise est que, à proprement parler et en toute rigueur, elle ne se tient en aucun des deux mais dans le point d'unité des deux. A pour soi est objectif, et donc intérieurement mort ; il ne doit pas rester ainsi mais devenir génétique. Le point est simplement génétique. Une *simple* genèse n'est absolument rien ; aussi n'a-t-on pas du tout exigé ici une simple genèse, mais la genèse *déterminée* du A absolument qualitatif ; *point d'unité*. Or, ce point d'unité peut certes être réalisé immédiatement, en disparaissant et en s'absorbant en lui ; et ce que nous sommes intérieurement en tant que doctrine de la science (intérieurement, dis-je, et de façon cachée à nous-mêmes) est cette réalisation ; mais il ne peut pas être énoncé ou reconstruit dans son immédiateté ; car tout énoncer ou reconstruire = concevoir est en soi médiat. Il est reconstruit et énoncé exactement comme nous l'avons énoncé à l'instant : à savoir de sorte qu'on parte de A et, montrant qu'on ne peut en rester là, qu'on y rattache le point ; ou qu'on parte du point et, montrant qu'on ne peut en rester là, qu'on y rattache A ; sachant bien, du reste, et le disant et le signifiant aussi, que ni A ni le point ne sont *en soi* [*an sich*] et que tout notre discours ne peut nullement exprimer l'En-soi [Ansich], mais que ce qui en soi [*an sich*] ne peut être reconstruit, ce qui ne peut être imagé que dans une

image vide et objective, est l'*unité* organique [34] des deux. Donc, puisque reconstruire est concevoir, et que ce concevoir renonce ici expressément à soi-même en tant que valable en soi, on a donc ici justement le concevoir de l'absolument inconcevable *en tant qu'inconcevable*. Tout se passe donc ici – je l'ajoute d'abord à titre de clarification – comme pour la scission organique en E et P et x, y, z, que nous avons expliquée au début du cours d'hier ; car en parlant, je dois toujours poser une chose après l'autre. En est-il donc ainsi dans les faits ? Non, mais tout a lieu absolument d'un seul et même coup ; j'ajouterai tout de suite ceci : *cette profonde relation pourrait bien être elle-même une conséquence et une expression inférieure de la relation supérieure que nous venons de décrire*. Enfin, pour l'énoncer tout de suite dans toute sa signification et élever par là notre compréhension de la doctrine de la science et du savoir en soi [an sich] à un degré bien plus haut de clarté : dans le principe de cette *séparation* remarquée et mise en évidence à l'instant, en tant que simple séparation et absolument rien de plus, réside maintenant justement le savoir secondaire ou la *conscience* avec tout son jeu légal à travers le changement qui y est lié et le multiple (en elle ou hors d'elle), à travers le sensible et le suprasensible, le temps et l'espace ; [dans le principe de cette séparation] réside cela même que nous attribuons au sujet, comme provenant de lui. Car il est d'emblée très clair que, dans une certaine façon de voir, à savoir dans la façon synthétique de voir de la doctrine de la science, il faut que la disjonction soit justement aussi absolue que l'unité ; sinon, on en resterait à l'unité et l'on ne pourrait jamais en sortir pour arriver au changement. (C'est, remarquons-le en passant, un trait caractéristique important de la doctrine de la science et qui la distingue, par exemple, du système de *Spinoza*, qui veut aussi l'unité absolue mais ne sait pas jeter un pont pour aller d'elle au multiple ; et qui, d'autre part, lorsqu'il a le multiple, ne peut pas atteindre l'unité à partir de lui).

[35] Or nous-mêmes, intérieurement et factuellement, c'est-à-dire dans ce que nous faisons et accomplissons, en tant que DS, nous ne sortons jamais de ce principe de la séparation ; mais nous en sortons bien intelligiblement, eu égard à ce qui est valable en soi [an sich], et c'est justement à cet égard que le principe de la séparation renonce à soi et s'anéantit lui-même.

Ou, pour essayer de rendre encore plus clair, là où c'est possible, le point en question : en raisonnant comme nous l'avons fait à présent, où se tient donc notre raisonnement, si nous *restons bien vigilants* ? (« Si nous restons bien vigilants », dis-je, car nous pourrions aussi nous perdre dans l'intelligible, et il y a même en son lieu un art de s'y perdre en toute conscience). Manifestement, dans notre construire par le principe de la séparation – de ce qui doit être valable, non pas du tout *dans la mesure où il est construit*, mais *en soi* [an sich] ; donc à proprement parler, comme on l'a dit à l'instant, entre les deux principes de la séparation et de l'unité, anéantissant les deux et, en même temps, les posant tous les deux. Et ainsi, le point de vue de la doctrine de la science, pour autant qu'elle reste vigilante, n'est absolument pas une synthèse *post factum*, mais une synthèse *a priori* : ne trouvant ni séparation ni unité, mais *engendrant* les deux d'un seul et même coup. Encore une fois, pour fournir un point encore plus haut : quelle est alors l'unité absolue de la doctrine de la science ? Pas A, ni le point, mais l'*unité organique* intérieure des deux. Y a-t-il, en dehors de la description donnée à l'instant de ce point d'unité, encore une autre description ? Absolument pas, avons-nous compris. Cette description est donc la description originaire et absolument authentique. Quels sont ses composants ? L'unité organique des deux est construction ou concept, à savoir le concept absolument Un qui n'est tiré de rien de subsistant, puisqu'en effet son propre subsister en soi [an sich], par conséquent le subsister de tout ce qui est concevable, [36] est nié. En outre, la construction *en tant que* construction est maintenant niée par l'évidence de ce qui subsiste pour soi ; donc par cette évidence justement, l'inconcevable est posé en tant qu'inconcevable, et

purement et simplement en tant qu'inconcevable, et rien de plus ; posé par l'anéantissement du concept absolu qui, justement pour qu'il puisse être anéanti, doit nécessairement être posé ; et ainsi 1) ont été clairement comprises l'union et l'inséparabilité nécessaires du concept et de l'inconcevable, et l'on peut saisir le résultat dans cette formule : si l'absolument inconcevable doit apparaître avec évidence comme subsistant seul pour soi, alors il faut que le concept soit anéanti, et qu'il soit posé pour pouvoir être anéanti ; car l'inconcevable n'apparaît avec évidence que dans l'anéantissement du concept. Addition : or l'inconcevable = l'immuable, le concept = le changement. Avec ce qui précède, on a donc compris en même temps ceci : si l'immuable doit apparaître avec évidence, il faut qu'on en vienne au changement. 2) Or, *l'inconcevabilité* n'est pourtant que la négation du concept, l'expression de son anéantissement ; par conséquent un caractère qui procède du concept et du savoir même et a été transféré par l'évidence absolue. Si l'on prend cela en considération, et donc si l'on fait abstraction de ce caractère, alors il ne reste rien à l'unité sinon l'absoluité, ou le pur subsister pour soi. 3) Cela deviendra vraiment important et saisissant si l'on considère ce qui suit : *qu'est*, en soi, le savoir purement autosuffisant ? La doctrine de la science devait répondre à cette question, ou pour nous exprimer aussi précisément que nous l'avons fait : elle devait construire la qualité intérieure du savoir que nous avons présumée. Cette construction nous venons tout juste de l'entreprendre ; l'anéantissement du concept par l'évidence, et donc l'auto-engendrement de l'inconcevabilité est cette construction vivante de la qualité intérieure du savoir. Or, cette inconcevabilité elle-même provient du concept, et de la pure évidence immédiate ; par conséquent la qualité de l'absolu toute entière, tout comme [le fait] *qu'on ait pu* [37] lui attribuer une qualité, provient du savoir. Lui, l'absolu, n'est pas en soi *inconcevable* : car cela n'a pas de sens ; il est seulement inconcevable lorsque le concept s'applique à lui, et cette inconcevabilité est son unique qualité. Si l'on reconnaît dans cette inconcevabilité un caractère étranger, tiré du savoir, disais-je plus haut, il ne reste plus en l'absolu que le pur subsister-pour-soi, la substantialité ; et il est exact que celle-ci du moins ne provient pas du concept, dans la mesure où elle intervient seulement après son anéantissement. Il est toutefois clair qu'elle intervient seulement dans l'évidence immédiate, dans l'intuition, et n'est donc que l'exposant et le corrélat de la lumière pure, qui en est le principe génétique, par quoi, *en premier lieu*, conformément à notre promesse d'une évidence totale, une évidence génétique éclot, en ce que la lumière pure se montre en elle-même comme genèse ; *deuxièmement*, le rapport établi plus haut du concept à l'être, et inversement, est déterminé en outre comme suit : si l'on doit (*Soll*) en venir à l'extériorisation et à la réalisation de la lumière absolue, alors il faut (*muss*) que le concept soit posé afin d'être anéanti par la lumière immédiate ; car c'est précisément en cela que consiste l'extériorisation de la lumière pure ; le résultat, toutefois, et, pour ainsi dire, le dépôt mort de cette extériorisation est l'être en soi, qui, parce que la lumière pure est en même temps anéantissement du concept, devient un inconcevable. Et c'est ainsi que la lumière pure est pénétrée comme l'unique point central et l'unique principe aussi bien de l'être que du concept. 4) Il résulte donc de ce qui précède que cet inconcevable, en tant qu'il est le support, conçu par nous en son principe, de toute réalité dans le savoir, doit être pensé en tant qu'absolu seulement comme inconcevable et rien de plus ; mais en aucun cas il n'y a lieu de le gratifier par-dessus le marché d'une quelconque qualité occulte, pas plus qu'il n'y a lieu de gratifier la lumière d'une autre qualité en dehors des caractères qui lui ont été attribués plus haut, à savoir qu'elle anéantit le concept et dépose l'être absolu. [38] Nous nous heurterions sinon, exactement comme on l'a reproché à Kant, à un insondable, peut-être même à quelque chose de réputé insondable. Pour preuve de cette affirmation : nous l'avons compris purement comme inconcevable, dans la forme, et rien de plus. Or, nous n'avons pas le droit d'affirmer plus [*eher*] que ce que nous avons compris. Si nous posions

une telle qualité occulte, alors ou bien nous l'aurions inventée, ou plutôt, puisqu'il est absolument impossible d'inventer quoi que ce soit purement et simplement à partir de rien, nous l'aurions créée à partir d'une factualité saisie empiriquement, et dans le dessein de lui attribuer un principe ; comme ce fut le cas de *Kant* qui avait d'abord trouvé factuellement la différence entre le suprasensible et le sensible, et introduisit dans son absolu, hormis l'absoluité, encore cette seconde qualité insondable, à savoir qu'il est le lien des deux mondes ; et par là nous serions retombé de l'évidence génétique dans l'évidence factuelle, en totale contradiction avec l'esprit intime de la doctrine de la science. Quels que soient donc, en dehors du caractère fondamental et général qu'est son inconcevabilité, les caractères encore à déterminer que peut porter en soi la réalité survenant dans notre savoir, il ne convient en aucun cas (ce point est important) de mettre au fondement de ces caractères un nouveau principe absolu en dehors de l'unique principe qu'est la lumière pure ; cela reviendrait, en effet, à multiplier les absolus. Bien plutôt, la multiplicité et le changement de ces différents caractères doivent être déduits purement de l'action réciproque de la lumière avec elle-même dans le rapport différent qu'elle entretient avec le *concept* et l'être inconcevable.

Afin de donner immédiatement une indication concernant cet être, afin d'élever tout ce qui a été dit aujourd'hui à un point de vue plus élevé, de donner aux nouveaux participants un point de vue synoptique à partir duquel vous aurez à considérer tout ce que vous allez entendre ici, [39] et de donner à [ceux qui ont déjà écouté la doctrine de la science]<sup>4</sup> le même point de vue qui vous permettra de ressaisir dans son ensemble ce que vous avez entendu ici auparavant et de le reproduire par vous-mêmes, je vous invite à considérer la chose suivante :

Le point central de tout était la lumière pure. Si l'on doit (*soll*) effectivement en venir à elle, alors il faut que le concept soit posé et anéanti, et qu'un être en soi inconcevable soit posé : si l'on *pose* que la lumière doit être, alors par cette proposition (*Satz*) tout ce qui a été dit est posé. Nous avons à présent compris cela, et c'est vrai, et reste éternellement vrai, et exprime la loi fondamentale de tout savoir ; et comme tel nous pouvons le retenir.

Mais je veux maintenant laisser complètement tomber le contenu de cette compréhension (*Einsicht*) et réfléchir simplement sur la forme, sur l'état effectif de notre comprendre. Car, je pense bien que c'est *nous* qui l'avons compris, nous qui sommes ici présents et qui l'avons effectivement compris. Pour autant que je m'en souviens, et je pense que nous nous en souvenons tous, les choses se déroulèrent ainsi : nous avons construit librement les concepts et les prémisses dont nous sommes partis, nous les avons articulés tout aussi librement, et en les articulant ainsi ensemble nous avons été saisis par la conviction qu'ils convenaient tout bonnement les uns avec les autres et n'étaient qu'une unité indissociable. Nous avons donc engendré au moins les conditions de la compréhension qui s'ensuivait, et nous nous trouvons à présent exactement au même point.

Mais ne nous mettons pas précipitamment à l'œuvre, et réfléchissons à cela un peu plus profondément. Avons-nous donc engendré ce que nous avons engendré précisément parce que nous voulions l'engendrer, donc en vertu d'une connaissance antérieure, que nous aurons bien également engendrée parce que nous avons voulu l'engendrer, en vertu d'une connaissance encore antérieure, et ainsi de suite à l'infini, de sorte qu'on ne parviendrait jamais à un premier engendrement ? Il faut pourtant bien qu'à un moment quelconque, s'il est engendré, le concept s'engendre absolument et intégralement par lui-même [40], sans le concours d'un *nous*, et sans qu'il en soit besoin ; car, comme cela nous apparaît aussi avec évidence, ce nous pose toujours et partout déjà un

---

<sup>4</sup> C'est-à-dire ceux qui ont assisté à l'exposé de la DS 1804-1.

savoir antécédent, et ne peut nullement parvenir à un savoir immédiat. Nous ne pouvons donc pas engendrer les conditions, mais elles se sont engendrées immédiatement par elles-mêmes : il a fallu que la raison totalement indépendante de tout arbitre, de toute liberté et de tout moi, les engendre par elle-même et à partir d'elle-même. Cette dernière proposition, trouvée par une réflexion supérieure (*Ueberlegung*), étant opposée à la première proposition qui s'est donnée dans la réflexion (*Reflexion*) immédiate. Or, laquelle est vraie, et à laquelle devons nous nous arrêter ? Avant de nous engager dans la réponse, revenons de nouveau au contenu de la compréhension qui est devenu litigieux eu égard à son principe, afin d'appréhender d'abord avec netteté sa vraie valeur et sa signification. Nous avons compris ceci : si (*soll*) la lumière doit être, alors il faut que le concept soit posé et anéanti. En cette compréhension, il ne s'agissait donc pas de la lumière immédiatement, et la compréhension ne s'absorbait pas en elle, en coïncidant avec elle, mais il s'agissait seulement d'une compréhension *relative* à la lumière, une compréhension l'objectivant et la pénétrant seulement selon sa qualité interne ; en conséquence, quoi qu'ait pu être le principe et le vrai support de cette compréhension, – que ce soit *nous*, comme il le semblait, ou la raison s'engendrant purement elle-même à partir d'elle-même, comme il le semblait également – en ce support la lumière n'est pas du tout *immédiatement*, mais seulement médiatement dans un remplaçant ou une image (*Abbild*) d'elle-même. Il faudrait donc d'abord s'en tenir à cet être simplement médiat de la lumière, non seulement dans la doctrine de la science, mais absolument dans toute conscience possible, qui [41] doit nécessairement poser un concept pour pouvoir l'anéantir ; et il faudrait en venir à situer la doctrine de la science en un tout autre point que celui où, après la séance de la veille, elle a pu être placée par plusieurs d'entre vous, sans doute parce qu'ils ont regardé le savoir comme quelque chose de trop simple.

Et maintenant, répondons à la question : les deux points de vue apparaissent avec évidence, tous deux sont pour cette raison également vrais ; et comme nous l'avons dit au début à une autre occasion : l'évidence ne réside ni dans l'un ni dans l'autre, mais absolument entre les deux. Nous obtenons donc ici ce qui est le premier résultat important et significatif, le principe de la *séparation*, non pas tel qu'il en allait plus haut, entre deux membres qui doivent être tout de même différents en soi, comme A et le point, mais dans [quelque chose] qui demeure intérieurement identique à soi en toute séparation ; la construction et l'engendrement des mêmes concepts originaires, qui une fois apparaît comme *immanente*, dans l'être ultime absolument apparaissant, dans le moi ; l'autre fois comme *émanente*, dans la simple raison et en soi, qui est pourtant de nouveau intégralement objectivée. C'est donc là une séparation pure et en soi, sans aucune conséquence et une modification dans l'objet.

En outre, l'évidence flotte entre les deux façons de voir : si elle doit (*soll*) être construite *realiter*, alors il faut qu'elle soit précisément construite ainsi, c'est-à-dire construite comme flottant de a à b, et de nouveau de b à a, et épuisant totalement les deux, flottant donc de nouveau entre le double flottement. Ce serait là le premier point, qui donne une synthèse triple ou quintuple.

Qu'y a-t-il de commun en toutes ces déterminations ? Le même remplaçant de la lumière envisagée dans sa qualité interne déjà connue de nous. Voilà où demeure ce qu'il y a de commun ; [42] tout est donc une seule et même conscience commune de la lumière. Cette conscience commune, qui ne saurait jamais en tant que telle être construite *realiter*, mais doit être seulement intelligée par la doctrine de la science, est donc considérée d'un autre point de vue dans les trois ou cinq modifications qui s'y substituent, et que seule la doctrine de la science embrasse du regard.

Je n'ai rien à ajouter sur ce sujet.

### Cinquième conférence

Mercredi prochain étant fête religieuse pour tous, il conviendra de suspendre la conférence de ce jour-là. Ce serait déjà une raison pour laquelle aujourd'hui encore je traiterai de prolégomènes, si je n'avais pas en outre fait l'expérience qu'il est nécessaire de vous épargner encore pour le moment les plats les plus forts.

Je vous ai certes fourni et communiqué tout ce qui est approprié pour comprendre ces conférences et pour conduire à leur point de vue, à deux exceptions près : d'une part ce qui ne se laisse pas communiquer, à savoir le talent permettant de recevoir ces conférences, et ensuite quelques remarques qu'on n'a pas l'habitude d'entendre avec plaisir, et que j'espérais pouvoir cette fois-ci laisser complètement de côté.

Concernant le premier point, à savoir le talent permettant de recevoir ces conférences, il s'agit du talent de l'attention pleine et entière. Celui-ci devrait être acquis et exercé avant même d'en venir à l'étude de la doctrine de la science ; c'est pourquoi, dans le plan écrit de ce cours déposé là où vous vous êtes inscrits, j'ai donné comme unique mais sérieuse condition de la compréhension de cette science que les participants se soient déjà livrés à une étude scientifique approfondie [43] ; naturellement pas pour les connaissances matérielles qu'ils y acquièrent, car aucune de ces connaissances n'est ici présumée, et à vrai dire absolument rien n'est admis ici inconditionnellement, mais parce que cette étude est la seule qui puisse éveiller et exercer l'attention pleine et entière, et par ailleurs apporter la connaissance de la langue scientifique dont nous nous servons ici avec la plus grande liberté. *Attention pleine et entière*, ai-je dit, qui se lance elle-même avec toute sa faculté spirituelle vers l'objet qui se présente à elle, s'y applique et s'y absorbe entièrement ; de sorte qu'aucune autre pensée ou idée ne puisse plus venir à l'esprit, puisqu'il ne reste pas de place pour quoi que ce soit d'étranger dans l'esprit entièrement rempli par l'objet. *Pleine et entière*, à la différence de cette demi-attention qui n'écoute que d'une oreille et ne pense qu'avec la moitié de sa faculté de penser, interrompue et traversée par toutes sortes de pensées et d'idées volatiles et qui parviennent pour finir à dominer entièrement l'esprit, si bien que peu à peu l'homme tombe les yeux ouverts dans un état de rêverie et d'ébahissement, et s'il revient à lui, se demande avec étonnement où il est et ce qu'il entend. L'attention pleine et entière, celle dont je parle et que ne connaît que celui qui la possède, n'a pas de degrés ; et elle ne diffère pas par le degré mais *toto genere* de l'attention distraite qui, elle, est susceptible d'une infinité de degrés, et elle s'y oppose de façon contradictoire. Elle remplit entièrement l'esprit tandis que l'attention incomplète ne le remplit pas entièrement.

C'est donc de la possession de cette attention que tout dépend pour la compréhension de ces conférences. Son seul défaut suffit à faire naître tous les phénomènes qui rendent la compréhension plus difficile ou impossible. Mais, si on remédie à ce défaut, on éradique totalement ces phénomènes. Ainsi, par exemple, remédier à ce défaut [44] fera disparaître ce phénomène qui est qu'en raison d'une ébétude subite on croit ne pas pouvoir comprendre les théorèmes établis pendant la conférence. — Il est certes vrai, et j'aime à le dire assez souvent pour ne faire perdre courage à personne, il est vrai que, du fait de la nature de notre science, on répète toujours *la même chose* sous les tournures et pour les usages les plus variés ; et partant, une compréhension qui a échoué une fois peut bien être engendrée une autre fois ou être remplacée. Mais en toute rigueur, il faut exiger de chacun, et on exige de chacun, qu'il comprenne chaque théorème à *la place* où il est exposé pour la première fois ; et celui qui ne fait pas ce que nous exigeons n'use jamais de ces conférences comme elles doivent être utilisées, et n'a qu'à s'en prendre à lui-même s'il ne progresse pas. Car – pour apporter la preuve décisive que ce que j'exige est possible à condition qu'on soit entièrement attentif – il n'y a pas lieu de différencier des capacités

d'appréhension plus rapide ou plus lente lorsqu'on a affaire à la doctrine de la science, et l'exposé de la doctrine de la science ne s'adresse ni à la bonne tête, ni à la tête lente, mais à la tête *κατ'εξοχην*, pour peu qu'elle soit capable d'attention. Car c'est là notre procédé, tel que nous l'avons mis en oeuvre jusqu'à présent et tel que nous continuerons à le faire : nous sommes tout d'abord invités à construire intérieurement un certain concept. Cela ne présente pas de difficulté. Quiconque, pour peu qu'il soit attentif à la description, le peut. Et nous le pré-construisons pour lui. Ensuite, nous sommes invités à assembler ce qui est construit, en quoi sans aucune intervention de notre part une compréhension s'engendra *de soi-même*, comme un éclair. En cette dernière affaire, peu importe qu'on ait une tête lente ou rapide ; car la tête somme toute n'a plus rien à faire. Car ce n'est pas *nous* qui faisons la vérité ; et les choses se présenteraient mal si nous le devions. [45] La vérité se fait au contraire elle-même par sa propre force, et ce partout, de la même manière et à la même vitesse, pour peu qu'elle rencontre les conditions de son engendrement. Si toutefois, chez quelqu'un qui aurait effectivement accompli la construction que nous postulons, l'évidence qui s'ensuit ne se présentait pas à l'instant, cela ne pourrait venir que de ce qu'il n'aurait plus maintenu la construction dans toute sa clarté et toute sa force, mais qu'elle aurait pâli pour lui en raison de la distraction qui s'est interposée, c'est-à-dire qu'il n'aurait pas engagé toute son attention dans l'opération qui est en vue.

Ou bien, si on remédie à ce défaut, c'est un autre phénomène tout aussi fréquent qui est radicalement anéanti, à savoir qu'une apparence, que nous avons déjà comprise en tant qu'apparence, revient pourtant et nous trompe à nouveau, comme si elle avait vérité et signification, ou que du moins d'autres compréhensions visées nous distraient et nous rendent incertains. Si par exemple, tu as effectivement compris que dans la compréhension du savoir éternellement Un et identique à lui-même toute différence subjective et objective disparaît purement, en tant qu'elle n'a lieu que dans la mutabilité, comment alors peux-tu donc à nouveau te laisser tromper par l'apparence, qui certes peut revenir *en tant qu'apparence*, que c'est bien toi-même qui objectives ce savoir Un, que tu es bien toi-même à ton tour un sujet, et celui-ci un objet, puisque tu as une fois pour toutes compris que cette disjonction, quels que puissent être la forme et le lieu où elle se présente, est toujours la même apparence égale à elle-même, et nullement vérité. Si tu as compris cela, alors tu es toi-même devenu cette compréhension et tu t'es absorbé en elle. Comment as-tu alors pu derechef cesser d'être ce que tu es, [46] sinon parce que tu ne l'es justement jamais devenu entièrement, mais seulement à moitié, que tu n'as jamais jeté tout ton être dans cette compréhension, et tu n'as jamais pris racine en elle, en cette compréhension qui est restée pour toi évanescence et vertigineuse ? C'est pourquoi la vieille apparence fait retour à la première occasion. Mais remarque bien l'ordre : la compréhension ne s'évanouit pas pour toi parce que l'apparence fait irruption, mais l'apparence fait irruption parce que la compréhension s'est évanouie pour toi ! En voilà assez sur la talent de la pleine attention comme moyen fiable et infaillible de saisir correctement la doctrine de la science.

Deuxièmement, je voulais encore évoquer diverses choses qui entravent l'appréhension de la doctrine de la science, parce qu'elles ne permettent même pas d'accéder à l'attention requise. Je rassemble toutes ces choses dans leur unité, comme j'ai coutume de le faire, et comme cela deviendra également coutumier pour celui qui se familiarise avec la doctrine de la science. Elles proviennent toutes d'un manque d'amour pour la science, lequel est dès lors ou bien un *simple* manque, un amour froid, sans force et distrait, ou bien même son contraire, une haine secrète contre la science à cause d'un autre amour présent dans le cœur.

Parlons d'abord de ce dernier cas. L'autre amour, qui devient une haine secrète contre la science, est le même que celui dont jaillit la haine contre tout bien, c'est un amour de soi pervers, un amour non pour le soi qui se plonge dans le vrai, le beau et le bien, mais

pour celui qui s'est constitué empiriquement. Or, cet amour est soit celui de l'estime de soi, et il devient alors orgueil, soit celui de la jouissance de soi, et il donne une voluptuosité spirituelle.

La première façon de penser n'admet pas volontiers qu'il puisse y avoir dans le domaine du savoir quelque chose qu'elle n'aurait pas elle-même découvert et su depuis longtemps ; la prétention de la doctrine de la science [47] à la nouveauté absolue lui apparaît, qu'elle l'admette expressément ou non, comme un témoignage de mépris à son égard. Cette arrogance de la doctrine de la science (car c'est bien ainsi qu'elle doit lui apparaître), elle aimerait bien l'humilier. Et alors, au lieu, premièrement de s'abandonner sans prévention et avec une pleine attention, elle n'a, en outre, de cesse qu'elle n'ait pris la science en défaut ; elle est distraite par cette duplicité de la fin, et c'est précisément pourquoi elle ne saisit pas ce dont il s'agit au juste, et trouvera à satiété ce qu'elle cherchait, à savoir la faiblesse de sa doctrine de la science, certes pas dans la chose même, mais dans le concept erroné qu'elle se fait de la chose.

L'autre manière de penser, l'amour pour la jouissance du soi empirique, aime le libre jeu des forces de l'esprit qui lui ont été justement imparties avec les objets de connaissance qui lui ont également été imparties de cette même manière empirique. Je crois pouvoir les caractériser au mieux par le trait fondamental suivant : pour elle *penser* ne signifie rien d'autre que *s'imaginer* (*ausdenken*) *quelque chose* ; *penser par soi* rien d'autre que *s'inventer* (*erdenken*) une vérité pour sa propre personne et à sa convenance. A ce penchant ne peut alors nullement plaire une science qui conduit toute penser sans exception sous la loi la plus stricte, et qui anéantit toute liberté de l'esprit dans la vérité Une, éternelle et subsistant pour soi, et doit aussi exciter ce mode de penser à la même polémique secrète à son encontre, avec un succès égal à celui qu'on a évoqué plus haut. D'une manière générale – c'est pour moi l'occasion d'expliquer ceci une fois pour toutes –, je mets sincèrement en garde tout un chacun contre cette polémique interne et secrète, non pas dans mon intérêt, mais dans le sien propre, parce que, confronté à cette polémique, on ne parvient même pas [48] à l'attention requise, et encore moins à la compréhension. Si on a bien compris et bien pénétré cela et qu'alors on éprouve encore l'envie de polémiquer, je n'aurai plus rien à y redire. Ou alors, nous sommes dans le cas d'un amour prédominant pour la pure empirie, et de l'impossibilité absolue que se forme le souhait de ressentir son esprit et d'en jouir autrement que comme une mémoire qui apprend. Ces mémoires personnifiées ne sont certes pas capables de cette haine secrète ; mais elles seront ici bien vite dépitées. Elles veulent ce qu'elles appellent des résultats, c'est-à-dire ce que l'on peut remarquer et qui se laisse à l'occasion restituer sans modification ; elles veulent « une proposition marquante et qui pose aussi quelque chose ». Et lorsqu'elles croient avoir saisi quelque chose de ce genre, la conférence suivante arrive, qui détermine plus avant, met en ordre différemment, modifie signes et expressions, si bien que plus grand chose ne subsiste du trésor qui avait été péniblement conquis. Comme c'est étonnant ! Cet homme n'aurait-il pas pu dire les choses dès le départ exactement comme il les entendaient vraiment ! Pour de telles personnes, là où il y a l'unité la plus pure et l'entendement le plus rigoureux naît bientôt la plus haute confusion et inconséquence, justement parce que c'est là l'enchaînement suprême, l'enchaînement intérieur, mais nullement l'enchaînement simplement extérieur, que seul elles désirent, à savoir celui qui lie les parties d'un tableau.

J'ai tout d'abord évoqué, comme étant une entrave à l'attention, l'amour froid et sans force pour la science, qui n'est pas exactement de la haine. Celui en effet qui cherche, désire et souhaite dans la science encore autre chose que purement et seulement la science elle-même, celui-là ne l'aime pas entièrement, comme elle doit l'être, et lui-même ne pourra jamais se réjouir de recevoir d'elle tout l'amour et toutes les faveurs qu'elle peut offrir. Même la plus belle de toutes les fins, à savoir celle de s'ennoblir moralement, serait

ici trop basse ; que dire alors de celles [49] qui se trouvent manifestement plus bas encore ! L'amour de l'absolu, ou de Dieu, est le vrai élément de l'esprit raisonnable, dans lequel seul il trouve le calme et la béatitude. Mais l'expression la plus pure de l'absolu est la science, et celle-ci ne peut être aimée que pour elle-même, comme l'absolu. Que dans une âme qui s'est absorbée dans cet amour rien de commun et de vulgaire ne se produise, et que sa purification et sanctification résulte entièrement d'elle-même, cela se comprend par soi-même, et se trouve par soi-même. Ne connaît cet amour que celui qui le possède ; et à celui qui n'a pas encore été saisi par lui on ne peut que donner le conseil négatif de tuer en lui tout faux amour et toutes les fins subordonnées et de ne laisser absolument rien survenir de semblable ; dès lors la juste compréhension se mettra d'elle-même en place sans qu'il ait à intervenir. Voilà une fois pour toutes ce qu'il fallait rappeler à propos de ces objets.

Passons maintenant à notre but du jour proprement dit. Que ma dernière conférence ait pu paraître trop solide et trop profonde pour une quatrième séance, je m'en doutais déjà quand je l'ai préparée. Elle avait, entre autres, pour fin de m'expliquer plus précisément sur le mode d'exposition que je voulais suivre devant cette nouvelle assemblée. Je veux la reprendre maintenant d'une manière conforme à son but.

1) Une remarque, valable pour toutes les conférences passées et futures, et qui sera très utile pour les retenir, les reproduire et en avoir une vision d'ensemble. — Notre démarche consiste presque toujours à : a) accomplir quelque chose, en étant sans aucun doute guidés dans cet accomplissement par [50] une loi de la raison mécaniquement active en nous. — Ce que nous sommes dans ce cas véritablement, au point le plus élevé que nous ayons atteint, et en quoi nous nous absorbons, n'est encore que *factualité*. — Ensuite, b) nous explorons et nous mettons à jour la loi qui nous a guidés à l'instant mécaniquement dans ce premier accomplissement. Ce qui a d'abord été compris immédiatement est ainsi compris *médiatement* à partir du principe et du fondement de son être-ainsi, qui a auparavant été compris factuellement comme étant déterminé de cette manière. Nous comprendrons *pourquoi* il est déterminé ainsi et nous le pénétrons donc dans la genèse de sa détermination. De cette manière nous nous élèverons depuis les membres factuels jusqu'aux membres génétiques, qui leurs sont relatifs ; mais ce génétique peut de nouveau être factuel si on adopte une autre façon de voir, ce qui nous contraindra à nous élever de nouveau jusqu'au génétique en rapport à *cette* factualité, etc. jusqu'à ce que nous parvenions à la *genèse absolue*, la genèse de la doctrine de la science. Que l'on garde bien cela à l'esprit ; et qu'on se le rende plus précis encore par le raisonnement suivant : x n'est rien d'autre que le membre génétique conduisant à y, et celui-ci est celui qui conduit à z.

Quant à celui qui depuis le début n'aurait pas compris z, ou qui en s'élevant aurait à nouveau perdu ou oublié cette compréhension, il n'y a pour lui ni y ni x, et toute la conférence se transforme pour lui en un discours sur rien, sans que ce soit la faute du conférencier. — Telle a été, et telle sera toujours pendant un moment notre démarche. C'est ainsi qu'il en a été dans la dernière conférence. Toutefois celui qui aurait remarqué cette démarche — mais celle-ci était exposée aux yeux de tous, et la précédente distinction entre évidence factuelle et évidence génétique aurait dû conduire à faire cette remarque — celui-là aurait pu reproduire toute cette conférence et se la rendre claire au moyen des questions suivantes : y a-t-il eu un tel membre factuel, et lequel était-ce ? Lequel pouvait-ce être d'après ce qui a précédé ? Est-ce que la recherche s'est élevée [51] jusqu'à l'établissement du membre génétique conduisant à ce membre factuel ? En admettant que j'aie totalement oublié ce deuxième élément ou que je ne l'aie pas entendu, il faut que je puisse le trouver pour moi-même comme il fut trouvé là-bas, car la loi de la raison est bien Une, et pour peu qu'elle se ressaisisse elle-même toute raison est égale à elle-même.

Alors quel était le factuel ? Pas en A, ni dans le point, mais absolument dans les deux. Cela est compris maintenant, cela nous est apparu avec évidence, et c'est ainsi. Si

maintenant vous voulez bien analyser le factuel, alors A et le point s'y trouvent, et une unité des deux en arrière-plan, — les deux premiers niés en tant que vrai point d'unité, et l'autre par là même posé. Et par cette voie vous n'arriverez jamais à quelque chose d'autre. C'est précisément ainsi. Factuellement. Mais maintenant je demande à un niveau supérieur : comment avons-nous donc fait pour que cette compréhension naisse pour nous ? C'est pourquoi nous ne réfléchissons plus du tout sur le contenu, que nous laissons complètement tomber, mais sur le *procédé*. Nous demandons donc la genèse. Par là, ai-je dit plus haut, l'initialement *immédiat*, consistant justement en ces parties matérielles, devient *médiatement* visible pour moi : si une telle genèse est posée, alors une telle compréhension factuelle est bien sûr posée, mais justement à partir de et au moyen de notre poser de la genèse.

Comment avons-nous donc fait cela ? Manifestement nous avons accompli une *séparation* dans ce qui au-delà doit être pourtant *Un*. Séparation et disjonction en général, dis-je, car, là où il est question du simple acte en tant qu'acte, on ne s'occupe pas du fait que les membres séparés doivent être justement A et · . Or, cette séparation nous est apparue avec évidence comme non valable, et ce dans un apparaître avec évidence immédiat que nous n'avons pas engendré parce que nous le voulions, mais qui s'est [52] engendré lui-même, non pas à partir d'un quelconque fondement ou d'une prémisse, mais absolument ; donc dans une évidence se créant et se présentant absolument elle-même, ou dans une pure lumière. C'est pourquoi la séparation a été anéantie par l'évidence dans sa prétention à valoir en soi. En revanche il a été posé par cette même évidence une unité restant en soi égale à elle-même, intrinséquement pure, et susceptible d'aucune disjonction interne. — Principe de la séparation = principe de la construction, c'est-à-dire du concept ; ce principe est maintenant anéanti dans son absolutité, c'est-à-dire en tant qu'il opère une séparation dans ce qui est absolument et en soi *Un*, et dans ce qui est compris en tant qu'*Un*, séparant tout à fait absolument par soi-même, sans aucun fondement dans la vérité, et bien plutôt en contradiction avec la vérité — c'est dans cette sienne absolutité, en ce qui concerne sa validité en soi, qu'il est anéanti. Il est tout bonnement compris comme anéanti, et de ce fait anéanti dans la lumière absolue et par la lumière absolue. Et c'est ainsi que l'essence en soi devient inconcevable, dans cet anéantissement du concept absolu, et par rapport à lui. Sans ce rapport, elle n'est même pas *inconcevable*, mais elle *est* seulement de façon absolument autonome. Mais en outre, même ce prédicat *est* provient de l'évidence. — De ce fait il ne reste plus comme fondement et point central que la *lumière pure*, etc.

Tel était donc le contenu de ce qui constituait de loin la plus grande partie du précédent cours. Quiconque, en somme, comprend cela, voit bien que tout cela a en soi une clarté et une évidence à laquelle rien ne peut se comparer. Je suis également convaincu qu'on ne peut pas l'exposer avec davantage d'ordre, de distinction, de clarté et de précision, que cela a été exposé ici. Celui qui ne le comprendrait pas manquerait de ce fait certainement de l'attention sans partage qui est exigée ici.

[53] La partie qui s'est encore ajoutée, que je veux répéter maintenant, était à nouveau un génétiser de la compréhension qui avait été établie : — que la lumière [reste] comme l'unique point central, cela est certes ce que *nous* avons compris, disais-je. Par cette réflexion, ce en quoi nous nous sommes d'abord absorbés est lui-même de nouveau devenu *factuel*. Mais étant donné que, de fait, nous n'engendrons rien ici, mais que cette compréhension s'engendre elle-même en tant que compréhension, nous ne pouvons à proprement parler pas demander maintenant comme tout à l'heure : *comment* avons nous fait cela ? Mais nous pouvons l'élever à un plus haut degré de distinction. C'est clair ; dès lors que nous comprenons que la *lumière* est ce point central, alors nous ne nous absorbons pas immédiatement dans cette lumière, mais nous ne l'avons que dans le remplaçant et représentant d'une compréhension de la lumière, de son originarité et de sa qualité absolue.

Nonobstant qu'on ne peut demander sans contradiction comment la lumière en soi a été engendrée, étant donné qu'elle est elle-même comprise comme le principe de l'engendrement absolu, et que donc notre question supprimerait à nouveau la compréhension ; on peut toutefois demander, ce qui est tout autre chose, comment s'engendre la *compréhension* de la lumière, compréhension que nous nous attribuons non pas en tant que la lumière, mais en tant que ses représentants et ses remplaçants. C'est pourquoi il nous faut faire bien attention à la manière dont l'engendrement de cette compréhension a eu lieu. - 1) *Nous* nous sommes posés dans la condition. 2) Comment l'avons-nous pu ? Les deux sont vrais. — pas la lumière — tout aussi peu la compréhension de la lumière, mais la compréhension de la compréhension de la lumière se tient entre les deux, entre l'*émanence* et l'*immanence*, et c'est de cela qu'il nous faudrait à présent [traiter].

Il ne faut jamais oublier, dans toute la distinction entre l'immanence et l'émanence de l'engendrement de la compréhension de la lumière, que cette distinction s'étend à la compréhension et à *la lumière* [54] elles-mêmes ; [que] la lumière objective en tant qu'objective, comme elle se trouvait plus haut, n'est pas la vraie lumière. Une elle-même et ne peut l'être ni le devenir, mais dans cette façon de voir la lumière pure vient à la compréhension. Par là il est acquis maintenant que le plus haut objet n'est plus la substance pour soi, mais la lumière. La substance, seulement la forme de la lumière, en tant que subsistant pour soi. En revanche, la compréhension (la subjectivité), vraie extériorisation intérieure et vie de la lumière, va se déposer (*absetzen*) dans l'anéantissement précisément du concept et de la *séparation*. Peux-tu alors pénétrer ici autrement d'une manière plus profonde dans le vrai point central ? Dans ce concept tout à fait propre qui est une fois de plus *exigé* ici ? 1) Il est clair que *son être* n'est pas compris sinon dans l'*agir immédiat*. 2) on devrait pouvoir rendre clair que : l'*agir immédiat* est *absorption* [aufgehen] dans l'immanence (le *faire*, d'abord trouvé, de son être, en tant que tel *faire*)[.] Tout d'abord l'*agir* dépose l'*être*, et l'*être* l'*agir*. Autrement dit : ici se trouve l'**inversion fondamentale** ; et il faudrait *concevoir* ceci : l'*agir* dépose l'*être* effectif. — L'*être au-delà* de tout être (pas l'être effectif, matériel), dépose l'*agir*. — Il est à présent justement *très clair* que dans l'autre être, il s'anéantit lui-même dans l'effet de son agir, sans poser aucune effectivité (précisément dans une simple problématique et un devoir), en lequel l'*agir* lui-même est par là à déduire et à matérialiser, donc précisément à intelliger proprement et à idéaliser. Nous revenons ainsi entièrement à ce qui a été vu plus haut et nous retrouvons dans cet *autoanéantissement* le principe vu ci-dessus. — Peut-être est-ce là le *concept* de l'*être*, qui est mort en lui-même. Il est clair qu'il y a en lui une *séparation* de l'*être* (de ce qui tient) et de l'*agir* : et celle-ci est, *en tant que* séparation d'abord à construire intérieurement pour la non-séparation ou Unité. Stop : ainsi cet anéantissement serait dans une certaine mesure vrai, et il serait *le juste*, pour autant qu'il n'y a *originellement pas* même séparation entre *être* et agir.

### Sixième conférence.

Je vais encore m'en tenir, dans la conférence d'aujourd'hui et celle de demain, à développer davantage ce qui a été exposé jusqu'ici. Ce faisant, j'ai en vue, à ce qu'il me semble, une fin qui sera également appréciée des deux types de participants. En effet, puisque la DS a, comme toute philosophie, pour tâche de reconduire tout multiple à l'unité absolue, ou, ce qui revient au même, de le déduire à partir de l'unité : il est donc clair qu'elle-même ne se situe, avec son regard, ni dans l'unité, ni dans la multiplicité, mais qu'elle se tient de façon persistante tout à fait entre les deux ; - n'entrant jamais dans la

multiplicité absolue, telle qu'il faut bien qu'il y en ait et telle qu'il y en a une en effet (simple empirie), mais ne la regardant que d'en haut du point de vue de sa genèse. C'est pourquoi dans la DS il sera très souvent question de multiplicité et de disjonctions.

Or, ces disjonctions ou distinctions que doit faire la DS sont nouvelles, et jusqu'ici inconnues. C'est pourquoi, dans le mode de représentation et dans la langue qui est notre point de départ commun, ces différences, sans qu'on s'en aperçoive, ne font qu'un ; et lorsqu'on est invité à faire ces différenciations, on les trouve très fines. (On coupe les cheveux en quatre, selon l'expression d'un écrivain populacier<sup>5</sup>: et il faut qu'il en soit ainsi ; car si une disjonction quelconque, qu'il serait possible à la raison de faire, restait cachée à une science qui a à reconduire à l'unité absolument tout multiple, c'est-à-dire tout ce à propos de quoi se laisse penser une différence, alors elle aurait manqué sa fin.) C'est pourquoi une des difficultés principales de la DS [56] sera déjà simplement de rendre visibles et perceptibles ces subtiles distinctions ; ensuite, une fois que cette difficulté aura été levée, il faudra fixer ces distinctions et les affermir dans l'esprit de l'étudiant, de sorte qu'elles ne s'embrouillent plus pour lui. Je pense, à présent, atténuer grandement ces deux difficultés en vous indiquant d'avance (autant que faire se peut), quoique à vide et de façon seulement formelle, le schéma général et la règle fondamentale selon lesquels seront instaurées ces divisions ; et afin que ce schéma lui-même soit bien compris et bien mis en pratique, je vais le déduire dans son unité et à partir de son fondement, pour autant que c'est possible à partir de ce qui est connu jusqu'à présent.

Tout d'abord, je fais la remarque générale suivante :

1) Puisque, selon la nature de notre science, il nous faut vraiment nous situer ni dans l'unité ni dans la multiplicité, mais entre les deux, il est clair – j'insiste particulièrement là-dessus parce que je crois que certains se trompent sur ce point – qu'absolument aucune unité qui nous est apparue jusqu'à présent comme *simple unité* ou qui nous apparaîtra comme telle dans la considération qui suit, ne peut être la vraie unité, car l'unité véritablement vraie ne peut être qu'à la fois le principe de l'unité apparaissante et de la disjonction apparaissante ; à savoir non pas seulement en tant que principe *extérieur*, de sorte qu'il projetterait seulement ces deux termes, l'unité et le principe de la disjonction, et les pro-jeterait objectivement dans l'apparition ; mais elle l'est intérieurement et organiquement ; de sorte qu'il ne pourrait pas être principe de l'unité sans être en même temps et d'un seul et même coup principe de la disjonction, et inversement ; et qu'on le comprenne ainsi ; et c'est dans cette essentialité vivante, active, vigoureuse, d'une façon absolument intérieure, que consiste justement l'unité, et nullement dans une essentialité qui aurait été tuée. En un mot : l'unité ne peut absolument pas résider dans ce que nous [56] *voyons* et *regardons* en tant que doctrine de la science, car cela est quelque chose d'objectif, mais dans ce que nous *sommes*, nous faisons et vivons nous-mêmes intérieurement. Que cela caractérise une fois pour toutes l'unité que nous recherchons, et coupe court à tous les égarements sur ce point essentiel, lesquels, s'ils perduraient, devraient beaucoup nous troubler dans notre progression ; et que vous soyez prévenus, non seulement pour ne pas admettre comme l'unité absolue une telle unité prise de façon simplement relative et unilatérale, mais aussi pour que vous puissiez savoir et affirmer hardiment que si moi-même dans ces leçons, ou quelque autre philosophe, en reste à une telle unité, ce philosophe en reste à mi-chemin et n'est pas au clair.

2) Conséquence : puisque la vraie unité est principe de l'unité (apparaissante) et, en même temps, de la disjonction, et qu'aucune n'est sans l'autre, il est tout à fait indifférent que ce qu'à chaque fois, dans la suite de notre exposé, nous établirons comme étant notre plus haut principe, nous le considérons en tant que principe d'*unité* ou que

---

<sup>5</sup> Nicolai

principe de *disjonction*. Les deux sont unilatéraux et correspondent à notre mode de considération nécessaire, mais ils ne sont pas vrais en soi : en soi le principe n'est principe *ni de l'une ni de l'autre*, mais des deux en tant qu'unité organique, et il est lui-même leur unité organique.

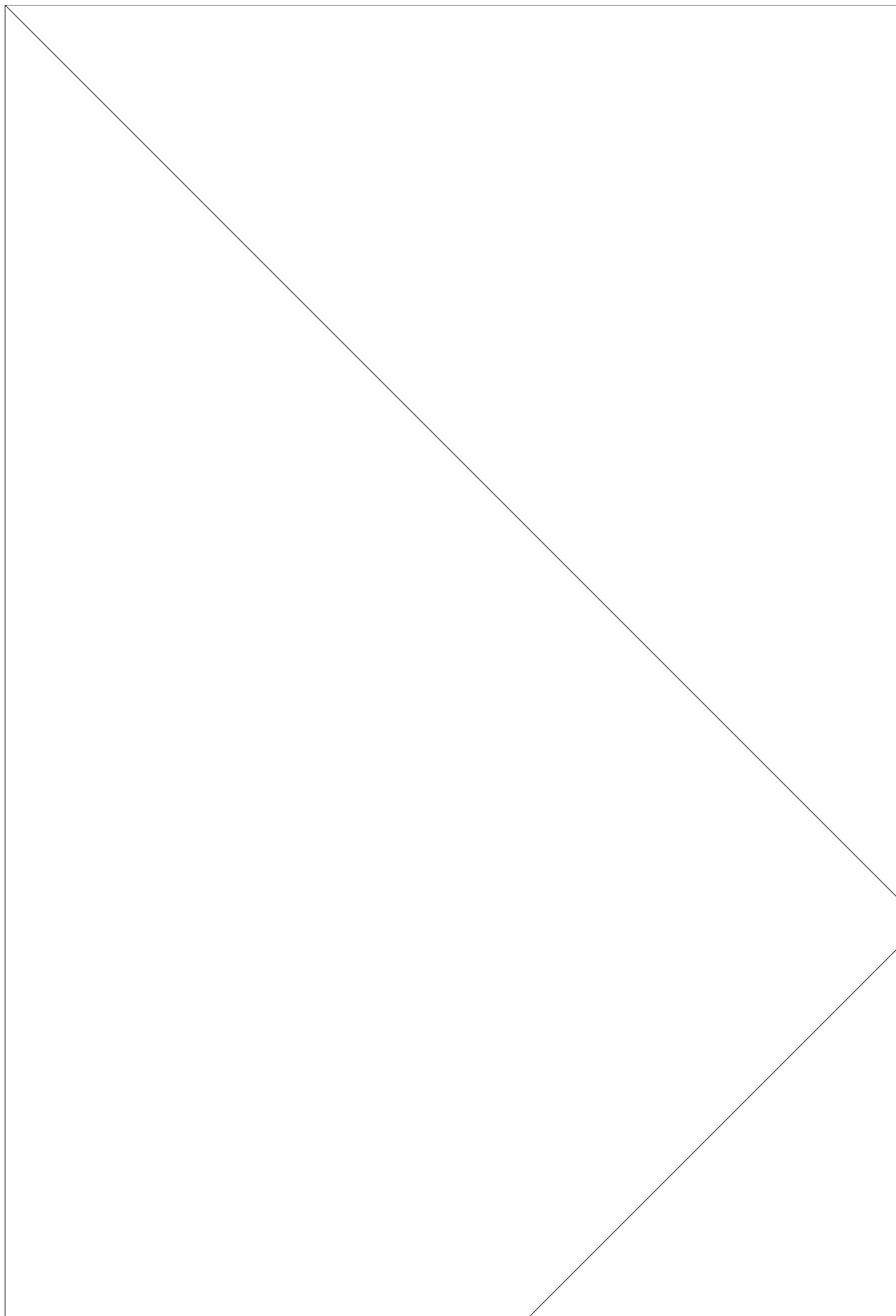
Par conséquent, pour le dire avec plus d'acuité encore : tout d'abord, dans la sphère de notre science ne peuvent entrer que des *principes*. Ce qui n'est principe dans absolument aucune façon de voir possible, mais seulement principiat et phénomène échoit à l'empirie, empirie qui est certes conçue par nous dans son principe et à partir de son principe, mais qui ne construit nullement scientifiquement, puisqu'elle ne le peut jamais. Ensuite : tout principe qui entre dans notre science, et d'une manière générale tout principe en tant que principe, est principe à la fois de l'unité et de la multiplicité, et il n'est véritablement conçu que pour autant [58] qu'il est conçu ainsi. Notre propre vie et activité scientifique, aussi certainement qu'elle est un pénétrer et un devenir identique à eux, ne va jamais dans l'unité qui fait face à la multiplicité, ni dans la multiplicité, mais elle se tient imperturbablement entre les deux, exactement comme le principe lui-même. Enfin, chaque principe dans lequel nous nous tenons (mais nous ne nous tenons jamais autrement que

*x*

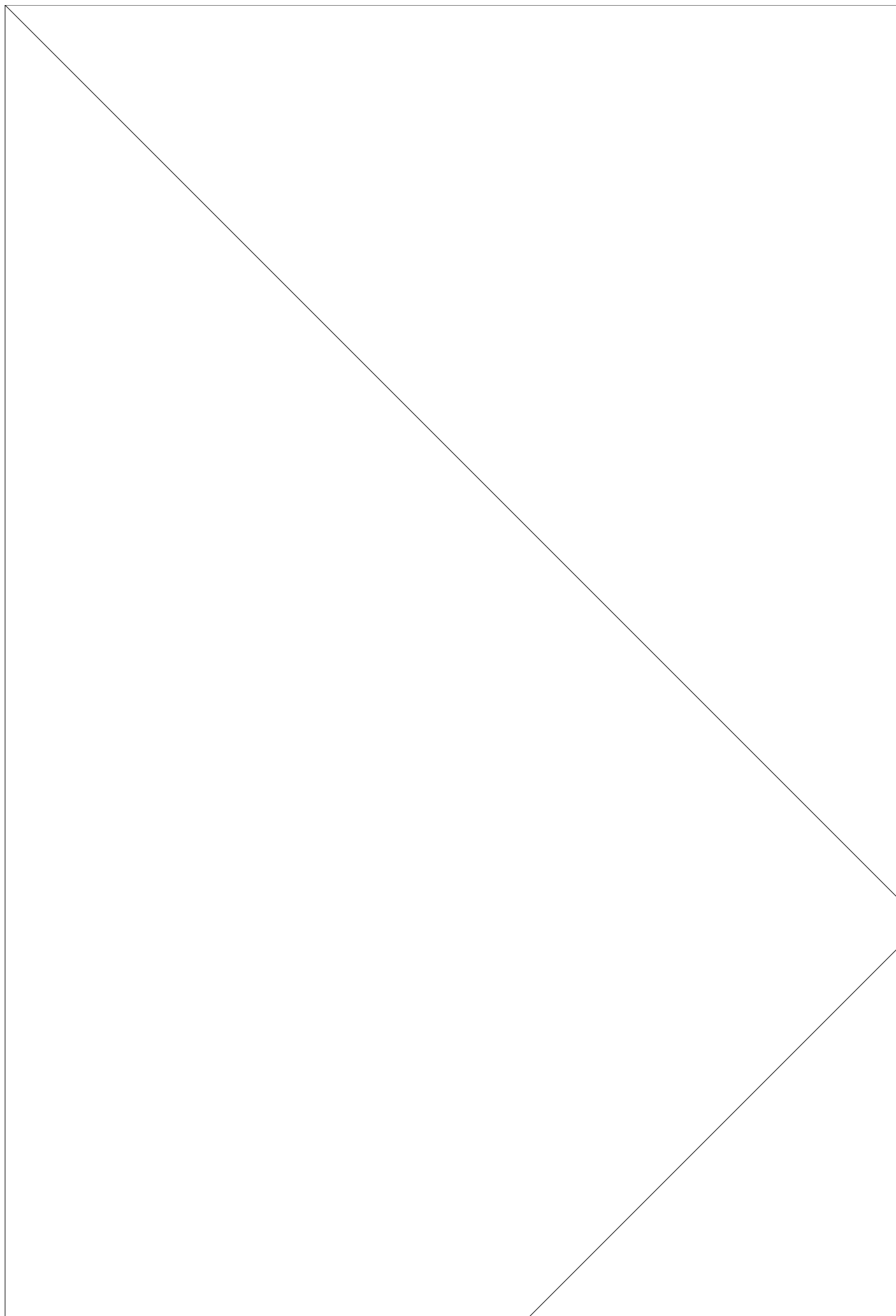
dans un principe) donne une unité, se *disjoignant* absolument :  $a = \alpha - y$  ; la question est

*z*

alors seulement de savoir si cette unité est *la plus haute*. Si on trouvait :



, alors ce ne serait pas seulement sous ce rapport-ci, mais également sous celui-là [2 et 3]  
que  $\alpha$  serait principe de *disjonction* d'unités qui seraient certes unité en rapport à



mais qui ne le seraient nullement dans leur relation *les unes aux autres* ; nous aurions besoin d'un nouveau  $\alpha$  pour elles jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'unité *la plus haute* qui serait la disjonction *absolue*, exactement comme nous avons décrit plus haut<sup>6</sup> l'unité absolue. – Telle est la première préfiguration générale du procédé de la doctrine de la science.

*Addition* : la réciprocité de la direction de  $\alpha$  vers x, y, z et inversement est claire, ce qui favorise fort leur unification.

3) Voyons maintenant la même chose d'un autre côté et plus profondément. En ce qui concerne la discussion qui nous a occupés jusqu'à présent lors des précédentes leçons, [59] non pas celle du principe de disjonction, car en toute rigueur il n'y en a pas, mais de notre *façon de voir* le principe Un en soi, en tant que principe *de disjonction* : une façon de voir unilatérale dont il nous fallait sans nul doute partir étant donné que la doctrine de la science nous trouve tous pris dans cette unilatéralité, et elle nous en extrait. En ce qui concerne cette façon de voir, nous nous trouvons pris tout d'abord dans l'impossibilité bien connue et souvent mentionnée d'énoncer le fait que l'unité devait se scinder d'un seul et même coup en EP et en x, y, z, les deux avec la même immédiateté. En nous exprimant et en utilisant des signes nous avons été contraints de faire de l'un des deux le terme médiat, ce que contredisait notre compréhension intérieure, anéantissant ainsi la validité en soi de la construction de notre expression et de nos signes. – Si l'on ramène cette singulière relation à l'expression logique qui peut nous aider à parler avec exactitude, on dira qu'il y a manifestement dans la disjonction proprement dite deux *fundamenta divisionis* différents dont l'un n'a pas lieu sans que l'autre ne prenne place et vice versa. La chose une fois énoncée comme nous venons de l'énoncer, l'est vraisemblablement dans une expression trouvée factuellement, comme nous l'avons effectivement trouvée à l'occasion de la discussion de la philosophie kantienne et à travers la concession d'une disjonction qui n'a nullement été prouvée par *Kant* et ne l'a pas encore été par nous-mêmes, à savoir une disjonction non seulement entre être et penser, mais aussi entre être et penser sensibles et suprasensibles : l'affirmation de l'inséparabilité absolue des deux fondements-de-division se fonderait par là exclusivement sur ce qui suit : si [soll] ce qui se présente d'une façon pourtant manifeste dans l'observation factuelle de soi *doit être expliqué*, alors il faut que cette inséparabilité des fondements-de-division soit admise. Ce « *alors il faut* » se fonde exclusivement sur une loi de la raison qui agit en nous mécaniquement, [60] sans compréhension propre. Nous n'aurions donc au fond rien de plus qu'un fondement empirique pour lequel nous ne faisons que postuler le fondement supra-empirique ; et cette inséparabilité des fondements-de-division, il nous faudrait la déclarer insondable ; ou alors nous effectuerions une *synthesis post factum*. Mais la doctrine de la science ne peut pas se rendre coupable de cela, aussi certainement qu'elle est doctrine de la science ; elle ne doit pas seulement *affirmer* cette inséparabilité des fondements-de-division, mais il lui faut les concevoir dans leur principe et à partir de leur principe en tant que nécessaires, et donc les comprendre génétiquement et médiatement. Qu'elle les *conçoive* signifie : elle comprend les fondements-de-division – non pas les divisions qui ont lieu effectivement et factuellement, car celui qui en resterait encore à cette façon de voir n'aurait pas du tout accompli avec nous l'ascension que nous venons d'accomplir ; – elle comprend les fondements-de-division eux-mêmes à nouveau comme membres d'une disjonction d'une unité supérieure dans laquelle ils sont justement Un et *inséparables*, comme ils le sont dans l'acte ; de sorte que, comme nous l'avons affirmé, demeure l'unique et même coup ; mais séparable et différenciable dans le concept. Différenciable dans le concept : ce que nous pouvons provisoirement penser ainsi, afin de penser tout de même quelque chose à ce propos : différenciable de telle sorte que l'un, le fondement-de-division en E et P, par

---

<sup>6</sup> ed. SW

exemple, apparaisse avec évidence comme une détermination et modification supplémentaire du fondement-de-division en sensible et suprasensible : et de telle sorte que l'autre apparaisse avec évidence comme détermination et modification supplémentaire du premier fondement-de-division qui doit à un autre égard ensuite également être différenciable en elle [la DS] ; comme on l'a déjà dit, cette disjonction dans l'unité du simple concept con-croît dans l'*acte* [61] en une unité factuelle dans laquelle on ne peut plus rien différencier, et dans cette concrétion elle ferme entièrement tout œil qui reste là factuellement, au monde supérieur du concept, qui se trouve au-delà.

(Voici quelques remarques marginales par lesquelles je vous prie de ne pas vous laisser distraire. 1) j'ai maintenant indiqué de façon très précise le point de partage entre absolument toute compréhension factuelle et la compréhension véritablement philosophique et génétique, et mis à jour dans le concept la source du monde tout à fait nouveau, qui s'ouvre à la seule DS. Ici, dans l'anéantissement de l'acte originaire de la disjonction, en tant qu'acte immédiat, et dans la compréhension du principe de cet acte originaire, qui est aussi bien le principe matériel – [le fait] qu'il est ainsi – que formel – [le fait] qu'il est en général –, en cela consiste la création et l'essence de ce nouveau monde. 2) j'ai ici indiqué, à partir d'un point, de façon plus précise que je n'ai jamais réussi à le faire, l'essence de la forme scientifique achevée de la DS. C'est dans la compréhension de l'unité des fondements-de-division en être et penser, en tant qu'ils sont Un, et (comme je tiens en même temps à le dire) en sensible et suprasensible, en tant qu'ils sont Un, que réside le point d'aboutissement de cette forme scientifique. Celui qui a compris ceci, comme on l'a compris jusqu'à maintenant, à savoir comme une simple forme vide, et qui s'y tient fermement, ne pourra guère plus se tromper dans l'usage effectif qu'il fera ultérieurement de cette forme. 3) Afin de venir en aide à votre mémoire et de favoriser la reproduction une nouvelle fois [de cette leçon] : il en va et il en ira encore ainsi pour un certain temps, ai-je dit lors de la leçon précédente, du cheminement de notre exposé : nous établirons d'abord quelque chose dans une évidence factuelle pour ensuite nous élever à la compréhension génétique de cette chose à partir de son principe. C'est précisément ce que nous avons fait dans la discussion que nous venons maintenant de clore. Nous avons déjà, dès la seconde conférence, développé historiquement l'inséparabilité des deux fondements-de-division connus à partir de l'affirmation propre à *Kant*, et concédé l'exactitude factuelle de cette affirmation. Nous nous élevons maintenant – certes [62] pas à la compréhension génétique du principe de cette inséparabilité même – (car nous ne connaissons de fait même pas encore cette inséparabilité même, ni les membres de celle-ci, mais n'avons posé tout cela que provisoirement et ne l'avons admis que pour l'instant) ; mais bien à la compréhension [Einsicht] *génétique* de ce qu'il faudrait que soit la *forme de ce principe*, s'il devait y avoir une telle inséparabilité et un tel principe génétique de celle-ci).

Revenons maintenant à notre dessein. Il n'entre pas en outre du tout dans notre intention de comprendre immédiatement cette inséparabilité et son principe, dans la mesure où cela ne se laisse pas du tout comprendre immédiatement. Et de fait :

4) à un point plus avancé de notre cheminement – ce principe, qui n'a été discuté ici que dans sa forme pour rendre compréhensible ce qui nous importe véritablement, nous l'avons déjà omis par l'enchaînement que nous avons effectué pour le dériver déductivement ; et nous avons déjà bien préparé cette dérivation. Vous vous souvenez en effet que nous avons déjà établi un point d'unité et de disjonction situé au-delà de l'unité de ces moments de division, – entre A et le point ; et que, par rapport au point plus profond de l'unité et de la disjonction de moments de division distincts *materialiter*, nous avons affirmé que ce pourrait bien n'être qu'une façon de voir ce principe supérieur qui se trouve plus profond, bien qu'à vrai dire nous n'ayons pas pu encore prouver cette assertion.

Répetons maintenant une troisième fois cette unité construite donc deux fois sous nos yeux. Je rappellerai donc seulement que s'est montré là un principe absolument séparateur – nullement A ni le point de disjonction mentionné ci-dessus, car ceux-ci sont les principiats de la séparation absolue, et disparaissent dès qu'on voit le principe, mais le séparer *vivant*, [63] absolu en nous. – Sur ce point essentiel, qui est ici destiné à arracher pour toujours notre oeil à la factualité et à l'introduire dans le monde du pur concept, j'insisterai à nouveau sur ce que j'ai déjà dit, en espérant réussir à le rendre encore plus clair : personne n'admettra toutefois, espérons-le, que son penser de la différence de A et du  $\cdot$  se fonde sur une différence dans ces choses mêmes, originaire et indépendante du penser ; ou bien, si par l'ascension factuelle accomplie jusqu'à présent et par laquelle il nous fallait assurément commencer, quelqu'un s'est laissé entraîner à admettre cela, alors reviendra bien de cette pensée, s'il prend garde au fait que par A et  $\cdot$  il ne pense, en effet, que l'unité, qui, d'après lui-même, doit [soll] être absolument Une, et [qu'il ne pense] *en elle* aucune séparation ; qu'il déclare donc bien lui-même que la séparation n'est pas du tout fondée dans la chose même, et qu'il ne peut penser la chose autrement qu'en vertu de cette séparation ; qu'il fait donc expressément de son penser, en tant que penser, le principe de la séparation ; mais abandonne et anéantit expressément la validité et la conséquence de ce qui est ainsi produit par le penser sur la chose même. Le penser lui-même, accompli de manière vivante dans le penser et en tant que penser, est le principe de la séparation, et dans la compréhension que ni dans A ni dans  $\cdot$ , mais pp., il est expressément indiqué et anéanti comme tel ; et avec lui ses produits A et  $\cdot$  sont donc sans aucun doute extirpés à la racine et anéantis en tant que valables en soi. – Ecartons donc le signe et le mot ! Il ne reste rien que notre penser et notre comprendre [Einsehen] vivants mêmes, qui ne sauraient être écrits au tableau ni être remplacés d'aucune manière, mais qu'il faut fournir précisément *in natura*. [64]

Nous *comprenons*, dis-je, qu'il réside ni dans A ni dans  $\cdot$ , mais dans l'unité absolue des deux ; nous comprenons cela sans aucune source ni prémisse, purement et simplement ; la *compréhension* se présente donc *absolument*. Pure compréhension, pure lumière, de rien, à partir de rien, en relation à rien. Sucitant précisément l'unité, mais en aucun cas fondée par elle.

Il importe ici par-dessus tout que chacun s'identifie bien à cette compréhension, à cette lumière pure ; s'il le fait, alors il ne lui viendra pas à l'esprit de laisser pâlir ou d'obscurcir à nouveau cette lumière, et de la poser hors de lui. Il comprendra que la lumière n'est que dans la mesure où elle comprend de manière vivante en lui, précisément comprend ce qui est établi. Ce n'est que dans le se-présenter vivant, comme comprendre absolu qu'est la lumière, et celui qu'elle ne saisit pas ainsi, et qu'elle ne saisit pas à la place où nous nous tenons maintenant, ne parvient jamais à la lumière vivante, quoiqu'il puisse avoir un remplaçant apparemment vivant de celle-ci.

5) La considération de la lumière dans sa qualité intérieure et dans ses conséquences, considération à laquelle nous sommes passés après ce membre [de notre développement], est totalement différente de cette absorption et disparition dans la lumière vivante. Par cette considération en tant que telle la lumière est précisément intérieurement objectivée et tuée, comme nous voulions tout de suite l'indiquer de plus près. Tout d'abord nous disions ceci : à titre d'Eternel, de Réel et d'Absolu, il ne reste alors que la lumière ; celle-ci, par sa propre essence intérieure et immédiate dé-pose [absetzt] le *subsistant pour soi*, qui perd alors l'immédiateté, qui lui était jusqu'alors encore concédée, au profit de la lumière, en tant qu'il en est le produit ; mais on n'en vient à aucune vie et extériorisation de cette lumière sinon par l'anéantissement du concept, et donc par son poser. On ne pourrait, disions-nous, en venir à aucune *manifestation et vie* de la lumière sans pp. Donc, tout d'abord nous posons purement et simplement et voyons une vie comme détermination

nécessaire de l'être [65] de la lumière, sans laquelle on n'en vient même pas à un être, et nous séparons *dans la lumière* même son *essence* en soi et son *être*, qui là ne peut être qu'un être vivant. Mais alors, et c'est ce qui nous importait en ajoutant la vie à la lumière, nous l'en avons bel et bien séparée, nous avons donc effectivement, comme je l'ai dit plus haut, tué la vivacité intérieure de la lumière par notre séparer, c'est-à-dire par le concept. Certes, nous nous contredisons en niant *ipso facto* (ce que nous avons pourtant fait) que la vie puisse être séparée de la lumière : une contradiction qui pourrait bien être essentielle et nécessaire dans la mesure où elle pourrait être précisément l'anéantissement du concept immédiatement en lui-même ; un anéantissement auquel il faudra bien venir d'après ce qui a été dit plus haut. (Que ce qui vient d'être dit le soit en passant, en vue d'un usage ultérieur. Il est facile de le retenir ; car cela se rattache à notre réflexion sur la considération objectivante de la lumière, et peut soi-même être reproduit à partir de cette réflexion, par quiconque aura été un tant soit peu attentif à notre procédé en général, quand bien même il aurait totalement oublié ce qui a été dit).

Je reviens en arrière : dans cette considération de la lumière, la lumière se montre, par son simple être-posé, tout simplement et sans plus, comme fondement d'un être subsistant pour soi – et en même temps du *concept* ; et de ce dernier à un double égard : d'une part en tant qu'*anéanti*, précisément dans sa validité en soi ; d'autre part en tant qu'absolument *posé*, mais comme *non valable*, tout en étant pourtant, donc en tant qu'*apparition*, et en tant qu'apparition conditionnant la vie de la lumière, nullement son essence intérieure. Mais par l'être-posé du concept sont posé A et · – entendons, en tant qu'apparition, et certes pas même en tant qu'apparition originaire, mais comme conditionnant l'*apparition* et la vie intérieure de l'apparition originaire = B ; donc apparition de l'apparition. · dans sa vie intérieure doit à son tour apparaître en tant qu'[66]unité des fondements-de-division fournis plus haut, sa vie à partir de la vivacité du concept, celle-ci à partir de la vivacité de la lumière, donc apparition de l'apparition de l'apparition. Tout se concrétisant donc de nouveau dans l'acte. Ce qui serait un schème d'une descente fixée d'après une règle, et nullement, comme hier, possible indifféremment dans toutes les directions, et pour cette raison très exposé à l'égarment.

### Septième conférence

[Notre] fin : indiquer provisoirement les règles d'après lesquelles s'opère la disjonction que nous aurons à faire. 1) Dans des principes, et chacun est à la fois principe de l'unité et de la disjonction. Conséquence pour le schème en général. 2) Quelque ancien terme factuel, d'après la forme de son principe *génétique* : – ce qui était une toute nouvelle élucidation, car je remarque avec satisfaction que l'on s'est aperçu que là demeure caché quelque chose d'encore plus profond, quoique, comme cela d'ailleurs n'a pas non plus été exigé, on n'ait pu y parvenir par soi-même. 3) A l'occasion de la remarque que notre recherche est déjà passée au-delà de ce principe, à un principe supérieur, et qu'elle a déjà commencé à déduire ce principe même, la répétition de cette compréhension acquise. Ni dans A ni · – l'unité [qui est] au-delà bien qu'elle soit *posée* comme *en soi*, n'est pas pour nous en soi, mais est seulement par la lumière, et dans la lumière, et son *projectum*. – *lumière même* – **considération** de la lumière.

Retour au [terme] ancien.

En outre, ce qui ouvre une toute nouvelle page de notre recherche, je disais : nous avons déjà commencé à développer ci-dessus le principe de l'unité et de la disjonction, [qui est] principe de fondements-de-division différents *materialiter*, [67] seulement sans le reconnaître en tant que tel. En laissant tomber ce qui précède, jusqu'à ce que je le reprenne

moi-même à nouveau, rappelez-vous bien la chose suivante et méditez-la : dans la considération de la lumière, la lumière a été objectivée, nous est devenu étrangère, et a été tuée en tant qu'originale. Ce qui, dans cette considération de la lumière, a été attribué *materialiter* à la lumière, nous venons tout juste d'en discuter et nous avons rattaché à cette discussion le présent schéma. Nous allons maintenant discuter cette considération elle-même dans sa propre forme *intérieure*, c'est-à-dire non plus en demandant ce qu'elle contient et ce qu'elle entraîne, mais comment elle se produit elle-même intérieurement, en remontant par conséquent vers son principe, et en la regardant pour ainsi dire génétiquement. Il est immédiatement clair que 1) la lumière n'est pas immédiatement en nous, c'est-à-dire dans ce que nous sommes nous-mêmes et faisons dans la considération de celle-ci, mais à travers un représentant et un remplaçant, qui précisément, comme tel, l'objective et la tue. Or, tout d'abord, où repose maintenant l'unité suprême et le vrai principe ? Non plus dans la lumière elle-même, comme plus haut, car nous nous absorbions alors d'une manière vivante dans la lumière ; et tout aussi peu dans le représentant et l'image de la lumière maintenant mis en évidence, et [qui est] l'image de la lumière ; car, il est clair qu'un représentant, sans la représentation de ce qui est représenté en lui, une image [Bild], sans reproduction en image [Abbildung] de ce qui est reproduit en image [Abgebildeten], n'est rien : bref, qu'une image, en tant que telle, déjà selon sa nature, n'a pas en soi d'autonomie [Selbstständigkeit], mais renvoie à quelque chose d'originale *hors d'elle*. C'est pourquoi ici ce n'est plus seulement, comme plus haut, dans une évidence factuelle, comme dans le cas de A et ·, mais aussi d'une manière *concevable*, que l'unité n'est pas sans la disjonction, et inversement. Aussi d'une manière concevable, dis-je : *ce qui est reproduit en image*, comme ici la lumière, n'est pas pensable sans *image*, et à son tour l'[68]image, en tant qu'image, ne l'est pas sans ce qui est reproduit en image. Remarquez cette circonstance importante, et qui, si elle est d'emblée bien saisie ici, vous introduit profondément à la chose. – Vous accomplissez ici un *penser*, qui a une essence, un esprit et une signification, et qui eu égard à [in Beziehung auf] cette essence est totalement et absolument égal à soi et inaltérable. Celui-ci, je ne puis à présent immédiatement vous le communiquer, pas plus que vous ne pourriez me le communiquer ; mais nous pouvons le construire, en prenant appui soit sur le concept de ce qui est reproduit en image, concept qui pose une image, soit sur celui d'image, qui pose ce qui est reproduit en image. Je demande : dans les deux concepts que nous venons ainsi d'accomplir, abstraction faite de la disposition des membres qui n'appartient pas du tout à la chose, [mais] pour ce qui concerne le propre contenu interne du penser, avons-nous donc pensé deux choses différentes, ou n'avons-nous pas plutôt dans les deux cas pensé tout à fait la même chose ? – Il faut que l'auditeur puisse maintenant s'élever jusqu'à l'abstraction ici exigée de ce qu'il y a d'extra-essentiel dans la position [des membres], jusqu'à ce qu'il y a d'essentiel dans le contenu, dans l'esprit et la signification, et alors la compréhension ici visée se lèvera d'emblée pour lui. S'il en est donc ainsi, alors il y a ici manifestement une unité absolue, dans le contenu, laquelle, demeurant invariablement cette unité, ne se scinde que dans *l'accomplissement vivant* du penser en une disjonction extra-essentielle, qui ne touche en rien au contenu, et n'est pas fondée en lui, soit *objectivement*, entre ce qui est reproduit en image et son image, soit, si vous préférez, *subjectivo-objectivement*, entre un concevoir de ce qui est reproduit en image à partir de l'image simplement posée et un concevoir de l'image à partir de ce qui est reproduit en image et qui est simplement posé : et je vous conseille de donner la préférence à la seconde manière, dans la mesure où vous posséderez alors la disjonction de première main. – Et ainsi, dans la considération génétisée de la lumière, notre principe serait donc maintenant l'unité cachée, qui ne saurait être décrite plus avant, mais ne peut être vécue qu'immédiatement dans cette considération, laquelle unité, en tant que contenu du [69] concept original, se présente en tant qu'unité

absolue, et dans l'accomplissement vivant en tant que disjonction absolue. Or, ce qui est reproduit en image dans ce contenu du concept doit être la lumière : c'est pourquoi notre principe (c'est-à-dire nous) ne se tient plus ni dans la lumière ni dans le représentant de la lumière, mais dans l'unité des deux réalisée en effet par notre pensée, et entre les deux ; c'est pourquoi aussi j'ai nommé le concept dont il est ici question *le concept originaire* : car, ce qui apparaissait même auparavant avec évidence en tant que source du subsistant absolument pour soi, et par conséquent en tant que l'originaire, et qui était notre originaire, ne provient selon la manière dont il apparaissait ainsi avec évidence, dans son objectivité, que de ce concept, en tant que l'Un de ses membres de disjonction ; c'est pourquoi, en ce sens, ce concept est plus originaire que la lumière elle-même ; par conséquent, pour autant que nous voyons jusqu'à présent, il est le vrai Originaire. Et nous aurions donc ainsi traité d'une façon approfondie dans sa genèse une indication donnée factuellement lors de la conférence prononcée il y a huit jours à propos du représentant de la lumière originaire, il est vrai en vue de la fin que nous visons ici

Vous voyez à cette occasion que le concept est déterminé davantage et saisi plus en profondeur qu'il ne l'était jusqu'à présent. Jusqu'à présent, il n'était qu'un principe séparateur, qui au contact de la lumière a été aboli en tant que valable en soi, et a conservé une simple *existence factuelle*, en tant qu'apparition qui conditionnait l'apparition de la lumière originaire : et il n'avait absolument aucun contenu, et n'en venait à aucun contenu, mais le contenu, le subsistant pour soi, qui se présentait non pas en lui mais dans l'unité synthétique supérieure relative à lui, a été occasionné par la lumière pure dans une intuition immédiate. Ici, cependant, le concept a en lui-même un contenu, qui est subsistant pour soi, absolument invariable, et inanéantissable : et le principe de la séparation, qui, assurément, se présente de nouveau en lui, et qui, comme auparavant, est anéanti sous le rapport de la validité en soi [70], ne lui est plus *essentiel*, mais conditionne seulement sa vie, c'est-à-dire son *apparition*. Le contenu du concept, dis-je, est subsistant pour soi ; il est donc tout à fait ce même être substantiel qui a été projeté précédemment à partir de l'intuition, et qui ici se montre dans le concept même comme [étant] *avant* toute intuition, et comme principe de l'intuition objective et objectivante elle-même. Précédemment, le concept conditionnait la vie et l'apparition de la lumière, et celle-ci à son tour l'être du concept ; c'est pourquoi il y avait conditionnement réciproque, et tout penser des deux membres était conditionné de l'extérieur. Ici le même et unique concept fonde son apparition par son propre être essentiel ; car en lui est purement et simplement posé ce qui est construit seulement l'un par l'autre et organiquement, l'image et ce qui est reproduit en image, et à son tour son apparition indique et est l'exposant de son être intérieur, comme d'une unité à présupposer, stable et organique, du *l'un-par-l'autre* : son être pour soi, stable et invariable, et l'organisation seulement intérieure, essentielle, du *l'un-par-l'autre*, qui n'a encore nullement été construite extérieurement, sont absolument un : en conséquence l'unité *absolue* est ici fondée et expliquée par elle-même.

Nous gagnerons beaucoup si nous comprenons dès à présent exactement ce que l'on entend par l'unité organique intérieure du concept originaire, dont j'ai fait mention ci-dessus ; puisque c'est précisément de cette unité que nous aurons sans cesse besoin. Je demande dans cette intention : l'image, en tant qu'image, pose-t-elle organiquement, absolument et nécessairement, ce qui est reproduit en image ? et si vous dites *oui* : ce qui est reproduit en image en tant que tel ne pose-t-il pas à son tour nécessairement une image ? Je vous accorde d'emblée que les deux sont compris par vous comme purement et simplement posés l'un par l'autre ; il vous faut seulement poser l'un des deux en tant que premier. [71] Mais moi, je vous invite à faire une fois abstraction de votre compréhension, ce qui est possible de la manière dont je vais tout de suite le pré-construire pour vous, et ce qui se produit constamment dans la vie, là où cela ne devrait certes pas avoir lieu ; une

abstraction sans laquelle on ne peut absolument pas entrer dans la DS. Je pose en effet la question de la *vérité* en soi, que nous reconnaissons comme étant vraie, et comme restant vraie, même si aucun être humain ne la comprenait ; et je demande : n'est-il pas vrai en soi que l'image réclame ce qui est reproduit en image, et inversement ? – Qu'y a-t-il donc là de vrai *en soi* ? Réduisez seulement à sa plus brève expression ce qui subsiste en tant que purement vrai. Serait-ce que b pose a et a pose b ? Allons-nous donc séparer le vrai en soi en deux parties, et simplement les *relier* par le vide mot de rapiéçage « *et* », que nous ne comprenons pas du tout, et qui, d'une manière générale, est dans toute la langue le mot le plus inintelligible, celui dont absolument aucune philosophie n'a pu jusqu'ici fournir une explication (c'est là précisément la synthèse *post factum*) ? Comment le pourrions-nous ? puisqu'il est en outre bien clair que la détermination des membres ne provient que de leur position dans la série ; l'image, par exemple, est *consequens*, parce que ce qui est reproduit en image est *antecedens*, et *vice versa* ; que si l'on pénètre en outre plus en profondeur dans la signification et dans le sens des deux membres, cette signification qui est la leur se transforme dans la simple expression de l'*antecedens* et du *consequens*, en laquelle ce qui est reproduit en image est *realiter antecedens* et *idealiter* p.p. : alors tout ceci se résout de nouveau dans l'apparition. Qu'est-ce qui reste alors de commun en tant que conditionnant toute cette transformation ? Manifestement seulement le pur *l'un-par-l'autre*, qui tient ensemble intérieurement *toute conséquence*, quelle que soit la manière dont elles pourra être saisie ; [72] et qui, en tant que l'un-par-l'autre, donne libre cours à la conséquence dans toutes les directions sous lesquelles elle est justement apparue.

Pour résumer maintenant provisoirement (pour la façon de voir plus profonde, qui serait certes déjà possible ici, et que je me réserve pour la prochaine heure, le temps ne suffit pas aujourd'hui.) -. Point central = concept l'un par l'autre pur et stable dans une apparition vivante.

A  
|  
E  
)\  
I    R  
B-A a-B  
A-B B-a

- Acte et conséquence ou bien *idealiter* ou bien *realiter*. – Je dis *ou bien ou bien*, cela reste toujours acte, c'est de manière vivante que le concept se manifeste toujours, mais non pas de façon complète ni exhaustive ; celui qui voudrait cela il lui faudrait pp.

De l'autre côté, le concept en tant qu'intuition projette la lumière Une restant éternellement égale à soi, d'où s'ensuit : - et c'est là son essence absolue, ce qui se trouve en bas sans justement les parties de son extériorisation : donc d'autres modifications non pas de la lumière mais des façons de voir la lumière dans le concept vivant. 1) Ce n'est que par la vie qu'on en vient au concept et ce n'est que par le concept qu'on en vient à la vie, et à l'apparition de la lumière en soi : mais la première [est] modification ; c'est pourquoi, jamais en tant que pure, mais dans une modification quelconque. 2) L'exhaustion dans ses modifications possibles est DS.

### *Huitième conférence*

Honorable assemblée,

[73] Je crois être parvenu avec vous à un point central de la conférence, qui, plus qu'aucun autre, facilite la claire vue intellectuelle et la vision synoptique ; c'est aussi pourquoi nous pourrions nous autoriser, pour ce qui suivra, plus de brièveté. Pour l'instant,

n'épargnons donc pas notre temps pour acquérir d'emblée une assise sûre. Aujourd'hui nous le ferons avec ce qui a été exposé dans la dernière conférence.

Nous n'avons pas seulement établi à titre provisoire, mais nous avons déjà effectivement et en fait vu (*einsehen*) qu'une vue intellectuelle absolument fondée sur soi-même supprime comme non valable une *séparation* tout aussi absolument *faite*, c'est-à-dire non fondée dans la chose, et que cette vue intellectuelle pose à l'arrière-plan un subsister pour soi qu'il n'y a pas à décrire davantage. – Or à ce sujet, je tiens tout d'abord à souligner, et ce sera là ma première remarque aujourd'hui, que nous tous, tels que nous sommes ici assemblés, avons effectivement et en fait vu (*einsehen*) cela, exactement comme cela a été établi plus haut, que nous n'oublierons plus jamais cette vue intellectuelle de soi et ne la laisserons plus pâlir, mais que nous nous enracinons en elle et nous confluons avec elle en Un. – Ainsi, ce qui a été dit plus haut n'a pas été seulement affirmé par *moi* ou par quelque philosophe que ce soit, mais est absolument et est et demeure éternellement vrai, jusqu'à ce que quelqu'un le voie (*einsehen*) et même si jamais personne ne le voyait (*einsehen*) ; nous avons pénétré en personne dans l'essence et nous avons regardé la vérité elle-même de nos propres yeux. Aussi ce qui a été dit, comme cela se comprend de soi-même à partir de ce qui a été dit en premier, n'est-il en aucun cas posé – comme c'est le cas par exemple dans la philosophie kantienne et dans toutes les autres philosophies – à titre de proposition hypothétique, qui n'est d'abord démontrée comme en elle-même vraie qu'au travers de son aptitude à expliquer les phénomènes ; [74] au contraire, cette proposition est immédiatement vraie, indépendamment de tous les phénomènes et de leur explicabilité. (Bonne raison pour se le graver dans l'esprit !) Par conséquent ce qui maintenant en découle effectivement, si toutefois elle est elle-même suffisamment déterminée sous tous ses aspects, est aussi absolument vrai qu'elle l'est elle-même ; et tout ce qui la contredit, elle ou la moindre de ses conséquences, est absolument faux et à abandonner comme erreur et illusion. Loin de ce manque de vigueur sceptique qui de nos jours se fait volontiers passer pour de la sagesse, qui doute de l'évidence absolue et veut la rendre plus claire et plus évidente au travers de ce qui en est le plus éloigné, – cette résolution catégorique au sujet de la vérité et de l'erreur est la condition de notre science et de toute science, et sera présupposée.

En ce qui concerne maintenant en particulier l'explication des phénomènes à partir du principe évident, il va de soi que, si le principe est juste et les conséquences également, l'explication se passera plutôt bien ; seulement il faut remarquer à ce propos, puisque ce n'est que le principe qui assure et ouvre la vraie vue intellectuelle de l'essence du phénomène en tant que tel, qu'il pourrait bien se faire que certaines choses, mises à l'épreuve du principe, ne conservent même pas l'honneur d'être des phénomènes légaux et en règle, mais que se dissout au contraire en illusions et en chimères cela même que toutes les époques ont pris pour des phénomènes, voire même, avec la grâce de Dieu, pour une réalité subsistante en soi : – que, dans cette intention par conséquent, loin de recevoir de l'appréhension factuelle des phénomènes une quelconque loi ou un orient, la science lui fournit au contraire elle-même la loi ; une relation qu'on peut exprimer ainsi : n'est phénomène que ce qui se laisse déduire du principe ; ce qui ne se laisse pas déduire de lui devient une erreur, éventuellement d'ailleurs, soit dit en passant, de façon immédiate, ou, si l'on voulait toutefois se dispenser de cette preuve directe, de façon médiate par la simple non-déduction.

Déjà, – ce qui est le second point –, par la vue intellectuelle que nous venons à l'instant de répéter, en particulier si nous prenons également en compte ce qui s'en est suivi et ce qui est noté plus bas, un nouveau monde de lumière s'est pour nous levé sur tout notre savoir effectif, et un monde d'erreurs, dans lequel presque tous les mortels se trouvent, a

décliné ; et si nous saisissons dès à présent ces résultats, cela peut s'avérer vivifiant pour l'attention et jeter une lumière très profitable sur ce qui va suivre.

1) La lumière, en tant que l'une et unique, véritablement auto-stante, dépose – par la destruction du concept formel, qui est la condition de sa propre et réelle apparition et de sa vivacité – un être subsistant pour soi qu'il n'y a pas à déterminer plus avant, et [qui], par la non-validité de son concept, est inconcevable. La lumière est absolument une, et le concept disparaissant à même la lumière est un (la séparation dans l'un en soi) *et* l'être est un : par conséquent on ne pourrait jamais en venir à rien d'autre hors ces trois-là ; et l'unique existence éclorait dans l'intuition de l'auto-stant et l'anéantissement du concept : (et il se trouvera qu'en ce qui concerne l'existence propre et vraie, il faut aussi s'en tenir là). Si vous voulez, comme c'est l'usage, nommer *Dieu* cet être absolument auto-stant, un et éclochant en soi-même, alors l'unique et véritable existence serait l'intuitionner de Dieu. Remarquez cependant à cette occasion – et là déjà un monde d'erreurs décline – que *cet être*, bien qu'il soit posé à partir de la lumière comme l'absolument auto-stant, parce que la lumière en sa vie se perd elle-même, ne l'est en fait pas, justement parce qu'il porte en lui le prédicat du *est*, du subsister, et par là de la mort, – mais qu'au contraire seule la lumière est ce qui est proprement absolu : [et] qu'il faut par conséquent que la [76] divinité ne soit plus posée dans l'être mort, mais dans la lumière vivante. – En aucune manière en *nous*, selon un malentendu parfois commis à propos de la doctrine de la science : ce qui, quel que sens qu'on veuille lui donner, est absurde. La difficulté de toute philosophie qui ne voulait pas être un *dualisme*, mais qui s'appliquait avec sérieux à la recherche de l'unité, consistait justement en ceci : ou bien il fallait que ce soit nous qui soyons supprimés, ou bien il fallait que ce soit Dieu. Nous ne le voulions pas, Dieu ne le devait pas ! Le premier penseur audacieux à qui la lumière apparut à ce propos fut alors bien contraint de concevoir que, pour peu que cet anéantissement dût être accompli, il fallait que ce soit nous qui le subissions ; ce penseur était *Spinoza* : il est clair et indéniable que, dans son système, tout être singulier est perdu en tant que valable en soi et subsistant pour lui-même, et qu'il ne lui reste plus qu'une simple existence phénoménale. Seulement, cet absolu qui est le sien ou son Dieu, il le tuait. Substance = *être* sans *vie*, précisément parce qu'il n'avait pas pris conscience de son voir intellectif : cette vie que la doctrine de la science, en tant que philosophie transcendante, [y] introduit. (Athée et non athée. – Je ne me réfère pas ici à des événements réels, puisque, dans toute cette affaire, il n'a pas du tout été question de la doctrine de la science, étant donné qu'en fait personne n'a rien su d'elle – La doctrine de la science ne pourrait être accusée d'athéisme que par celui qui veut un Dieu mort : à savoir mort à la racine, quoiqu'il ait été gratifié par la suite de la vie apparente, de l'existence temporelle, de la volonté et souvent même d'un libre-arbitre vraiment aveugle ; par quoi cependant, ni *sa* vie, ni la nôtre n'est rendue concevable, et rien n'est gagné, si ce n'est d'ajouter à la foule des êtres finis, [77] dont il y a bien assez dans le phénomène, encore un être de plus selon le nombre, qui est d'ailleurs tout aussi limité et fini qu'eux et qui, en ce qui concerne le genre, n'est pas du tout différent d'eux. – Cela dit en passant afin d'indiquer clairement au moment opportun un caractère fondamental, significatif, de la doctrine de la science eu égard à son contenu.) – –

L'un des membres est l'*être* : l'autre, le concept anéanti, est sans aucun doute le penser *subjectif*, ou la conscience. Nous aurions ici par conséquent l'une des deux disjonctions fondamentales établies plus haut, celle en E et P – nous l'aurions saisie, comme nous le devons, en son unité et en tant que procédant absolument et purement et simplement de son unité L ; et je signale également, en passant, que nous aurions alors en même temps déjà le schème de l'anéantissement du Moi à même la pure lumière et ce, même de façon *intuitive*. Car, si l'on pose que le principe du concept anéanti est justement le Moi, ce que chacun accordera aisément, dans la mesure où c'est justement *moi* qui

apparaît en tant que construisant librement et projetant le concept (comme cela est exigé) ; alors l'anéantissement du concept devant la validité en soi, au cas où je ne serais rien de plus que son principe, est en même temps *mon* anéantissement sous le même rapport, et l'être-saisi et l'être-ravi par cette évidence, que *je* ne fais pas mais qui se fait elle-même, est l'image apparaissante de mon être-anéanti et de mon éclosion dans la pure lumière.

2) Tel, dis-je, est le résultat de la lumière en soi en son extériorisation intérieure et vivante : selon cette vue intellectuelle, et pour autant que l'on s'en tienne simplement à elle, les choses devraient en rester là, et nous ne pourrions jamais en sortir. Mais je dis que pour peu que nous réfléchissions vraiment, alors nous en sommes déjà sortis : en effet, nous avons considéré la lumière, et nous l'avons objectivée : la lumière a par conséquent – que celui à qui cet état de choses aurait échappé dans l'explication précédente le remarque bien ici –, la lumière a une double *extériorisation et existence*, d'une part son [78] existence et vie intérieure, conditionnées par l'anéantissement du concept, conditionnant et posant l'être absolu ; d'autre part quelque chose d'*extérieur* et d'*objectif* dans notre vue intellectuelle et pour notre vue intellectuelle.

Pour ce qui concerne l'existence et extériorisation extérieure (nous ne parlerons d'abord que d'elle dans ce qui suit), nous avons encore bien à l'esprit que nous ne l'avons pas eu immédiatement, elle et tout ce qui se trouve en elle, mais que, dès le début de notre recherche, nous nous sommes élevés jusqu'à elle, d'abord par abstraction de toute la multiplicité du savoir objectif jusqu'à la vue intellectuelle se présentant absolument elle-même selon laquelle il fallait pourtant que le savoir proprement dit soit toujours le même en elle ; ensuite par une explication génétique plus profonde de cette vue intellectuelle elle-même. Tel a été jusqu'ici notre procédé ; ce n'est que moyennant ce procédé que le nouveau monde de l'esprit, inconnu et vrai, dans lequel nous évoluons, s'est ouvert (*aufgeschlossen*) à nous, et sans ce procédé nous ne parlerions de rien. – Il nous apparaît maintenant en outre que nous aurions fort bien pu nous abstenir de ce procédé ; comme nous nous en sommes abstenus sans aucun doute tous les jours de notre vie jusqu'à ce que nous en venions à la doctrine de la science. Or, cette apparition, – sans toutefois s'interroger sur sa validité ou sa non-validité en soi –, si on l'appréhende purement, elle contient ce qui suit : l'existence extérieure de la lumière, dans une vue intellectuelle de celle-ci, en tant que l'*Un absolu*, éternellement égal à soi, en sa disjonction fondamentale en être et penser, est conditionnée par une série d'abstractions et de réflexions que nous avons *librement accomplies* ; bref, par le procédé que nous caractérisons comme la doctrine de la science libre, établie artificiellement ; c'est seulement *en elle* et *pour elle* que l'on parvient à cette existence *extérieure*, et *hormis cela* on y parvient *absolument pas*. Ce qui serait le *premier point*.

En revanche, pour ce qui concerne l'existence et extériorisation *intérieure* de la lumière, nous soutenons qu'elle est sans [79] condition aucune – et ici en particulier, qu'elle soit vue (*einsehen*) ou non, dans la mesure où c'est seulement cette vue intellectuelle qui est conditionnée par la liberté apparaissante –, qu'elle est, pour autant que la lumière soit, en et pour soi, une et même, éternellement égale à soi, absolument nécessaire. Nous soutenons par conséquent, ce qui est important, et ce que je vous prie de bien retenir, [qu'il y a], pour la lumière, *deux* manières différentes d'être là et de vivre : l'une, médiatement et extérieurement *dans le concept*, l'autre de façon absolument immédiate, *par soi-même*, quand bien même *personne ne la verrait* (*einsehen*) ; et, en toute rigueur, effectivement absolument personne ne la voit (*einsehen*), mais cette vie intime de la lumière devient absolument *inconcevable*. Ce qui serait le *second point*.

La disjonction originaire de la lumière est en être et penser. La lumière vit absolument, cela signifie donc : elle se scinde, de façon absolument originaire et toujours insondable, en concept stable, qui est pourtant justement anéanti en tant que concept, et en

être : une scission dont peut certes maintenant s'ensuivre la vue intellectuelle de la scission justement en concept, en tant que concept, et en être, en tant qu'être, tout comme elle s'ensuit à présent de notre côté, *en construisant après coup* ; [laquelle vue intellectuelle est] cependant contrainte de laisser en l'état la scission intérieure elle-même, en tant qu'impénétrable pour elle ; ce qui donne seulement maintenant, justement moyennant cet <anéantissement> du concept, outre *la forme* déjà trouvée plus haut, et fort bien conçue, *de l'inconcevabilité*, un *contenu* matériel de *la lumière*, en tant que pure unité, contenu qui demeurera éternellement inconcevable. Ce qui serait *le troisième point*.

(Je me suis exprimé ici à nouveau sur un point majeur de la doctrine de la science, plus distinctement que je ne l'avais jamais réussi auparavant. Nous avons beaucoup à gagner à faire dès maintenant, ici même, toute la clarté là-dessus. – Que la lumière *vive* absolument *par elle-même* devrait signifier : elle se scinde purement et simplement en E et P. [80] Mais « absolument par soi » signifie aussi indépendamment de toute vue intellectuelle, et niant absolument la possibilité de la vue intellectuelle. Depuis plusieurs conférences, nous avons bien vu, et vu (einsehen), que la lumière se scindait en E et P : par voie de conséquence cette scission, *en tant que* telle, ne se trouve pas, comme nous l'avons cru jusqu'ici, dans la lumière, mais dans la vue intellectuelle de la lumière. Qu'est-ce qui reste alors à présent ? *La vie intime de la lumière* elle-même, de soi, à partir de soi, par soi, *sans* aucune scission, dans une pure unité ; qui n'est et ne s'appartient justement que dans la vie immédiate et nulle part ailleurs. Qu'elle vive, alors justement elle *vivra* et apparaîtra, et sinon il n'y a aucune autre voie. – Bien : ne peux-tu néanmoins m'en donner une description ? Très bien : et je te l'ai donnée ; [c'est] justement ce qui ne peut de part en part être vue (einsehen), ce qui *reste* pour la vue intellectuelle parachevée se pénétrant jusqu'à la racine, [et], par conséquent, ce qui doit subsister pour soi. Comment parviens-tu donc maintenant à ces prédicats de ce qui ne peut être vu (einsehen), <(>c'est-à-dire de ce qui ne peut pas être construit à partir d'une disjonction de membres latéraux, comme par exemple l'être à partir du penser et *vice versa*), de ce qui reste pour la vue intellectuelle, et de ce qui doit subsister pour soi, qui est bien en effet la teneur ou la réalité que tu prétends déduire à sa racine ? Il est manifeste que c'est uniquement par la *négation* de la vue intellectuelle : dès lors, tous ces prédicats – au sommet *desquels* le plus imposant d'entre eux, l'absolument substant – ne sont que des caractères négatifs, en soi morts et nuls. Ton système commence-t-il alors avec la négation et la mort ? En aucun cas, il traque au contraire la mort jusqu'en son dernier retranchement, pour parvenir à la vie ; celle-ci réside *dans la lumière* qui ne fait qu'un avec la réalité, et la réalité éclôt en elle ; et toute cette réalité en tant que telle, selon sa forme, n'est strictement rien [81] de plus que la sépulture du concept, qui voulait faire l'épreuve de soi à même la lumière). –

Il est visible que toute notre recherche a gagné un nouveau point de vue et que nous avons pénétrés plus profondément dans le cœur [des choses]. La lumière qui, auparavant, n'était vue (einsehen) que dans sa forme, en tant qu'évidence se faisant elle-même et qui par là ne posait aussi qu'un simple être formel, est devenue en soi [*in sich*] l'*être vivant* et unique, sans aucun membre de la disjonction. Ce que nous tenions au paravant pour la lumière originare s'est transformé à présent en une simple vue intellectuelle et en un représentant de la lumière, et maintenant ce n'est pas simplement le concept *clarifié* comme concept qui est anéanti, mais même L et E. Auparavant ne devait être anéanti que l'*être vide* du concept ; comment aurions-nous du parvenir à cet être, vide au demeurant ? Être *anéanti* par quelque chose qui lui-même n'était rien : comment cela aurait-il été possible<sup>7</sup> ? Maintenant nous avons une réalité absolue dans la lumière elle-

<sup>7</sup> nous ne retenons pas l'ajout des éditeurs.

même, réalité à partir de laquelle peut-être autant l'*être apparent* que son non-être devant l'être absolu devraient pouvoir se concevoir.

J'ajoute expressément encore – ce qui est de toute façon évident – que cette réalité dans la lumière originare, telle qu'on l'a décrite, est purement et simplement et absolument une, et égale à soi-même, et qu'on ne peut pas du tout encore voir (einsehen) comment, en elle, on doit en venir intérieurement à une disjonction et à une multiplicité. – Remarquez : la disjonction en E et Pas, et ce qui, d'après les indications déjà données plus haut, peut encore en dépendre, réside dans le concept, qui expire devant la réalité, et du coup ne concerne pas du tout la réalité ni la lumière. Or, selon le témoignage de l'apparition dans la vie, auquel notre système a aussi déjà provisoirement accordé la vérité phénoménologique, on doit tout de même en venir encore à une disjonction, qui se trouve ou bien à un niveau plus élevé ou bien au moins au même niveau que l'être [82] et le penser, puisqu'elle s'étend sur l'être et le penser ; et qui peut être tenue pour une distinction dans la réalité elle-même. Or, puisque ce dernier [point] contredit notre vue intellectuelle précédente, et que, par conséquent, il est certainement faux, il faudrait pourtant que ce nouveau fondement de la disjonction réside aussi dans une *détermination* – encore non connue jusqu'à présent ou insuffisamment examinée – *du concept*, qui, en tant que concept, doit nécessairement pourtant aussi être concevable, en sorte qu'il n'est permis de faire miroiter ici aucune nouvelle inconcevabilité. Si, en revanche, cette détermination qui est la sienne est conçue, alors tout ce qui réside en elle se laisse dériver d'elle de manière tout aussi concevable. Quelques différences qui puissent advenir dans la réalité apparaissante, maintenant et de toute éternité ( $\alpha \beta \gamma \delta \varepsilon$ ), il est une fois pour toutes clair *a priori* qu'elles sont  $E - P + C + L$  ; un et le même, demeurant éternellement égal à soi et différentes seulement en C ; que du coup la *réalité* à laquelle seule peut avoir à faire une vraie philosophie, dans la mesure où il faut que tout ce qui est vrai éclore en elle, tandis que la fausseté et la folie doivent être écartées, sera non seulement dérivée ici de manière accomplie et rendue parfaitement compréhensible, mais en outre sera décomposée et analysée *a priori* en toutes ses parties possibles. En ses parties, dis-je, à l'exclusion de L (= la lumière). Car elle n'est en effet aucune partie, mais l'essence vraie et une. – En même temps, on voit clairement à cet égard jusqu'où vont, dans la doctrine de la science, la dérivation et la construction après coup du savoir effectif : la vue intellectuelle a la capacité de se voir (einsehen), le concept de se concevoir ; aussi loin qu'il s'étend, celle-là s'étend aussi. Le concept trouve sa limite ; [il] se conçoit soi-même comme limité et son se-concevoir achevé est justement le *concevoir de sa limite*. La limite que personne n'outrepasse, si nous ne lui demandons ou ne lui commandons pas de le faire, [la vue intellectuelle] la reconnaît maintenant avec certitude ; et au-delà de cette dernière se trouve la lumière une et purement *vivante* : c'est pourquoi elle renvoie hors de soi [83] à la vie ou à l'expérience, certainement pas à l'ordinaire et pitoyable collection d'apparitions creuses et nulles, à qui n'a jamais échoué l'honneur de l'être-là, mais à cette expérience qui seule contient du Nouveau, à une vie divine.

### *Neuvième conférence*

Honorable Assemblée,

Mon intention, dans les trois conférences qui suivent, est d'engager une recherche plus approfondie que ne l'a été celle des conférences précédentes. Cette recherche, comme on le voit, va commencer *en vue* d'obtenir un centre fixe et, à partir de lui, un fil conducteur permanent pour notre science, et, ainsi donc, avant même que nous possédions ce fil conducteur. – C'est pourquoi, il est particulièrement important, afin de ne pas nous égarer, de nous en tenir à celui qui a été provisoirement établi : – par conséquent :

1) Selon la forme, c'est-à-dire eu égard aux matières que nous examinons et à la manière dont nous les considérons, nous nous situons déjà effectivement dans la D.S., et au-delà des prolégomènes : car, (et c'est par ce rappel qu'a commencé la dernière heure de cours) nous avons déjà effectivement, et de fait, engendré en nous des vues intellectives qui nous transportent dans le monde élevé et totalement nouveau qui appartient en propre à la D.S., au-delà de toute évidence factuelle, dans le domaine de laquelle les prolégomènes de la D.S. se maintiennent toujours. Sans nous en apercevoir, nous sommes passés des prolégomènes dans la D.S. ; et voici comment ce passage a eu lieu : nous avons à expliquer le procédé de la D.S. au moyen d'exemples, et, parce que j'ai pensé que cela était rendu possible par la qualité de l'auditoire, nous nous sommes tout de suite servi de l'exemple originaire, de la chose même. [84] Laissons le à présent tomber comme simple exemple, prenons-le au sérieux, et considérons-le comme la chose [*Sache*] ; alors nous sommes dans la science. Cela même qui s'est passé jusqu'ici tacitement se produira à présent en connaissance de cause et d'une manière déclarée.

2) Voici où nous en étions à l'avant-dernière heure de cours : C – L – E. a (a = la *vue intellectuelle* que nous en avons). Image posant en elle un reproduit-en-image en elle, et vice-versa. Succession et conséquence : noués dans l'unité de la lumière. Donc – le rapport de C – L – E [est] l'*essentiel* d'absolument toute lumière, sans exception ; ce rapport-ci<sup>8</sup> les *modifications*, sans lesquelles rien n'a lieu. – Cela nous indique donc fort bien la voie d'une manière générale, mais par là rien n'est encore connu spécifiquement. Ce n'étaient là que les prolégomènes à cette recherche.

On a par là obtenu déjà également une bonne indication sur un point important, qui a été traité plus haut, non sans difficulté, dans sa forme vide. Le savoir devait, absolument d'un seul et même coup, se disjoindre selon deux fondements de division différents : unité. E – P, unité. x, y, z. Nous voyons ici que ce n'est pas *en soi*, mais dans sa vue intellectuelle, et *en tant* qu'elle est vue (einsehen), que la lumière en soi éternellement une, et égale à elle-même, se divise en cette multiplicité, qui pourrait donc être x, y, z. : la lumière, qui en soi et dans son égalité éternelle est indépendante de sa vue intellectuelle (du moins telle que nous avons posé celle-ci à un niveau inférieur), se divise en *être* et *penser* ;

[nous voyons] par conséquent que, dans la mesure où la lumière n'est jamais sinon dans sa vue intellectuelle, C ~, mais disjointe, et [dans la mesure où] la lumière n'est pas non plus en soi, sans se disjoindre en elle-même en être et penser, la disjonction d'après les deux fondements de disjonction est absolument une et indivisible (*unabtrennlich*). C'est là qu'il faut [85] en rester à présent, et cette proposition, en tant qu'elle est vraie en soi et restera vraie, ne doit jamais être abandonnée, quelles que soient les autres déterminations qu'elle pourrait encore recevoir (C'est précisément parce qu'on dispose de termes bien fixes dans les détours de la recherche, que l'on sera capable de suivre sans s'égarer les tournants les plus divers de cette recherche, et de s'orienter en elle, dans la mesure précisément où le point auquel tout se rattache subsiste ; alors que dans le cas contraire l'on serait très vite déboussolé). –

Or, s'agissant du *concept*, qui n'est situé ni dans la lumière, en tant qu'elle est pour lui l'imagé, ni dans la vue intellectuelle, en tant qu'elle est l'image [de la lumière], mais seulement entre les deux, nous avons vu (einsehen) que sa forme en soi est un simple *l'un-par-l'autre* (*Durcheinander*), sans aucune conséquence extérieure, c'est-à-dire sans *antecedens* ni *consequens*, ces deux derniers et toute leur relation réciproque ne provenant que de la présentation vivante de ce concept. Cette vue intellectuelle, qui, si je ne m'abuse, a été exposée avec la plus grande clarté, est présumée, et nous ne faisons ici que la rappeler. S'il me fallait encore ajouter ici quelque chose pour la rendre plus précise, ce ne

---

<sup>8</sup> C'est-à-dire C – L – E. a

pourrait être que ceci : il n'importe pas au concept, en tant que rapport absolu de l'imagé à l'image, et inversement, puisqu'il est seulement *ce rapport*, que l'imagé doive (*soll*) être la lumière subsistant pour soi, et l'image image de celle-ci ; « imagé et image », simplement comme tel, cela lui suffit ; plus encore, *l'imagé* et *l'image* n'importent pas non plus à son *essence intérieure*, celle-ci étant présumée en tant qu'absolument subsistante pour soi, mais cette essence intérieure est bien visiblement un simple *l'un-par-l'autre*. Que ce *l'un-par-l'autre*, en tant précisément qu'existant, soit apparu avec évidence à même l'« image et imagé », cela s'est trouvé factuellement ainsi. Mais qui nous autorise après tout à dire, d'une part, qu'il faut que ce *l'un-par-l'autre apparaisse avec évidence*, ou *devienne existant*, [86] et d'autre part, que, au cas où il le doit (*solle*), il lui faut précisément se construire à même l'« image et imagé », et qu'il ne peut pas se construire pour d'autres, et sous d'autres conditions, d'une infinité de manières différentes : une considération par laquelle nous perdons les membres inférieurs, et leur fondement de disjonction, nommément dans un système de connaissance génétique. D'un autre côté, au cas où l'on voudrait bien nous concéder cela, qui nous autorise après tout à admettre que l'imagé ne peut être que *la lumière*, et que par suite il faut nécessairement que l'image qui se présente dans le concept amène la lumière en tant que son imagé, et moyennant celui-ci, *l'autre fondement de division* : par quoi, dans un système qui ne se satisfait pas d'une évidence factuelle, et qui rejette tout ce qui n'est pas vu (*einsehen*) d'une manière génétique comme nécessaire, nous perdons aussi l'autre moitié.

Ce résultat s'obtient comme il devait bien sûr nécessairement s'obtenir, dès lors que nous nous sommes mis à réfléchir sérieusement. Si nous posons le concept, l'absolu *l'un-par-l'autre*, en tant qu'essence auto-stante subsistant pour soi, alors tout disparaît pour nous hors de lui, et il ne se présente aucune possibilité de s'en extraire ; exactement de la même manière que cela nous est arrivé lorsque nous avons posé la lumière ainsi. C'est naturel. Tout être auto-stant supprime tout autre être hors de lui. Où que tu poses cet être, il aura partout de la même manière cet effet qui réside dans sa forme.

Cette considération nous fournit à présent exactement la tâche à accomplir par notre procédé ultérieur ; et je souhaite que nous apprenions dès à présent à connaître par avance ce procédé dans son unité, afin que, sans être induits en erreur par les différentes formes et les différentes tournures qu'il pourrait prendre par la suite, nous reconnaissons sans peine en chacune de ces formes ou tournures possibles le même procédé un seulement sous telle ou telle modification particulière, [87] et que nous reconnaissons quelle est cette modification, et d'où elle provient. – Il faut que l'enchaînement génétique, qui est apparu avec évidence comme rompu, soit établi. Or, cela ne saurait avoir lieu par exemple en introduisant de nouveaux maillons et en comblant par là les lacunes ; car, d'où devrions nous donc tirer ces nouveaux maillons ? Il n'est pas même en notre pouvoir de poser par la pensée (*hindenken*) quelque chose là où il n'y a rien. Ainsi, il faut que l'enchaînement génétique qui fait défaut réside dans les maillons disponibles mêmes ; nous ne les avons seulement pas encore considérés comme il convient, c'est-à-dire nous ne les avons pas encore considérés d'une manière complètement génétique, mais en partie d'une manière encore seulement factuelle. Dans les maillons disponibles, dis-je ; ainsi, s'il s'agissait simplement pour nous de parvenir à notre but par n'importe quel chemin, alors il serait indifférent que nous partions de tel ou tel maillon disponible : si un seul maillon d'entre eux était pénétré par nous jusqu'à la vie qui engendre et se trouve en lui, il faudrait alors qu'écloso en nous-mêmes le flux de lumière qui dépose et en même temps lie tout. Mais nous tenons en outre à prendre la voie la plus courte ; et il est donc naturel ici que nous ayons à nous en tenir à ce qui jusqu'à présent nous est apparu comme le plus immédiat, et en lequel nous avons posé l'absolu, à savoir tour à tour la *lumière* et le *concept*, et au regard desquels nous sommes justement dans le doute quant à savoir lequel des deux est

l'absolu vrai et juste. Les deux étant *ainsi* pénétrés de telle sorte que *chacun* se montre comme le principe de l'autre, il est alors a) clair que nous avons saisi par là en même temps en chaque terme médiatement le principe de disjonction qui se trouve immédiatement dans l'autre (cf. le tableau) ; b) clair que, procédant maintenant des deux dans notre engendrement scientifique, nous obtenons pourtant, selon l'essence, [88] un principe supérieur de disjonction et d'unité commun aux deux ; c'est pourquoi les deux, qui ont été jusqu'ici érigés en absolus, perdent cette absoluité en soi qui [a été] la leur, et conservent uniquement une absoluité relative.

Ainsi, notre connaissance, celle de la D.S. en devenir, s'élève à partir d'eux, en tant qu'ils sont absolument présupposés ; et ce serait là, selon la forme *extérieure*, une synthèse *post factum*. Mais, puisque cette élévation est en son essence intérieure elle-même génétique, et non simplement, comme il est dit chez *Kant*, et comme nous le disons nous-mêmes ici provisoirement, [parce qu'] il *faudrait* pourtant bien qu'il y ait là encore une unité plus haute, mais [parce que] cette unité est elle-même en son essence intérieure construite, – c'est une synthèse *génétique*. Mais, derechef, seule la D.S., qui est en son principe génétique, pénètre l'unité supérieure et est pénétrée par elle, [et] pour cette raison est identique à cette unité même, descend vers le multiple. Or, l'unité ou la D.S., ce qui revient tout à fait au même, est à la fois *synthétique* et *analytique*, c'est-à-dire génétique d'une façon véritablement vivante. Notre tâche est de trouver cette unité du L et C, et de la trouver de la manière que nous venons tout juste d'indiquer avec brièveté et détermination ; et trouver cette unité est l'unité à laquelle se ramène tous nos prochains efforts. Les modifications et les diverses tournures de ce procédé se fondent sur la nécessité de pénétrer enfin véritablement, tantôt par la pénétration génétique du L.C., tantôt de nouveau en sens inverse, donc sur l'oscillation constante du point de vue, et l'être-balancé de l'un à l'autre. Que cela ne soit pas sans difficulté, et que cela exige en particulier un haut degré d'attention, je ne veux pas le dissimuler, mais l'annoncer expressément. Je crois cependant être convaincu [89] que, pour peu qu'il ait vu (einsehen) comme il convient tout ce qui a été établi jusqu'à présent, celui qui s'en tient fermement au schéma précédent, et à l'unité du procédé qui vient d'être décrite, et qui s'oriente de temps en temps d'après elle, celui-là ne peut s'égarer. Mais c'est là aussi la seule affaire véritablement difficile dans notre science. L'autre partie, [celle] de la dérivation des disjonctions médiate et secondaires, est une affaire facile et brève pour celui qui a bien réussi la première [affaire], aussi monstrueuse et folle qu'elle puisse paraître à qui ne sait rien de la première. L'affaire de cette seconde partie est en effet, comme on le comprend d'après ce qui précède et comme je l'ajoute ici à vrai dire à titre superflu, de déduire absolument toutes les modifications possibles de la réalité apparaissante. S'en étonnera celui qui jusqu'à présent est resté prisonnier de l'évidence factuelle, puisque c'est là l'unique difficulté qui lui soit accessible et visible. Mais cette dérivation (de la multiplicité de la réalité apparaissante), si elle n'a pas et n'indique pas son principe propre, n'est rien de plus qu'une sorte d'idée géniale qui ne peut aussi s'adresser qu'à la génialité et au sentiment de la vérité du lecteur ou de l'auditeur, mais qui ne peut jamais se justifier devant la stricte raison. Trouver à présent ce principe, et le rendre clair, cela pourrait bien être le véritable travail : une fois qu'on se trouve en possession de ce principe, l'application doit être aussi facile, et – puisqu'intervient ici la précision et la clarté la plus parfaite – même plus facile que ne l'est par ailleurs la simple application de principes ; et, le cas échéant, on pourrait fort bien se contenter d'avoir montré cette application à l'aide de quelques exemples. –

Dans la mesure où j'aimerais bien régler cela une fois pour toutes, je vais m'y employer en descendant même jusqu'à des cas déterminés : la dérivation du temps et de l'espace, à laquelle s'épuise la philosophie *kantienne*, et à laquelle une certaine partie des *kantiens* reste, leur vie durant, suspendu comme à la vraie [90] sagesse, ou [la dérivation]

du monde des corps, et de ses différents niveaux d'organisation, ou celle du monde de l'entendement en concepts universels, ou du monde de la raison en idées morales ou religieuses, ou bien même du monde des intelligences, [toutes ces dérivations] ne présentent absolument aucune difficulté, et ne sont pas du tout la pièce maîtresse de la philosophie ; car tout cela, et tout ce que l'on pourrait encore y ajouter, n'existe effectivement et de fait pas du tout, mais, pour peu qu'on ait d'abord conçu sa non-existence, est l'apparition, tout à fait facile à concevoir, de l'Un véritablement Existant. Or, à vrai dire, ceux qui jusqu'à présent ont cru innocemment par exemple à l'existence des corps, c'est-à-dire, selon la vérité, au néant qui se présente en tant que néant, et à la rigueur même à l'existence des âmes, c'est-à-dire, selon la vérité, aux fantômes ; et qui peut-être se sont livrés à de profondes recherches sur l'union du corps et de l'âme ou bien sur l'immortalité de cette dernière : – afin, sur le dernier point, de ne pas renforcer un seul instant l'incroyance ou de ne pas irriter la croyance, j'ajoute aussitôt ceci : sur l'immortalité de l'âme, la DS ne peut nullement statuer : car, d'après elle, il n'est pas d'âme, ni de mourir ni de mortalité, par conséquent pas d'immortalité non plus, mais il n'est que la vie, et celle-ci est éternellement en soi-même, et ce qui est là est dans la vie, est aussi éternelle que celle-ci : [la DS] soutient donc comme Jésus : « qui croit en moi, ne meurt jamais, mais il lui est donné d'avoir la vie en lui-même » ; – ceux (je continue la phrase interrompue) qui ont cru jusqu'ici à quelque chose de la sorte, et qui se sont accoutumés à de semblables questions philosophiques, exigent d'une DS, qui parle à peu près comme la nôtre, tout d'abord qu'elle s'engage avec eux sur ces points, et qu'elle ne les délivre de l'erreur que par une déduction de ce à quoi ils croyaient jusqu'ici comme à la réalité. Or, c'est par exemple ce qu'a fait Kant ; mais cela n'a aidé en rien : cela ne pouvait non plus proprement aider en rien, [91] car cela ne va pas au fondement. En suivant une méthode rigoureuse et sa voie la plus courte, la DS fait mieux avec eux qu'ils ne le désirent. Elle n'entreprend pas de trancher l'erreur dans ses ramifications singulières, un travail entre autres au cours duquel il peut aussi très facilement arriver qu'alors que l'on coupe d'un côté, cela repousse fort joyeusement de l'autre, mais elle désire couper court à l'erreur à la racine commune de toutes ces ramifications. En attendant, elle réclame simplement de la patience, et qu'on ne se rende pas sensible avec trop d'attention aux symptômes de la maladie, lesquels symptômes elle ne désire pas du tout soigner : que l'homme intérieur tout entier guérisse, et alors les symptômes disparaîtront bien d'eux-mêmes.

Or, ce qui devait être élaboré aujourd'hui en nous, c'était cette indication du point de vue approprié et de l'unité de notre prochaine démarche, la connexion de cette prochaine affaire, à considérer comme une première partie, avec une affaire ultérieure, qui se laisse considérer comme la seconde partie : et, eu égard à cela, vous pouvez considérer tout ce qui précède comme la condition de la claire vue intellectuelle de ce qui nous occupe aujourd'hui. Pour ce qui est d'une vue intellectuelle matérielle de l'objet de notre recherche rien n'est encore acquis par là ; nous avons même abandonné là, comme n'appartenant pas à notre but d'aujourd'hui, un point très important de cette vue intellectuelle, que nous avons trouvé hier en passant et *aliud agendo*, mais que nous reprendrons demain en vue du but annoncé clairement aujourd'hui. (point un peu développé.) Pour ce qui concerne la forme, nous avons acquis un aperçu général et une orientation, qui peut nous protéger de tout égarement futur. Que le schéma vaille provisoirement comme arrêté, et qu'il ne souffre aucune modification arbitraire, mais seulement les modifications *fondées* dans l'extension de la vue intellectuelle.

[92] Afin, pour terminer, d'indiquer encore aux auditeurs qui répètent<sup>9</sup> où ils retrouveront cela dans le précédent parcours, et afin de les mettre par là dans l'état de

---

<sup>9</sup> Fichte s'adresse ici à ceux qui ont suivi le premier exposé de la WL entre janvier et mars 1804.

considérer la DS d'après la pluralité des aspects que permet le fait de vous y employer de manière répétée : ce qui ici s'appelle « *concept* » s'appelait dans le premier exposé « essence intérieure du savoir » ; ce qui ici s'appelle « lumière », s'appelait là-bas « être formel du savoir » ; la première simplement *intelligible*, le second *intuitif* ; car, il est clair que l'essence intérieure du savoir ne peut être exprimée que précisément dans le concept, à savoir dans un concept originaire ; que, derechef, ce concept, en tant que vue intellectuelle en soi-même, pose bien à son tour la vue intellectuelle ou la lumière. Il est en conséquence clair que la tâche, qui est ici exprimée comme suit : « trouver l'unité de C et L », est la même que celle qui là-bas est exprimée par les propositions : « l'essence du savoir n'est pas sans son être, et vice-versa », ou « l'intelliger n'est pas sans intuition, et vice-versa », lesquelles devaient<sup>10</sup> bien être *vue (einsehen)*, et partant la disjonction qui se trouve en elles devenir Un dans l'unité de la vue intellectuelle. Vous vous souvenez que nous nous sommes longtemps occupés de cette vue intellectuelle, et qu'elle revenait sous des figures et des rapports divers, mais toujours d'après une règle synthétique. Il ne pourra pas non plus, à vrai dire, en aller autrement ici, et c'est à ce qui en a alors résulté que je pensais lorsque je parlais plus haut des multiples tournures et modifications du même et unique procédé. La différence et un avantage, me semble-t-il, du présent parcours par rapport au précédent est alors que d'emblée et avant même que nous nous élancions dans ce qui a l'apparence d'un labyrinthe, les diverses considérations futures sont connues selon leur unité spirituelle. Espérons – cet « espérons » n'est pas à proprement parler relatif à mon savoir propre, et à mon aptitude à faire un exposé, mais à l'aptitude de l'assemblée à suivre l'exposé – espérons que l'on pourra même bientôt [93] présenter un principe ordonnant ces multiples tournures, ce qui pourrait faciliter encore plus notre affaire. – Ainsi ne sera-t-il pas difficile à cette partie de l'assemblée de reconnaître dans ce qui est maintenant exprimé de cette manière la même chose que ce qui précédemment avait été dit autrement, et inversement ; et, en se libérant ainsi de cette double lettre [de mon exposé], de se libérer d'une manière générale de la lettre [de mon exposé], laquelle ne veut absolument rien dire, et devrait de préférence ne pas exister du tout, si un exposé était possible sans elle ; afin plutôt de construire soi-même dans son propre esprit la vue intellectuelle, en étant libre de toute formule, et avec la capacité autonome de se mouvoir dans toutes les directions.

Puisque nous avons encore du temps, ajoutons encore ce qui suit, bien que cela n'appartienne pas à l'essentiel, et n'est susceptible de concerner qu'une faible partie de l'auditoire rassemblé ici : hormis le fait que l'on ne possède véritablement comme sa propriété que ce que l'on possède soi-même avec cette liberté à l'égard de la forme en laquelle on l'a reçu, c'est aussi seulement sous cette condition que l'on peut derechef conformément au but l'exposer et le communiquer. Seul ce qui est vivant, ce qui est reçu à l'instant même, ou peu de temps après, touche des esprits vivants ; non pas la forme tuée par le passage d'une main à l'autre, ou par un long intervalle de temps. C'est pourquoi si j'avais du tenir cet exposé de la DS, en plus du précédent, devant la même assemblée de personnes, qui auraient connu depuis longtemps la DS et qui n'auraient eu besoin d'aucun enseignement supplémentaire à ce sujet, et dont l'intention en écoutant ces conférences n'aurait été que de se former plus avant pour leur propre exposé oral de la philosophie, je crois pourtant qu'il m'aurait fallu prendre une voie à peu près aussi différente que [94] celle que je prends maintenant, et qu'il m'aurait fallu conseiller ces futurs professeurs de philosophie sur l'utilisation de cette diversité à peu près comme je viens tout juste de conseiller ceux d'entre vous pour qui c'est le cas.

Dixième conférence.

---

<sup>10</sup> Nous suivons la copie

Honorable assemblée.

Notre prochaine tâche est maintenant déterminée clairement, – elle est de voir (einsehen) L en tant que principe génétique de C et inversement, et donc de trouver l'unité et la disjonction des deux. (Que je fasse à cette occasion encore une remarque en passant. Qui donc parmi vous a, avant l'étude de la DS, eu connaissance de L ou C, non pas, certes, *en général* et de *manière embrouillée*, car n'importe quelle philosophie distingue entre une *représentation immédiate* d'un objet effectif et un concept qui ensuite devient habituellement un concept abstrait, mais véritablement connu L et C, dans la pureté et la simplicité avec laquelle ils sont présentés ici ? C'est à ces derniers que va avoir affaire la tâche maintenant ; et c'est avec l'*accomplissement* de cette tâche que la DS est *pour l'essentiel* terminée. C'est pourquoi la DS répond à une question qu'il lui faut d'abord poser elle-même, elle libère d'un doute qu'elle a d'abord elle-même suscité ; que personne ne s'étonne dès lors qu'à partir de la façon de voir habituelle aucun pont ne conduise à elle, et que ce n'est qu'en elle-même qu'il faut apprendre tout ce qu'elle est). Pour l'*accomplissement* de cette tâche, il s'est déjà produit quelque chose lundi que nous voulons maintenant répéter brièvement et dont nous voulons affermir la possession.

Manifestement, comme cela est apparu dans une évidence factuelle, la lumière s'est présentée dans un *double* rapport ; *d'une part* en tant que intérieurement, en elle-même, vivante – et par cette vie intérieure propre elle devait se scinder en *concept* et *être* – *d'autre part* dans une vue intellectuelle extérieure, engendrée librement, et objectivant cette lumière avec sa vie intérieure. Tenons-nous en à la première. Qu'est-ce qui fait ici que la vie intérieure est *intérieure* ? Manifestement, qu'elle n'est pas la vie extérieure. Mais une vie extérieure, elle le devient dans la vue intellectuelle ; donc, ce qui s'ensuit immédiatement et veut dire la même chose : elle devient vie intérieure du fait d'être, dans ce rapport, tout à fait hors de toute vue intellectuelle, inaccessible à la vue intellectuelle, et *niant* celle-ci. Une *vie intérieure absolue de la lumière* est donc posée, qui n'est que dans la vie elle-même, et sinon pas du tout ; que, par conséquent, on ne peut précisément rencontrer qu'immédiatement dans la vie elle-même, et sinon nulle part. Je disais : c'est ici que se trouve ce qu'il y a de proprement et de vraiment *réel* [Real] dans le savoir. – Or, ce qui conduit plus loin, c'est *nous-mêmes* qui avons parlé de cette vie intérieure (jadis et maintenant) ; l'avons-nous pour autant conçue ? Oh oui ; et de quelle manière ? En tant qu'absolument inaccessible à la vue intellectuelle ; ainsi nous ne l'avons conçue et déterminée que négativement. Elle n'est pas concevable *autrement* : c'est pourquoi le *concept* de *réalité*, de la teneur matérielle intérieure du savoir, etc., que nous avons établi, n'est que la *négation* de la vue intellectuelle, et ne procède que de cette négation ; et il ne faut pas seulement concéder cela honnêtement, mais il faut même qu'une philosophie qui comprend son véritable avantage le précise soigneusement. En vérité, ce n'est certes pas une négation, mais la suprême *position*, et cette dernière est bien entendu de nouveau un concept ; mais *alors*, en vérité, nous ne le *concevons* précisément pas non plus, mais nous l'*avons*, et nous le *sommes*. – Accordons-nous sur cela, qui sans aucun doute restera immuablement ainsi, et fixons-le. Il ne faut pas non plus que le *nervus probandi* proprement dit nous échappe : deux manières pour la lumière de vivre absolument, une manière intérieure, une manière extérieure, – *extérieure* dans la vue intellectuelle ; *intérieure*, par conséquent, absolument pas dans la vue intellectuelle, ni pour elle, la repoussant. [96]

– Par là notre système est à présent protégé contre la plus grande fragilité qu'on puisse reprocher à un système philosophique, et presque à tous sans exception à bon droit, à savoir contre le reproche d'*être vide*. La réalité, en tant que réalité vraie et effective, est déduite. Personne ne confondra en outre cette réalité avec E. (objectivité) ; ce dernier est un *subsister pour soi* et un *reposer sur soi* clos en lui-même, et pour cette raison mort. La

première n'est qu'à même la vie, et la vie n'est qu'à même elle, et elle ne peut rien d'autre que vivre ; et ainsi notre système, parce qu'il a pris la vie elle-même pour sa racine, est-il assuré contre la mort, qui finit toujours par saisir quelque part à la racine tous les systèmes sans exception. Finalement, on a vu (einsehen) et précisé que cette réalité n'est aussi tout entière qu'Une et qu'elle est toujours éternellement égale à elle-même, puisque la lumière et la vie sont absolument Une, et que la vue intellectuelle, par la négation de laquelle cette réalité devient réalité, n'est également qu'Une. Notre système a par là conquis une *ferme unité*, et il s'est mis à l'abri du reproche qu'il y aurait encore de la dualité dans sa racine.

*La vue intellectuelle, dis-je, est entièrement anéantie dans la lumière vivante.* Mais nous voyons à présent et voyons (einsehen) la disjonction en C et E. De ce fait, cette disjonction, que nous avons jusqu'à présent attribuée à la lumière intérieure en soi, ne doit pas lui être attribuée, mais seulement à la vue intellectuelle qui vient la représenter, ou au concept originaire de la lumière. Le concept monte d'un niveau, la vraie lumière se retire = O. Absolue négation du concept, qui pour la DS, laquelle a quand même son essence dans le concept, resterait bien éternellement = O, et ne devient position que dans la vie.

– (Deux remarques à ce propos, qui appartiennent à l'art et à la méthode de la philosophie.

1) Nous corrigeons donc ici une erreur dans laquelle nous avons flotté jusqu'ici. Comment en sommes-nous alors venus à cette [97] erreur, ou à la proposition qui est maintenant retirée comme étant erronée ? Rappelons-nous le parcours accompli. Poussés par une loi de la raison qui agit mécaniquement, et *donc factuellement*, nous avons vu (einsehen) de façon immédiate que ce n'est pas en A, l'unité de E et de P, que cela peut se trouver, ni dans le point de disjonction, mais dans l'unité des deux : ce qui était le premier pas<sup>11</sup>. Dès lors nous nous sommes élevés, et cela était le second pas, à l'*appréhension de la loi générale de ce qui a eu lieu*, que nous n'avons naturellement pu appréhender que de la manière suivante : dans une vue intellectuelle qui s'impose immédiatement, une disjonction, en tant qu'elle est valide en soi, est *anéantie*, et une unité, qui ne peut pas du tout être décrite davantage, est *absolument posée*. Qu'avons-nous donc fait en fin de compte ? À part avoir abandonné la *déterminité* des membres de la disjonction A et ·, aussi bien que la *déterminité* de l'unité, et avoir posé *en général* et *absolument* disjonction, autant qu'unité subsistant pour elle-même – démarche dont la possibilité pouvait il est vrai provoquer de l'étonnement et susciter des questions –, à part cela, dis-je, nous n'avons en fait rien fait de nouveau, mais nous n'avons fait qu'appréhender historiquement la règle *de ce qui avait lieu*, toujours portés par ce qui avait lieu, et sans aucun appui de notre énoncé, au cas où celui-ci nous serait retiré. C'est pourquoi cette seconde vue intellectuelle qui est la nôtre, quoiqu'elle semble avoir quelque chose de génétique dans l'*ingrediens* qui a d'abord été remarqué, n'a pourtant conservé dans le second qu'un *ingrediens* simplement factuel ; et c'est pourquoi se confirme déjà ici, dans le véritable point principal, ce que nous avons présenté hier comme étant la raison de l'interruption de l'enchaînement des membres de la disjonction, à savoir que toute notre vue intellectuelle n'est pas encore *purement* génétique, mais qu'elle pourrait bien être encore en partie factuelle. – Pour revenir en arrière – cette vue intellectuelle qui s'obtient dans le cas concret, et que le deuxième pas a conduit à sa règle générale, nous l'avons nommé *lumière pure, absolue*, [98] eu égard seulement au fait que, quant à sa teneur, elle a été obtenue immédiatement, sans aucune prémisse ni condition ; mais pour ce qui concerne la forme, elle restait factuelle, et conditionnée, dans la mesure précisément où elle a été effectuée précédemment dans le cas concret. Qu'il soit impossible d'en rester là, nous aurions pu le conclure de ce qui suit : bien que la disjonction du concept en A et · ait été abandonnée parce que non valide, il y avait, dans ce qui devait

<sup>11</sup> Pas ernstliche

être *l'absolu même*, une *nouvelle disjonction*, en ceci qu'il était à la fois *anéantissant* et *posant*, anéantissant par son être formel et posant par son essence ~ ; or *aucune* disjonction ne peut être absolue et simplement factuelle, il faut au contraire qu'elle devienne génétique, aussi certainement qu'elle est disjonction ; car la disjonction est bien en général génétique en sa racine. (Des remarques comme celle qu'on vient tout juste de faire ne font certes pas avancer notre affaire, mais dans la conduite de cette affaire elles élèvent considérablement la *liberté* de la maîtrise et de la reproduction, et elles facilitent considérablement la compréhension de ce qui suit). *Résultat* : parce que notre première supposition se fondait encore en partie sur une vue intellectuelle factuelle, il nous a fallu l'abandonner. –

En outre, comment sommes-nous donc alors arrivés à cette vue intellectuelle [qui est celle] de l'abandon, et au niveau supérieur auquel nous avons abandonné cela<sup>12</sup> ? Si vous vous en souvenez, c'est par la distinction, certes donnée *seulement dans une évidence factuelle*, entre deux manières d'être et de vivre de la lumière : l'*intérieure* et l'*extérieure* ; et comment en sommes nous arrivés à la vue intellectuelle génétique de cette dernière, ou bien à la question de savoir comment elle doit en arriver à un intérieur absolu, en tant qu'intérieur ? Et bien précisément par l'élévation à la façon de voir génétique de ce qui n'avait été pensé auparavant que de manière pâlie et factuelle. J'ai du reste concédé plus haut que, comme cela est manifeste, et comme chacun s'en souviendra, toute cette [99] disjonction entre l'intérieur et l'extérieur ne se trouve que dans une façon de voir factuelle ; et on remarque à ce propos que même dans la présente recherche la factualité qui est supprimée d'un côté se retrouvera de l'autre, et que nous n'aurons pas terminé entièrement et purement cette recherche tant que la présente tâche n'aura pas été accomplie. – Pour les auditeurs qui répètent les leçons, encore ceci : la différence qui a été faite ici entre vie intérieure et vie extérieure de la lumière est la même que celle qui, dans le premier cycle de conférences, a pris tant d'importance et de signification en tant que différence entre *forme-existentielle immanente et émanente*.

2e remarque : C et L, les deux ne sont que concepts : le premier simplement disjonction en général, dans l'Un, laquelle disjonction ne peut pas s'auto-légitimer davantage, elle dont les membres, au niveau où nous nous tenons ici, ne sont juste que *deux* membres, sans aucune autre différence. L, en revanche, n'est pas disjonction *en général*, mais une disjonction déterminée, en *Etre* et C., ce dernier ayant, au moins en tant que *principe* de la disjonction en général, autant son contenu intérieur permanent que E l'a en tant que principe de l'unité. Ses membres de disjonction ne sont, par conséquent, pas seulement juste deux membres en général, mais ils possèdent aussi par ailleurs une différence *intérieure*. C'est pourquoi, L n'est, au niveau où nous nous trouvons, pas encore anéantie, ni ne peut être anéantie à partir d'elle-même. Si toutefois il fallait, comme cela se comprend *a priori*, en venir à son anéantissement, sans quoi on ne pourrait pas en venir à O., où il n'y a en vérité plus aucune disjonction du tout, et sans quoi nous resterions pris dans une synthèse *post factum*, alors il faudrait employer pour cela de tout autres moyens que ceux qui pour le moment sont en notre possession. – Pour à présent caractériser ce point qui a maintenant été répété et ajusté à tous égards à notre système, point dont je disais hier qu'il était lui-même déjà une partie du processus qu'il nous faut appliquer à la résolution de notre prochaine et première tâche, – pour le caractériser, donc, aussi en relation avec cette tâche : C et L, tels qu'ils étaient avant qu'on soit parvenu au point où nous en sommes, doivent être reconduits à l'unité ; il faudra que cela se fasse de manière à pénétrer C avec une acuité telle qu'on le voie (einsehen) en tant que principe génétique de L et *vice versa*. De ce fait, c'est soit à notre *arbitre*, soit peut-être à notre *art* philosophique qui, avant son application, est tout simplement incapable par avance de rendre raison de sa

---

<sup>12</sup> SW

maxime, qu'il revient de décider par lequel des deux membres nous allons commencer. Dans le point qui vient d'être exposé, on a commencé avec L, étant donné l'état de la question alors ; et c'est de ce L en effet que le concept a découlé génétiquement, dans la mesure où L s'est soi-même transformé dans le concept, à ce qu'il semble. ~ Ou bien, pour dire cela de façon plus déterminée : notre propre considération – alors non visible<sup>13</sup>, que nous vivions nous-mêmes, et en laquelle nous nous absorbions – de L, alors valable, *s'est scindée en elle-même* et, dans cette scission, a anéanti justement L pour en faire  $\frac{O}{C}$  ; par

conséquent elle les a engendré tous deux à partir d'elle-même, tels qu'ils se tiennent maintenant là. – À présent, vous remarquez sans doute que ce changement de la façon de voir n'est nullement un simple changement du *mot et du signe*, mais que c'est un changement véritablement réel ; car, ce qui se tenait ici auparavant, qu'on l'ait désigné comme L ou C, qu'on l'ait nommé lumière ou concept, devait être l'*absolu*, ce qui est un énoncé réel, et devait se scinder en C et E, ce qui est également un énoncé réel, et tous deux réunis constituent une proposition synthétique qui détermine l'absolu. Cette proposition, en son essence – tout à fait indépendamment des expressions et des signes en lesquels on réalise et présente cette essence –, est à présent contredite par la proposition qui s'oppose à elle *realiter* : le principe de la disjonction entre Etre et Penser n'est pas le principe absolu, mais un principe subordonné : (quelle que soit la manière dont on voudra ensuite nommer et qualifier ce principe subordonné :) mais dans l'*absolu*, les deux ne sont pas distingués.

Il s'ensuit de cela tout d'abord une autre correction, non pas tant de notre façon de voir jusqu'ici, que plutôt seulement de notre manière de nous exprimer. Il devait y avoir deux fondements de disjonction différents, certes à réunifier dans une unité, mais qui étaient suffisamment distingués l'un de l'autre par deux principes fondamentaux aussi différents que sont apparus jusqu'à présent la *lumière en soi* et le concept qui *venait la représenter*. Maintenant, toute disjonction tombe dans un seul et même concept, et celui-ci devrait de ce fait donner très facilement le moment de disjonction qui, un, reste éternellement égal à lui-même et d'ailleurs n'apparaît pas comme double dans l'apparition originaire, mais seulement dans cette apparition inférieure, dans l'apparition *en tant qu'apparition*. – [)]

Reprenons. Au point où en était la chose précédemment, l'esprit de notre tâche était de voir (*einsehen*) L en tant que principe génétique de C et *vice versa*. Nous l'avons tenté à partir de L : cette tentative a eu le succès que nous venons de décrire de plus près, et la chose n'est plus comme auparavant, mais telle que l'enseigne le schéma. L'esprit de notre tâche reste le même, nonobstant tout changement des façons de voir, précisément parce qu'il est esprit : *L à travers C et inversement*. Notre vraie L est à présent = O, et il est clair qu'immédiatement on ne peut pas davantage s'en emparer : elle anéantit toute vision. Cette première voie serait de ce fait déjà épuisée par la première tentative. Il ne nous reste rien d'autre que de nous en tenir à C, et de tenter de voir si par là si nous ne pourrions pas déterminer plus avant – non pas O, car celui-ci reste éternellement invariable et indéterminable, – mais [lui] en tant que le plus élevé qui nous est propre, que nous sommes maintenant et que nous vivons. Donc – une nouvelle division ordonnatrice, à savoir la détermination partant de C, serait la seconde sous partie de notre présent procédé.

Donnons tout de suite là-dessus des indications provisoires et préparons ainsi la conférence de demain, en vous en livrant par avance un aperçu approximatif.

L'essence intérieure tout à fait invariable du concept est déjà connue depuis une précédente recherche comme un *À-travers (Durch)*. Cette vision avait certes un support factuel, bien qu'elle ne fût elle-même nullement factuelle dans son contenu, mais au

---

<sup>13</sup> qui n'était pas vue (copie)

contraire purement intelligée : la construction de l'image et de l'imagé, et l'indifférence en ce qui concerne le rapport de conséquence entre les deux. Il nous est pourtant permis de nous servir provisoirement de ce *caractère fondamental* du concept, pour peu que nous parvenions à anéantir son origine factuelle dans cet usage. Si l'on saisit un *À-travers* un tant soit peu énergiquement, on ne peut manquer d'apercevoir que celui-ci est principe d'une disjonction. Mais il faudra toujours répéter la même question, qui s'est déjà présentée plus haut à la même occasion : comment avec celui-ci, qui – malgré toute la capacité de vie dont il est doté, justement au moyen de l'*À-traversité* (*Durchheit*), du progresser de l'un vers l'autre, dès lors seulement qu'il serait mis en mouvement – est pourtant en soi-même *mort*, justement parce qu'il n'a en lui aucune raison de se mettre en mouvement, comment, dis-je, avec cet *À-travers* ainsi constitué doit-on jamais en venir à la vie ? Qu'en serait-il si justement la vie intime de la lumière absolue = O était *sa* vie, et (je demande votre attention) si l'*À-travers* lui-même – perdant ainsi la prétendue absoluité qui était encore la sienne jusqu'à maintenant – était dérivable à partir de la lumière d'abord par le syllogisme suivant : doit-on (*Soll*) en venir un jour à une extériorisation – existence extérieure, de la vie immanente, *en tant que* vie immanente, alors cela n'est possible que dans un *À-travers* absolument existant. ~ Or, il faut qu'on doive en venir à une telle extériorisation ; car l'*À-travers* absolu, c'est-à-dire le concept originel, ou la raison, existe absolument, comme chacun peut le trouver, bien sûr seulement en soi-même. – En outre, qu'en serait-il si justement cet *À-travers vivant* (vivant certes à travers une vie étrangère, mais tout de même vivant), en tant qu'unité de l'*À-travers* se scindait en *Penser* et *Etre*, c'est-à-dire en *soi-même* et en la *source originelle de sa vie* ? Cette scission, en tant que scission de l'*À-travers* qui tient de façon stable, *en tant qu'À-travers*, traverserait, pour la même raison, celui-ci de part en part et serait inséparable de lui et de sa vie. Qu'en serait-il s'il n'était plus immédiatement captif de cette sienne essence en tant qu'*À-travers*, mais s'il était à son tour lui-même à son tour objectivant et dérivant ; de la même façon que nous l'avons fait *nous-mêmes* à l'instant, et qu'il nous faut donc bien pouvoir le faire – objectivation et dérivation qui pouvaient aussi bien venir au jour suivant la loi de l'*À-travers*, puisqu'il n'est fondamentalement, et à la racine, rien d'autre qu'un *À-travers* : – qu'en serait-il si, dans cette déduction et dérivation, il se scindait à présent de la *seconde* manière ? En outre, qu'en serait-il – puisqu'il ne peut bien être un *À-travers* qu'à travers un *À-travers*, c'est-à-dire que son propre être en tant qu'*À-travers* ne peut être qu'un être médiatisé – [si] le premier type de l'être n'était absolument pas possible sans au moins une quelconque manière du second ; si par conséquent la première scission n'était pas possible sans une quelconque manière la seconde, et *vice versa*.

Puisque cet *À-travers* est notre propre essence intérieure, et qu'un *à-travers* éclôt pleinement dans un *À-travers*, il faut qu'absolument tout ce qui est fondé dans ces membres se laisse parfaitement concevoir et dériver. – Or, dans tous ces « qu'en serait-il » que j'ai présenté ici, je n'ai jamais considéré O qu'en tant que *vie* ; mais ce n'est pas seulement cela, car à la vie est indissociablement uni ce que nous saisissons par le concept simplement négatif de *réalité*. Or, si ce que nous saisissons ainsi est indissociable de la vie, et si la vie vit dans l'*À-travers*, alors ce qui est ainsi saisi vit en tant que réalité absolue, mais, dans la mesure où il est dans l'*À-travers*, il ne vit justement que dans l'*À-travers* et en tant qu'*À-travers*. Que l'on réfléchisse maintenant à ce qui s'ensuit si la réalité Une, absolue, qui ne peut être vécue qu'immédiatement, entre dans la forme de l'*À-travers absolu*. Je devrais penser ceci : qu'elle ne peut jamais, et nulle part, être saisie sans que n'apparaisse un antécédent (*antecedens*) à ce qui est saisi, antécédent à travers lequel il doit être ; et, puisque lui-même n'est saisi qu'en tant qu'*À-travers*, un conséquent (*consequens*) qui doit être à travers lui ; et que cela doit se produire inmanquablement à chaque saisie de la réalité : bref, que naisse la divisibilité infinie bien connue – dans une continuité absolue

– en tant que phénomène fondamental de tout notre savoir, – d’un mot, ce que la DS appelle *quantitatibilité*, en tant que forme indissociable de l’apparition de la qualité<sup>14</sup>.

Dans ce dernier court paragraphe de mon discours, j’ai condensé tout le contenu de la DS. Celui qui a saisi cela, et à qui cela est apparu clairement comme une nécessité, – les prémisses et les conditions de cette évidence étant déjà intégralement données, – celui-ci ne peut désormais plus rien apprendre de nouveau ici, il ne peut que se rendre encore plus distinct par l’analyse ce qu’il a déjà vu (das Eingesehene). Celui qui ne l’a pas encore vu (eingesehen), du moins est-il bien préparé pour la vision à venir. Pour l’un comme pour l’autre, la suite demain.

### Onzième conférence

Honorable assemblée.

**(105)** J’ai réussi hier à esquisser en quelques traits brefs et peu nombreux l’essence et le contenu complet de la doctrine de la science. Perdre du temps au bon endroit, c’est en gagner ; c’est pourquoi je veux employer l’heure d’aujourd’hui, contrairement à ce que j’avais d’abord projeté, à faire de plus amples considérations concernant cette brève présentation. Plus fermement nous nous serons assurés de la forme, plus la véritable élaboration relative au contenu dans cette forme nous sera facilitée. Commençons tout de suite aujourd’hui notre discussion par le passage le plus difficile et cherchons à le pénétrer dans son esprit intime.

C = À-travers ; ce en quoi réside la disjonction. « Si, avec cet À-travers, disais-je, il fallait seulement en arriver à la vie : cet À-travers n’a cependant, malgré toute sa disposition à la vie, en lui-même que la mort ». Il sera profitable de réfléchir plus avant à cet énoncé, dans la mesure où avec cet énoncé et en lui l’À-travers peut être compris plus clairement qu’il ne l’a été sans doute jusque-là ; cet À-travers qui, d’après ce qui précède, nous livre bien l’objet principal dans toute notre recherche.

Ce que signifie « *on en vient effectivement à un À-travers*, un À-travers est *accompli*, un À-travers est *existant* » est sans doute immédiatement clair. De plus, je crois qu’apparaîtra avec évidence à quiconque réfléchit sur la possibilité de cette existence que, selon la *forme*, il lui appartient, outre le simple À-travers, encore autre chose ; (c’est l’affaire de l’intuition) à savoir : dans l’À-travers réside simplement la *dualité* formelle *des membres* ; doit-on en venir à l’accomplissement de cet À-travers, cela requiert alors entre eux un passer de l’un à l’autre, cela requiert donc **(106)** pour la dualité une unité *vivante*. De là il ressort clairement que la vie en tant que vie ne peut pas résider dans l’À-travers, bien que la forme que prend la vie ici, en tant que passer de l’Un à l’Autre, réside dans l’À-travers : – de même qu’en général la vie est absolument par elle-même et ne peut être prise à partir de la mort. – *Résultat* : l’existence d’un À-travers présuppose une *vie* originaire, en soi fondée de part en part en elle-même et nullement dans l’À-travers. Ce qui serait le premier point. a x b mieux expliqué.

Cela, nous le voyons (*einsehen*) maintenant, je l’espère. Mais qu’y a-t-il dans cette *vision* ? Manifestement, la vision formée dans le poser de l’existence d’un À-travers et la question de la possibilité de cette existence, portent avec elles la vie, et ce dans l’image et dans le concept. Par conséquent, la vie elle-même est saisie dans *cette vision* sous la forme d’un À-travers, c’est-à-dire seulement de façon médiate. L’*explication* de cet À-travers est elle-même un À-travers. Le premier pose ses membres d’un seul coup ; et est justement posé dans la vision, donc moyennant l’explication fournie par l’À-travers, en tant que les posant d’un seul coup – la série horizontale a

<sup>14</sup> GA. réalité ?meiner

a x b

Sous le même rapport, le premier ne pose pas – en ce qui concerne la *signification* intime, le sens et le contenu – ses membres d'un seul coup, mais la vie doit être la condition, et l'existence de l'À-travers le conditionné ; et ainsi celle-là [doit] être, dans le concept en tant que concept, dans la vérité et en soi, l'*antecedens*, et celle-ci le conséquent – *série perpendiculaire* – : toutes deux n'étant visibles qu'en relation l'une avec l'autre et ne se laissant distinguer que dans cette relation. –

Le concept reste ici le point central de tout. *Reconstruire* : ici en quelque sorte *préconstruire*. (107) Il *construit* un *À-travers vivant* et cela d'une manière à vrai dire *problématique* : cela *doit-il* être, alors l'*existence* de la vie s'ensuit. Il est immédiatement clair – et je vous demande de le reconnaître, et de le voir (*einsehen*) – qu'un *Doit* problématique ne se fonde sur aucun être-là, mais qu'il est seulement *dans le concept* et disparaît, lorsque le concept disparaît ; que par conséquent le concept s'annonce en lui, dans ce *Doit*, en tant que pur, et existant en soi, et en tant que créateur et conservateur à partir de soi, de soi, à travers soi. Le *Doit* est justement l'expression immédiate de son autostance ; mais si sa forme intérieure et essence est autostante, alors son contenu est aussi autostant ; par suite, l'existence d'un *À-travers* s'annonce ici comme tout-à-fait absolue et *a priori*, en aucun cas fondée à nouveau sur une autre existence, une existence effective qui, en quelque manière, la précéderait. Par suite, le concept, lui, est ici l'*antecedens* et le *prius* absolu par rapport à l'être-posé problématique de l'existence de l'À-travers : et cette dernière est seulement son *expression*, celle du concept, ce qui est à travers lui et à travers quoi lui, en tant que concept, s'avère en tant qu'*À-travers*, *intérieur* et absolu. Ce qui serait le premier point.

Dans ce caractère vivant qui est le sien, il se transforme à présent en une *vision* qui se fait absolument elle-même – vision d'une vie, en soi et de soi, qu'il faut nécessairement présupposer. – C'est ainsi qu'en m'élevant je peux dire : le concept absolu est le principe de la vision, ou intuition, et celle-ci est le principe de la *vie* en soi, à savoir de [la vie] dans l'intuition. *En m'élevant*, dis-je ; c'est là en effet la série idéale dans la perpendicularité, historiquement connue, qui ici doit justement être connue génétiquement. Ou bien, le véritable point de vue de cette série examiné plus à fond. – Il paraît tout à fait possible de penser l'existence d'un *À-travers*, je veux dire de façon plate et affadie, sans que naisse la vision d'une vie absolue (108) qui soit à présupposer. C'est d'une manière pleinement énergique et vivante qu'il faut, en vue de cette fin, penser cette existence : je dis maintenant (et cela est clair sans autres explications) que, dans un tel affadissement, l'*À-travers* n'est absolument pas pensé comme il doit être pensé ici, en tant que principe génétique ; car s'il était pensé en s'élevant jusqu'à celui-ci, alors apparaîtrait avec évidence ce qui doit apparaître avec évidence. Ainsi, le vrai point central, le véritable *prius* idéal, n'est plus du tout le concept, mais la *vie intérieure* par rapport à laquelle le concept est seulement le *posterius* ; et ce n'est pas, comme cela a été dit plus haut, le *Doit*, mais l'apparition de l'énergie intérieure qui est le plus haut exposant de l'autostance de la raison (quand j'exige de vous de penser énergiquement, j'exige en fait de vous d'être originellement rationnels !) ; et le *Doit* problématique est derechef l'exposant de cet exposant ; et ce n'est pas, comme cela a été dit d'abord, le concept qui est le principe de l'intuition et moyennant lequel etc., mais la vie de la raison, *intérieure*, immédiate, qui est seulement et qui n'apparaît absolument pas (laquelle [vie] apparaît comme *énergie* – laquelle énergie est manifestement à nouveau l'expression d'un *À-travers* immanent en lui-même), cette vie intérieure, dis-je, est le principe du concept et de l'intuition et ainsi de suite, en même temps et du même coup : – elle est donc *le principe absolu de tout*. – Cela, dis-je, serait argumenté de manière *idéaliste*.

Après avoir effectué cela de cette manière, élevons-nous encore, afin d'apprendre à connaître le véritable esprit et la racine de ce mode d'argumentation. À la réflexion, il apparaît d'emblée évident que nous aurions pu formuler l'ensemble de notre procédé ainsi : soit l'intuition d'une vie originare et absolue, comment (109) et à partir de quel principe s'établit-elle ? Reconstruis donc après moi, ou conçois cet Être dans son devenir ; – car c'est bien cela qui s'est effectivement et de fait produit, et, en tant que principe génétique de cet Être, la vie intérieure de la raison a été très justement déduite comme un À-travers vivant. Ainsi, le *caractère fondamental* de la façon de voir idéale est de partir de la présupposition, seulement *problématique* et donc absolument fondée en elle-même, d'un Être saisi extérieurement et dans la forme-existentielle émanente : et c'est très naturellement qu'elle retrouve comme absolu dans la déduction génétique, le même Être qu'elle a présupposé comme absolu : dans la mesure où elle ne cherche pas du tout à s'anéantir, mais seulement à s'engendrer elle-même génétiquement. Ainsi, la *maxime de la forme-existentielle extérieure* est le principe et l'esprit caractéristique de la façon de voir idéaliste. Par elle, la raison, que nous connaissons déjà très bien comme un À-travers vivant, *devient* absolue ; elle *le devient*, dis-je, dans la genèse, car en réalité elle l'*est* déjà dans la *présupposition* constante. La raison absolue, en tant qu'absolue, est par suite À-travers = forme-existentielle extérieure. C'est précisément à même cet À-travers, à quoi on en reste purement et simplement, que l'Être-pré[supposé] (*Voraussein*) et Être absolu se montre : intérieurement figé, au repos et mort ; c'est à même la problématique de cet Être que se montre la *vie intérieure*, elle aussi déjà posée, *de la raison*. Il faut juste encore ajouter, ce qui est en soi clair, que la façon de voir idéaliste, puisqu'elle présuppose un être factuel, ne se résorbe pas purement dans la genèse et que de ce fait elle n'est pas le véritable point de vue de la doctrine de la science. C'était également clair à partir d'une autre expression : dans la façon de voir idéaliste, la raison est ou vit *en tant que* raison absolue. Mais si elle ne vit qu'*en tant qu'*absolue (dans l'image de cet « En tant que »), elle ne vit pas absolument, sa vie ou son absoluté est elle-même médiatisée par un À-travers supérieur, dont elle est, (110) de ce point de vue, seulement le *posterius*. – C'en est assez concernant la critique aiguë et pénétrante de la façon de voir idéaliste, ce qui est d'autant plus important que les débutants sont facilement tentés d'en rester unilatéralement prisonniers, parce que c'est en elle que leur force spéculative se développe d'abord.

Invertissons maintenant la chose et saisissons-la de l'autre côté. Doit-on en venir à une existence de l'À-travers, alors une vie absolue, *fondée en elle-même*, est présupposée. En conséquence, cette *vie* est le vrai Absolu, et c'est en elle que intérieurement tout être se résorbe. Par là, l'intuition est alors manifestement elle-même anéantie ; non certes en tant que factuelle ; car si nous nous employons absolument à rester dans l'état de l'énergie et à ne rien penser de surcroît, alors nous trouverons toujours que nous ne la saisissons pourtant que dans l'intuition. C'est là – je touche ce point en passant – l'entêtement de l'idéalisme, une fois qu'on s'est conquis, de ne pas s'abandonner ; entêtement contre lequel, puisque de toute manière c'est un Absolu, on ne peut rien faire au moyen d'une argumentation de la raison, mais qui ne cède que devant l'éclosion de l'*Absolu originare*. On a aussi, entre autres, prêté au spectre de la doctrine de la science qui rôde dans le public allemand cet entêtement de l'idéalisme, quoique personne n'ait jamais pu à vrai dire s'exprimer clairement à propos de cette accusation ; Reinhold par exemple le fait tous les jours de sa vie ; parce qu'on ne connaît pas la vraie doctrine de la science. La chose se présente ainsi : le non-philosophe ou le demi-philosophe s'oublie lui-même ou oublie l'intuition absolue, soit parce qu'il ne l'a jamais connue, soit parce que, même s'il l'a connue, il l'oublie à nouveau de temps en temps. L'idéaliste unilatéral, qui la connaît et la tient fermement, ne la laisse jamais s'échapper parce qu'il ne connaît rien de plus haut. – Reprenons. C'est à travers la reconnaissance de la vie absolument *immanente* que, au point où en sont les

choses et si **(111)** l'autre point de vue est saisi unilatéralement, l'intuition est anéantie quant à son explicabilité génétique et dans un système de connaissance purement génétique. Car, si la vie immanente est close en elle-même et si toute réalité est purement et simplement comprise en elle, alors, non seulement on ne peut pas voir (*einsehen*) comment on doit en arriver à une intuition objectivante et extériorisante de cette vie, mais on peut même voir (*einsehen*) qu'on ne peut jamais en arriver à une telle intuition, – et même cette dernière vision ne peut être vue (*einsehen*) à son tour selon sa factualité, mais précisément ne peut être que purement et simplement accomplie ; c'est le voir absolu qui éclôt en soi-même. Quel que soit par conséquent l'entêtement avec lequel on persévère dans sa conscience immédiate de cette intuition, cela n'aide en rien ici ; cette conscience dans sa factualité n'est pas du tout contestée. On affirme seulement et on démontre qu'elle n'est pas seulement inconcevable, mais même concevable en tant qu'impossible. La vérité de ce qu'elle dit de soi est ainsi niée, mais nullement son apparence vide.

Or, ici se trouve, j'indique cela en passant, le lieu de l'anéantissement de nous-même à la racine, à savoir même dans l'intuition de l'Absolu, ce qui certes pourrait bien sans doute être notre racine et ce qui a valu jusqu'à présent comme tel. Celui qui, allant au fondement à cet endroit, s'effondre, qu'il ne s'attende à aucun rétablissement de ce qui est relatif, fini et limité. Or, nous ne parvenons pas, comme d'ordinaire, à cet anéantissement par une absence de pensée et d'énergie, mais au contraire à travers le plus haut penser, le penser de la vie immanente absolue, et à travers l'appropriation de la maxime de la raison, de la genèse ou de l'À-travers absolu, lequel nie ici son applicabilité et s'anéantit ainsi lui-même par lui-même. – Tout est absorbé dans l'Un = O.

**[112]** Le raisonnement que nous venons tout juste de conduire et de caractériser plus précisément est le raisonnement *réaliste*. En lui, il n'y a plus du tout de série, ni de multiplicité, mais pure unité. –

Que je vous remette dans le contexte ! Ici s'opposent l'un à l'autre les deux membres de disjonction les plus élevés, vie intérieure et vie extérieure de la vie, ou aussi forme-existentielle immanente et émanente, séparés par une faille impossible à combler et par la contradiction effectivement vue (*eingesehen*). Si l'on veut les penser réunis, ils le sont justement à travers cette faille et à travers cette contradiction même. –

Dévoilons maintenant, comme nous l'avons fait plus haut pour la façon de voir idéaliste, la caractéristique et l'esprit intime de la façon de voir réaliste maintenant accomplie. Manifestement, toute cette façon de voir est partie de la maxime de ne pas réfléchir du tout sur le se-produire (*Sichbegeben*) factuel de notre penser et de notre voir, ni sur l'apparition de ce dernier dans notre esprit (*Gemüt*), mais de ne tenir pour valable que le contenu de ce voir (*Einsehen*), et de ne tenir pour valable que lui ; ainsi, en d'autres termes : de ne pas prêter attention à la forme-existentielle extérieure du penser en nous-mêmes, mais uniquement à la forme-existentielle intérieure de ce même penser. Nous avons posé une vérité absolue, se manifestant elle-même en tant que contenu du penser, vérité qui seule puisse être vraie. Comme plus haut, il nous en est allé comme nous l'avions présupposé et désiré ; puisque seul le contenu *interne* devait être valable, lui seul était en effet valable, et anéantissait tout ce qui ne se trouvait pas en lui. Fait génétiquement par nous, il était précisément cela. – En voilà assez pour les généralités. Décrivons maintenant de plus près d'après son propre esprit intérieur cette présupposition d'une vérité intérieure absolue dans le réalisme. Il n'y a, je crois, aucun autre moyen d'en donner une description plus serrée, qui pourtant **[113]** est assurément exigée, que le suivant : cette vérité en soi apparaît en tant qu'image vivante, de part en part déterminée, invariable, qui se tient et se porte soi-même dans cette invariabilité. Or, cette vérité en soi se manifestait *à même la vie absolue* : et on voit immédiatement qu'elle ne pouvait se manifester qu'à même cette vie absolue ; car la vie est, exactement comme elle, ce qui est fondé en soi-même, et qui est

tenu et porté par soi-même ; par conséquent la vérité n'est en elle-même et par elle-même que son [de la vie] image et inversement seule une image de la vie donne la vérité, telle que nous l'avons décrite. Ainsi, moyennant la vérité, en tant que fondée par elle-même, ce n'est encore que *l'image* qui vient s'ajouter. – Donc, à peu près comme c'était le cas plus haut, nous nous tenons entre l'image de la vie et la vie en soi, à propos desquelles nous avons vu (*eingesehen*) que, selon le contenu, qui seul devrait valoir dans le réalisme, elles sont complètement identiques, et ne sont distinctes que dans la forme, que précisément le réalisme a laissé tomber. V[ie].

C[oncept] I[mage] Ê[tre]

Or, il est remarquable que c'est seulement dans la vérité, en tant que vérité, que devait être [l']I[mage] – qui se porte et se tient soi-même : – où, en effet, eu égard à leur caractère intérieur, le Premier apparaît de nouveau parfaitement identique au Penser et le Second parfaitement identique à l'Être ; – que, de ce fait, nous soyons conduits à adopter, dans le réalisme même et à partir de lui, pour peu que nous le contraignons à formuler clairement ses propres présupposés fondamentaux, une façon de voir qui ressemble tant à l'idéalisme qu'elle pourrait bien l'être elle-même.

Sans suivre plus avant cette dernière indication, laquelle cependant ne fait sans doute que diriger notre attention vers ce qui va suivre, je me contente de conclure et de récapituler en un tout la conférence d'aujourd'hui par la considération suivante. L'idéalisme aussi bien que le réalisme [114] se fondaient chacun sur une présupposition, lesquelles deux présuppositions, précisément dans leur factualité, et le fait qu'on en soit arrivé effectivement ici à celle-ci et là à celle-là, se fondaient sur une *maxime intérieure*, du sujet pensant sans aucun doute. De ce fait, toutes deux reposent sur une racine factuelle, ce qui est moins remarquable dans l'idéalisme, qui instaure de la factualité, que dans le réalisme qui, dans son effet et son contenu, nie et réfute ce qu'il est au fond lui-même. Les deux sont, comme nous l'avons vu, également possibles et, pour peu qu'on les laisse commencer, ils sont aussi conséquents l'un que l'autre dans leur progression ; chacun contredit l'autre de la même manière, l'idéalisme absolu anéantit la possibilité de l'Être (*Sein*) du réalisme ; le réalisme [anéantit] la possibilité de l'Être concevable et de la déductibilité. Il est clair que ce conflit, en tant que conflit des maximes, ne peut être supprimé que par l'établissement d'une loi des maximes ; [et il est clair] de ce fait que nous aurons à nous mettre en quête d'une telle loi.

On peut déjà approximativement voir par avance comment ce conflit va se résoudre. Toutes les expressions de la D.S. montrent jusqu'ici une préférence pour la façon de voir réaliste et la recevabilité de cette préférence découle, entre autres, de ce que l'idéalisme rend même impossible l'Être (*Sein*) de la position adverse en tant qu'Être (*Sein*) et est par conséquent résolument *unilatéral* ; tandis que le réalisme laisse au moins incontesté l'Être (*Sein*) de son opposé. Seulement, il en fait un être *inconcevable*, et par là il révèle, malgré tout ce qu'il a par ailleurs de préférable, qu'il est inapproprié en tant que principe de la D.S., dans laquelle il faut que tout soit conçu génétiquement. Peut-être la preuve conduite ci-dessus au nom du réalisme, preuve selon laquelle on ne peut absolument pas en venir à une intuition extériorisante de la vie absolue, a-t-elle seulement pour raison un malentendu, de telle sorte qu'avec cela rien ne devait être dit de [115] plus, et rien n'est prouvé d'autre que : on ne peut en venir à une telle intuition, en tant que valable pour soi et reposant sur soi-même ; laquelle proposition laisserait encore très opportunément un espace pour une proposition intermédiaire : on peut fort bien en venir à cette intuition et il faut même, à une certaine condition, qu'on en vienne à une telle intuition, en tant que simple phénomène, non fondé sur soi-même. La vision de cette proposition intermédiaire pourrait bien à présent nous fournir le point où se tient la D.S. et la vraie unification de l'idéalisme et du réalisme : – de sorte que justement l'intuition, purement en tant que telle, ce que plus

haut nous appelions « *nous-même* à la racine », devient donc la première apparition et le fondement de toutes les autres apparitions, et que ce n'est pas du tout une erreur, mais même l'exacte vérité de la laisser valoir comme apparition dans toutes ses modifications qui doivent être vues (*einsehen*) elles aussi comme nécessaires ; mais, en revanche, l'apparence ou erreur fait son entrée là où l'apparition est prise pour l'essence elle-même ; laquelle apparence ou erreur naît nécessairement de l'absence de la vérité ; et par conséquent, c'est à partir de la présupposition de cette absence qu'elle se laisse elle-même déduire en tant que nécessaire, selon son degré et ses figures. On a inventé, ou peut-être – je ne sais pas – seulement réfléchi à l'invention d'instruments de mesure du front, pour mesurer, à partir du crâne des gens, leurs capacités intellectuelles. La D.S. pourrait bien se vanter d'avoir en sa possession une telle mesure intérieure de l'esprit, pour peu qu'on puisse l'appliquer. La règle est à chaque fois la suivante : contente-toi de me dire exactement tout ce que tu ne connais pas et ne conçois pas, et je t'indiquerai *a priori* avec la plus grande exactitude toutes les erreurs et les chimères auxquelles tu crois, et cela sera certainement avéré. [116]